

CHARLES PÉCHARD

FIGURES ET CHOSES
DE MON TEMPS

SOUVENIRS
D'UN COMMISSAIRE DE POLICE

JEAN FORT

Éditeur

79, Rue de Vaugirard — PARIS (VI^e)

FIGURES ET CHOSES
DE MON TEMPS

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIES

Fantaisies.

CRIMINOLOGIE

Les malfaiteurs modernes.

La science dans le crime.

Les criminels ingénieux.

MÉTHODES DE DÉFENSE

Le Jiu-Jitsu.

Manuel de Police pratique.

Défendez-vous. Mesdames!

ÉTUDES ET CRITIQUES

La Vénus de Milo.

L'Eurythmie de la Beauté.

NOUVELLES

Les Souvenirs d'un Commissaire.

Les Jeux de l'Amour et de la Police.

Les Zigzags de l'Amour.

THÉÂTRE

L'Impossible constat (comédie).

Toujours malade (comédie).

Un remède souverain (comédie).

In anima vili (drame).

12845
CHARLES PÉCHARD

FIGURES ET CHOSES
DE MON TEMPS

SOUVENIRS

D'UN COMMISSAIRE DE POLICE



JEAN FORT

Editeur

79, Rue de Vaugirard, PARIS (VI^e)

AVANT PROPOS

Gens d'esprit qui me lirez — je ne crois pas émettre une basse flagornerie à votre endroit en vous traitant de gens d'esprit, chers lecteurs inconnus dont les yeux parcourront cette page, puisque vous avez fait preuve de beaucoup d'intelligence, de tact et de bon sens en portant votre choix sur ce volume, de préférence aux autres publications qui s'étalent à la devanture des librairies. Certain de n'être démenti par aucun de vous, je ferme donc ma parenthèse et je reprends : — Gens d'esprit qui me lirez, n'allez pas vous imaginer, au seul titre de ce livre, qu'en fait de souvenirs, je vais vous entretenir de drames policiers, d'histoires criminelles ou vous dévoiler les dessous d'affaires sensationnelles ayant passionné l'opinion publique autrefois.

Ce sont des sujets rebattus. Nombre de mes collègues, au mérite et à l'érudition desquels

je me plais à rendre hommage, m'ont précédé dans ce genre, et je craindrais en commentant, après eux, certains événements du passé, paraître vouloir rectifier leurs appréciations par mes considérations personnelles.

Et pourtant, acteur ou témoin des grandes crises sociales de mon temps, j'ai vu, au cours de ma carrière agitée, passer bien des gens, s'accomplir bien des choses dont, je vous l'assure, je pourrais parler avec une compétence au moins égale à la leur. L'aurore et le crépuscule de ma vie ont vu se dérouler deux grandes guerres auxquelles j'ai activement pris part; entre ces deux drames sanglants, mon existence n'a été qu'une longue bataille : j'ai assisté à d'innombrables bagarres, émeutes, manifestations de toutes sortes; tenu tête à des foules en furie et recueilli plusieurs blessures dans la chasse aux malfaiteurs contre lesquels il m'a fallu parfois jouer du revolver pour défendre ma vie en danger.

J'ai connu les anarchistes de l'époque héroïque : Ravachol, Emile Henry, Vaillant, etc.; parcouru l'Europe dans tous les sens; comme chef de la brigade des jeux, dite aujourd'hui brigade mondaine, j'ai exploré les milieux les plus louches, scabreux marchés

de tous les genres de prostitutions; dans les bas fonds crapuleux, comme dans les hautes sphères parisiennes, j'ai rencontré les types les plus étranges, véritables personnages de fiction, dont les aventures racontées sembleraient les créations hardies d'une imagination fertile; j'ai vu la comédie et la tragédie sociales, la sagesse et la folie des hommes, leurs erreurs, leurs faiblesses, leurs misères et j'ai retiré de ce spectacle une philosophie souriante, légèrement sceptique, qui me permet de ne plus m'étonner de rien.

Chargé souvent d'interventions spéciales, j'ai, officieusement, « arrangé » plus d'un drame mondain; tiré d'un mauvais pas de belles dames imprudentes ou de hautes personnalités compromises; l'éclectisme de mes relations m'a mis en rapport avec des gaillards dont M. Deibler a pris soin mais, par contre, j'ai approché plusieurs souverains qui m'ont honoré de leur estime et je frémis en songeant à ce qu'il en adviendrait, si, sous couleur de mémoires, je racontais, ainsi que j'en ai été maintes fois sollicité, ce que mes fonctions m'ont permis de connaître, de voir et d'entendre.

Je ne chercherai donc pas à éveiller des

curiosités malsaines par l'annonce de révélations indiscrètes ou d'histoires scandaleuses dont le secret ne m'appartient pas. Un commissariat de Police est un théâtre dans le genre du Grand-Guignol où à un acte de terreur succède une scène comique; les incidents de ce dernier genre y sont, heureusement, assez nombreux pour fournir matière à un recueil d'histoires amusantes, de piquantes anecdotes ou de remarques curieuses ne portant ombrage à personne.

*« Il en est, dit Montaigne, et ce ne sont pas
« les pires, qui ne cherchent austre fruict que
« de regarder comment et pourquoi chasque
« chose se faict et estre spectateurs de la vie
« des autres hommes pour en juger et régler
« la leur. » C'est à ce rôle de spectateurs que
je vous convie. Comme un montreur de
lanterne magique, je me propose de faire passer
devant vos yeux divers petits tableaux origi-
naux, intéressants, des figures graves ou bur-
lesques, des scènes risibles ou pathétiques, non
pour philosopher ou moraliser, mais simple-
ment pour le plaisir que vous éprouverez à
rire des sottises d'autrui en cherchant à les
éviter.*

Je vous livre donc cette brochette de souve-

*nirs sur lesquels j'ai répandu la teinte de
gaieté qu'ils étaient susceptibles de recevoir
en voilant, pour certains d'entre eux, le
« castigat » du fond sous le « ridendo » de la
forme.*

FIGURES ET CHOSES DE MON TEMPS

GÉRARD

J'adore Paris. A l'heure où ses habitants s'enfuient vers de lointaines villégiatures, abandonnant la résidence hivernale que m'impose une santé chancelante, je reviens, avec délices, me retremper dans son atmosphère, autrement salubre pour mon hygiène morale que l'air de la montagne ou de la mer.

Nul parfum ne me caresse plus exquisement l'odorat que cette bonne senteur de bouquetinaille que l'on respire sur les quais, entre Notre-Dame et le pont Royal; mes yeux ne sont jamais las de contempler le merveilleux panorama des rives de la Seine ou d'admirer la splendeur des couchers de soleil derrière l'arc de triomphe; et ceux qui n'ont pas vu ces choses, ne peuvent savoir ce qu'il m'en coûte de quitter pour de longs mois, pour toujours peut-être, ces lieux où me retiennent tant de mystérieuses affinités.

Mais si la grande ville est comme un livre de souvenirs où je retrouve un peu partout quelque chose de moi-même, c'est vers le vieux pays latin, vers ce quartier d'intelligence, de science et d'étude qui connut les heures de ma studieuse jeunesse et les plus belles années de ma carrière, que me ramène toujours une particulière dilection : telle place, tel endroit, me rappelle des événements tragiques ou joyeux auxquels je fus mêlé; telle maison, tel jardin, évoque tout un passé dont la réminiscence m'émeut; et, en parcourant ses rues archaïques, peuplées aujourd'hui de métèques, je crois revoir, par la pensée, toute cette bohème pittoresque qui les remplissait autrefois de son exubérante fantaisie.

En ai-je connu de ces personnages étranges : vieux étudiants, rapins incompris, poètes nébuleux, noctambules faméliques, fruits secs de l'art, des lettres ou de la science, spécimens de toutes les médiocrités, déchets de tous les milieux sociaux que leur physionomie, leur costume, leurs allures signalaient à la curiosité sympathique des passants et qui, pour la plupart travaillés d'une vanité secrète, cherchaient, dans une popularité burlesque due à leurs excentricités ou à leurs mystifications,

la consolation d'une existence ratée ou d'un orgueil déçu.

Parmi ces détraqués dont les frasques avaient généralement leur épilogue à mon commissariat, il en est un qui me revient en mémoire et à qui je veux consacrer quelques lignes, parce que si, par ses farces, il m'a procuré parfois des moments de douce gaité, il m'a, par contre, assez longtemps donné, à lui seul, autant de travail que tous les autres huluberlus réunis.

Il se nommait Gérard, Prosper, Emile de B.** et était authentiquement vicomte. De taille moyenne, actif, séillant, étourdissant de verve et d'à-propos, trivial et fort en gueule lorsqu'il pérorait en public, il s'exprimait, quand il le voulait, avec une aisance, une élégance de formes, une recherche des mots, qui révélait chez lui une éducation première et une réelle instruction.

Engagé volontaire à 18 ans, plusieurs fois cassé du grade de sous-officier, en raison de ses folles incartades, il s'était, dès sa sortie du régiment, et grâce à une fortune assez considérable, rué, sans aucune mesure, dans toutes les orgies d'une noce crapuleuse; si bien que, vers la trentième année, lorsque ayant fini de

manger les quelques milliers de livres qui lui restaient de ses héritages, il dût reconnaître la nécessité de se créer par le travail les moyens d'existence dont il allait bientôt se trouver dépourvu; envisageant la situation avec philosophie, il réalisa les épaves de son ancienne splendeur, régla ses dettes, changea de quartier et, oubliant qu'il avait été le Vicomte de B***, se plaça, sous le nom de Gérard, tout court, dans une maison de commission de la rive gauche, en qualité de gardien de nuit; emploi qui lui convenait à merveille parce que, ne réclamant aucune aptitude spéciale, il lui assurait, avec un salaire suffisant, le logement et la liberté de ses après-midi.

C'est dans ses heures de loisir qu'il accomplit, un jour, un acte de courage suivi d'un geste généreux qui me le fit connaître et lui concilia, avec ma sympathie, une indulgence ultérieure dont il ne se fit pas faute de largement abuser :

De l'un des bateaux lavoirs installés en aval du Pont-Neuf, une femme, s'étant imprudemment penchée hors de sa stalle pour saisir une pièce de linge partie à la dérive, venait de tomber à la Seine, rapide en cet endroit; le courant l'emportait sous les yeux d'une multi-

tude impuissante que les cris des lavandières avaient attirée sur le pont et les quais. Gérard qui passait par là, n'avait pas hésité une seconde; jetant bas chapeau, veston et gilet, d'un bond il avait franchi le parapet, piqué une tête dans le fleuve et rejoint, en quelques vigoureuses brassées, la laveuse que, peu d'instant plus tard, il déposait évanouie sur la berge, salué par les applaudissements et les acclamations de la foule.

Informé du fait, je m'étais rendu au poste de secours où la noyée et son sauveteur avaient été conduits; celui-ci, à peu près séché, venait d'apprendre, par un gardien de la paix, que les vêtements dont il s'était dépouillé sur le pont avaient été dérobés par un de ces voleurs pour qui toutes les occasions sont bonnes; aussi, fut-ce avec un sourire amer qu'il accueillit mes félicitations et l'annonce d'une prime à laquelle son « *repêchage* » lui donnait droit.

— Croyez-vous que je me suis jeté à l'eau pour gagner 25 francs? me dit-il d'un air hautain; veuillez donc remettre cet argent à la bonne femme que, selon votre élégante expression, je viens de « *repêcher* »; cela l'indemniserà du linge qu'elle a perdu; quant à moi, je ne veux retirer de cette aventure que

le bénéfice d'une leçon dont mon expérience s'enrichira, à savoir . que la vertu n'est jamais récompensée et que les imbéciles qui la pratiquent doivent se contenter du charme que leur réserve, dit-on, le lever de l'aurore.

Les circonstances justifiaient, hélas! cette morale désabusée; je n'insistai donc pas autrement et me bornai à lui faire prêter une pèlerine d'agent dans laquelle il se drapa pour regagner son domicile.

Cette première rencontre ne fut que le prélude des relations que nous eumes par la suite dans des conditions très différentes. Comme on le sait, Gérard n'était occupé que la nuit; son service terminé, vers six heures du matin, il prenait quelques heures de repos, déjeunait dans une gargote quelconque, parcourait ensuite les nombreux bars et cabarets du quartier puis, dans une demi-ébrïété n'allant jamais jusqu'à l'ivresse complète, il s'ingéniait, pour rompre la monotonie de ses heures oisives, à se jouer de la crédulité d'un bourgeois bonasse, à brimer un étudiant novice, à railler l'autorité, sans toutefois encourir des sanctions pénales, enfin, selon son expression, à « épater » ses contemporains par ses mystifications dont plusieurs

pourraient passer pour des modèles du genre.

Une de ses farces favorites consistait à remplacer adroitement par des œufs frais les œufs durs qui figurent sur le comptoir de la plupart des marchands de vin, puis, l'air sérieux, et comme s'il exécutait quelque chose de très compliqué, il se frappait le sommet de la tête avec un œuf dur qu'il cassait, saupoudrait de sel, et mangeait. Cette manœuvre attirant presque toujours l'attention des autres consommateurs, il interpellait l'un d'eux :

— Vous croyez, peut-être, que c'est facile ce que je viens de faire là? Eh bien, je vous mets au défi d'en faire autant... allons!... allons!... essayez, n'ayez pas peur; je vous paie tous les œufs que vous casserez de cette façon... vous ne risquez donc rien?...

Le client, sans méfiance, prenait dans l'assiette qui lui était tendue un des œufs substitués et, d'un coup sec, l'écrasait sur son crâne. Vous voyez d'ici le tableau!

Tout un volume serait nécessaire pour relater les incroyables excentricités auxquelles il consacrait son temps et la plus grande partie de ses ressources; malheureusement pour l'ordre public, elles n'avaient pas toujours pour théâtre le comptoir d'un bistrot ou la

boutique d'un commerçant; c'est dans la rue qu'elles avaient généralement lieu et à mon bureau qu'elles se terminaient par des scènes burlesques dont mon personnel, et moi-même, faisons parfois tous les frais; car ce terrible farceur, avec lequel on n'avait jamais le dernier mot, excellait, par son éloquence abondante et picaresque, ses réparties à l'emporte-pièce, ses arguments imprévus, à « coller » ses contradicteurs et à faire rire la galerie à leurs dépens.

Une de ses mystifications mérite d'être racontée, bien que son thème ne puisse guère servir d'exercice de style pour les demoiselles du Sacré-Cœur.

.....

La paisible rue où se trouvaient mes bureaux venait de se remplir des rumeurs d'une foule badaude, complément obligatoire de toute arrestation sensationnelle :

— Que nous amène-t-on encore, dis-je aux inspecteurs dans le bureau desquels je donnais quelques signatures.

L'un d'eux se leva pour me renseigner, mais il n'avait pas eu le temps de quitter sa place que la porte du commissariat s'ouvrait toute

grande pour livrer passage à Gérard qui, escorté de deux agents et suivi d'une femme, s'avavançait solennellement vers moi en brandissant un pot de chambre avec lequel il me saluait d'un large geste, comme un officier l'eut fait de son épée.

J'étais, certes, habitué aux bouffonneries de ce loustic, mais je ne m'attendais pourtant pas à celle-là; sans paraître remarquer sa mimique, j'interpellai l'un des agents :

— De quoi s'agit-il?

— Monsieur le Commissaire, c'est à la requête de Madame que nous vous amenons cet homme; il paraît qu'il ne veut pas payer un pot de chambre dont il s'est servi.

— Comment!... dont il s'est servi?...

— C'est la plaignante qui l'affirme; en même temps, il me désignait une petite femme boulotte, toute luisante de sueur et violacée de couperose, roulant des yeux furieux derrière d'énormes lunettes trop lourdes pour le nez minuscule qui les supportait

— Approchez, Madame, dis-je à la nabote, et veuillez, je vous prie, me dire ce qui s'est passé.

— Monsieur, je suis établie faïencière et j'ai, comme de juste, à ma devanture, tout

retient que ce que l'on a trouvé ou acquis par soi-même. Ce n'est pas sur les bancs des facultés, ni sur les rayons d'une bibliothèque qu'on découvre les secrets de la nature et de la société : le raisonnement, l'intérêt, les besoins, voilà nos vrais professeurs; les véritables connaissances nous sont enseignées par un rude maître qui fait payer cher ses leçons : l'expérience!

— Vous vous égarez dans des considérations inutiles, dis-je, et vous sortez de la question.

— Pardon, pardon, Monsieur le Commissaire, j'y suis en plein, au contraire. Vous me questionnez, et je m'efforce de vous répondre, persuadé que votre curiosité est des plus sympathiques, je dirais même des plus flatteuses et qu'à ce titre elle mérite mes confidences. Donc, je le répète, l'expérience est notre grande éducatrice et je n'en veux pour preuve que l'incident récent qui m'a démontré la nécessité, pour nous, de n'employer, dans la satisfaction de nos besoins, que des objets conformes à notre nature élémentaire et, par là même, de redouter les choses dont la structure est opposée à la nôtre.

— Au fait!... au fait! fis-je impatienté.

— M'y voici, Monsieur. Tout dernièrement,

au cours d'une promenade, m'étant senti pris de gargouillements anormaux, j'avais, sous l'impulsion d'un intestin en révolte, gagné au plus vite des W.C. de la première maison trouvée sur mon chemin; le local était au fond d'une cour et mal éclairé; je distinguai, vaguement, en entrant une cuvette au-dessus de laquelle se dressait une sorte de couronne mortuaire en bois, mais, le moment n'était pas aux investigations minutieuses et, sans remarquer que le récipient était plutôt fait pour recevoir les charmes de la Vénus Hottentote que les deux pauvres crosses de pistolet que m'a concédées une nature avare, je m'assis, sans défiance, sur la fatale cuvette dans laquelle je disparus aussitôt jusqu'à mi-corps. Impossible de sortir de cette position critique; mes pieds avaient quitté le sol et mes bras manquaient de points d'appui; j'essayai bien, à plusieurs reprises, de me relever en m'aidant de la chaînette qui se balançait à ma portée mais, chaque fois, je reçus, avec fracas, vous savez où, une douche glacée qui m'enleva toute idée d'insistance. Enfin, ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'un locataire, attiré par mes cris, est venu me sortir d'embarras; aussi, depuis ce moment, me suis-je

promis de ne plus faire usage d'aucun appareil spécial sans m'être, au préalable, assuré qu'il est en parfaite harmonie avec mon esthétique particulière.

Cette histoire avait mis tout le monde en gaîté.

— Vous avez fini? dis-je au narrateur; eh bien, maintenant, veuillez verser à Madame les trois francs cinquante que vous lui devez; vous irez prendre ensuite un peu de repos dont vous paraissez avoir grand besoin.

Mais il s'emporta :

— Monsieur le Commissaire, vous ne pouvez m'obliger à acheter un pot de chambre qui n'est pas à ma pointure!

— Qui n'est pas à votre pointure?... que voulez-vous dire?

— Je veux dire : dont la circonférence ne correspond pas à celle de ce que j'appellerais : ma mappemonde, si j'étais géographe; mon verso, si j'exerçais la profession d'imprimeur; le revers de ma médaille, si je m'occupais de numismatique, enfin la dix-septième lettre de l'alphabet, si vous préférez.

— Alors vous avez l'intention de vous déculotter et, au mépris de toutes les convenances,

de vous livrer, en pleine rue, à vos essayages scandaleux?

— Monsieur! ce qu'on appelle convenance n'est qu'une imitation servile et simiesque de ce qui a été vaguement pratiqué par d'autres avant nous; elle est comme eux, inconstante et versatile, sujette à l'erreur et à la duperie; je suis, ajouta-t-il avec hauteur, de la race de ceux qui font les convenances et non de celle qui les subissent; mais rassurez-vous, Monsieur, j'ai, pour fixer mon choix, d'autres critères que ceux que vous me supposez : la science de la déduction et de l'analyse m'a appris que, tout comme on peut juger, approximativement par la longueur du nez ou la largeur de la bouche des dimensions d'autres organes, relevant de la gynécologie, il est possible d'établir la relativité constante du volume de la tête avec celui de ce que j'appellerais...

— C'est bien, c'est bien, je sais ce que vous voulez dire.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est ce que je vais vous démontrer expérimentalement, ici même.

Et avant que personne n'ait eu le temps de s'interposer, il coiffait de son pot de chambre

un gros monsieur qui venait d'entrer pour réclamer un certificat déposé le matin.

C'était un homme bedonnant, mafflu, avec une figure faite de papier buvard et un crâne en pointe dépourvu de toute végétation pileuse; confortablement vêtu, ses pas, accentués par l'honorable craquement du cuir neuf scandaient la dignité de sa marche, tandis que son chef, comme un métronome insolite, semblait battre une mystérieuse mesure; le tout avait un air solennel et comique.

Surpris par la hardiesse et la promptitude du geste de Gérard, il demeura un instant immobile et effaré, croyant, sans doute, subir une formalité obligatoire et imprévue; mais la bruyante hilarité des assistants, les rires hystériques de la faïencière, lui firent vite comprendre qu'il était l'objet d'une farce un peu forte et sa surprise se transforma en colère lorsquæ son mystificateur, sérieux comme un bonze, après avoir feint de lui mesurer le crâne avec ses doigts ouverts en compas, entreprit de me communiquer le résultat de ses observations scientifiques.

— Monsieur le Commissaire, le sujet qui a bien voulu se prêter à mon expérience appartient à l'ordre des conoïdes étroniformes...

L'homme, qu'un agent avait débarrassé de son couvre-chef, apostropha le démonstrateur;

— Pour votre insolence, vous mériteriez que je vous allongesse les oreilles quoiqu'elles soient déjà remarquablement longues!

— J'aurais mauvaise grâce à nier que mes oreilles sont légèrement trop grandes pour un homme, répondit Gérard avec la plus grande courtoisie, mais vous conviendrez, cher Monsieur, que les vôtres sont beaucoup trop petites pour un âne.

— Voyou! fripouille! hurla le conoïde.

— Lipôme ambulante! poche à pus! vidange! riposta l'autre.

Et la scène aurait tourné en pugilat, malgré l'intervention des gardiens de la paix, si mon secrétaire n'avait, par un adroit subterfuge, mis fin à l'altération. Se penchant vers le gros bonhomme, il lui dit confidentiellement :

— N'insistez pas, Monsieur, croyez-moi. Vous avez affaire à un fou dont les crises sont des plus dangereuses et si vous le rendiez furieux, nous ne pourrions plus répondre de rien.

Les regards du poussah trahirent une inquiétude qui devint de la terreur lorsque Gérard, pour appuyer les dires de mon secré-

taire, se ramassant sur lui-même comme un félin qui va bondir, se mit à rouler des yeux furibonds et à gronder à la façon d'un dogue qui défend son os. Sans en demander davantage, l'homme prit hâtivement son certificat et disparut en quatrième vitesse.

Il ne fallait plus songer à parler sérieusement : les gardiens de la paix s'esclaffaient en frappant de claques sonores leurs cuisses respectives et leurs épaules réciproques; la plaignante se pâmait sur une banquette, en poussant des cris suraigus; le garçon de bureau, les inspecteurs, le secrétaire, et moi-même, étions secoués par un rire inexinguible; et Gérard, la figure épanouie par un large sourire, promenait sur l'assistance un regard satisfait, semblant demander à chacun de nous, par de petits hochements de tête, ce que nous pensions de cette farce. Peu d'instants après, jugeant que celle-ci ne pouvait être poussée plus loin, il déposait, sans y être autrement invité, les trois francs cinquante, prix du pot de chambre qu'il emportait en nous lançant un énigmatique :

— Au revoir, Messieurs, à bientôt!

Cette prise de congé ne me disait rien qui vaille, et mon pressentiment trouva sa confir-

mation, deux heures plus tard, lorsqu'un inspecteur, qui fumait sa cigarette à la fenêtre, s'écria :

— Voilà Gérard que l'on nous ramène avec son pot de chambre.

Toujours encadré d'agents, il était, cette fois, accompagné d'une femme, grande, forte, portant un tablier blanc et des manches en toile de même couleur; l'exaspération de celle-ci paraissait à son comble :

— C'est l'abomination de la dégoutation! la saloperie de la cochonnerie, clamait-elle, avec un accent normand des plus marqués.

— Aillons, aillons Madame, calmez-vous et précisez vos griefs.

— Eh bien, v'là, M'sieu, ce saligaud d'homme est entré tout à l'heure dans ma crèmerie :

— Vous vendez du lait? qui dit.

— Ça se voit, j'y répons en y montrant ma jatte que je v'nions d' remplir.

— Donnez-moué-z'en pour cinq sous, qui dit.

— Où qu'est vot' pot? qu' j'y d'mande.

— Le v'là, qui dit, en m' tendant un pot d' chambre.

— Vous n'avez point d'aut' ustensile que c'lui-là?

— Chacun emplouet c' qui possède, qui dit; si, l' matin j' déposons ma rosée dans c' vase, j'ons-t-y pas l' drouet, l' souer, d'y prendre mon lait d' poule?...

— J'insiste p'us et j'y verse une mesure ed' lait, bien servie, même que j'y ajoute la p'tite goutte supplémentaire. Il s'en va alors vers la d'avanture, regarde, flaire, agite son pot, puis, r'venant vers mon comptouer :

— C'est tout ce que vous m' donnez pour cinq sous? c'est un' honte! une infamie! et s'adressant aux personnes présentes. Voyons, Madame, y a-t-y pour cinq sous de lait là d'dans?... et encore, si c'tait du vrai lait, mais c'lui là a une drôle d'odeur; t'nez, sentez Mamzelle, et vous aussi, jeune fille, sentez!

En même temps, il fourrait son pot sous l' nez d' mes clientes qui poussaient des z-hurlements d'horreur, vu qu' l'intérieur ed son vase portait des traces de j' sais ben quoué, enfin, des traces brunes qu' j'avions pas r'marquées tout d'abord.

— Fichez-moi l' camp, au p'us vite, vous et vot' salop'rie, qu' j'y crie; j' vous f'sons

cadeau d' mes cinq sous, à la condition de n' jamais vous r'vouer!

— C'est bon! c'est bon! qui fait, j' me fournirai, dorénavant, chez des négociants p'us-z-aimables; mais, comme j' n'ons qu' faire d' vot' générosité, j'en voulons point d' votre lait, r'prenez-le, qui dit; et, en même temps, y r'vide dans ma jatte le cont'nu d' son pot d' chambre! Vous jugez d' l'effet su' ma clientèle qu'attendait d'être servie.

— Vous allez m' payer mon lait, qu'y dis!

— Pas avant d' l'avouèr fait analyser, qui répond; prenez vot' jatte et v'nez avec moué au laboratouère municipal.

— Et comme il ameutait l' monde ed'vant ma boutique, j'ons envoyé ma fille ed' courses qu'rir les agents.

Je jetai un coup d'œil dans le vase. On distinguait, en effet, quelques grandes virgules caractéristiques qui avaient dû être tracées avec un doigt empreint de salive teintée de réglisse ou de chocolat :

— A combien estimez-vous le lait que cet homme vous a gâché?

— Ma fine, M'sieu, il a eu l'entâme d'un pot d' dix litres; c'est donc dix litres à huit sous qu' m' douet ce salopiaud qui, à c'tte heure,

prétend n'avouèr point d' quoué m' payer. C'est-y, alors, que j'vons les perdre mes quatre francs?...

Gérard qui jusqu'à ce moment était resté silencieux se tourna vers la crèmière.

— Vous êtes Normande, Madame, et avez par conséquent une âme cornélienne qui devrait vous permettre de garder l'impassibilité sous les coups du « fatum »...

— Ça, c'est encore des menteries d' vot' part, s'écria la paysanne rouge d'indignation; j'ons jamais eu la chose que vous dites-là, et j'ons jamais été battue par défunt mon pauv' mari, l' cher homme qu'est mort, y va y avouèr trouès ans à la Saint-Bénouet.

Je mis fin à l'incident :

— C'est bien, c'est bien, Madame, retournez à vos occupations; on vous fera parvenir demain le prix de votre marchandise.

La plaignante partie, j'interpellai l'inculpé dont de nouvelles libations avaient accentué l'ébriété et la loquacité agressive.

— Vous avez causé à cette brave femme un préjudice moral assez grand sans y ajouter encore une perte matérielle; veuillez donc, je vous prie, verser les quatre francs qu'elle

réclame et estimez-vous heureux qu'elle ne se montre pas plus exigeante.

— Monsieur le Commissaire, répondit-il, je n'ignore pas qu'une prière est un ordre quand elle émane d'un plus puissant que soi et je m'empresserais de déférer à la vôtre si vous ne m'aviez mis dans l'impossibilité de réparer les conséquences d'un scandale dont vous avez toute la responsabilité.

— Comment?... comment?...

— Parfaitement, Monsieur; en me forçant d'acquérir un pot de chambre ne répondant pas à l'usage que je lui destinais, vous m'avez, non seulement obligé de donner à cet objet une affectation qui soulève contre moi la réprobation publique, mais encore dépouillé du fruit de mes économies laborieusement amassées; si bien que, grâce à vous, je n'ai plus actuellement, en fait de capitaux, que les sept péchés qui me vaudront dans l'autre monde, la damnation éternelle.

— Alors, c'est sachant ne pas pouvoir le payer que vous vous êtes fait servir du lait?

— Oh! j'avais encore cinquante centimes que j'ai dû laisser sur le comptoir de la crèmière; mais, maintenant, je n'ai plus rien; vous m'avez ruiné; vous avez fait de moi un

impuissant du porte-monnaie, un constipé de la bourse, un homme qui n'a plus qu'à compter sur le prestige de son intelligence pour rétablir l'équilibre rompu par la dilapidation du fruit de son épargne que vous lui avez fait appliquer à des achats superfétatoires.

— En dehors de votre acquisition, le fruit de votre épargne vous a aussi permis de vous souler copieusement, si j'en juge par l'état dans lequel vous êtes.

— Monsieur le Commissaire, répliqua Gérard avec dignité, dans maintes circonstances semblables, j'ai reçu de vous des admonestations dont la politesse des formules sauvait la sévérité du fond; je souffre donc d'entendre aujourd'hui un homme, comme vous, à qui le don du tact et de la mesure me paraissait magnifiquement départi, employer, vis-à-vis de moi, des termes triviaux, qu'il gagnerait à remplacer par des euphémismes élégants et appropriés.

Au lieu de me dire, brutalement : « Vous êtes un poivrot! vous êtes soulé! » que ne vous exprimez-vous ainsi : « Mon ami, l'œnophilie dont vous êtes atteint et la dipsomanie dont vous souffrez vous mettent, en ce moment, dans une hyperesthésie ébrieuse qui vous

vaudra, je le crains, ce que les gens mal élevés appellent : « la gueule de bois », mais que je qualifie, plus discrètement, de buccolite ligneuse... buccolite ligneuse... sentez-vous la nuance?

— Je sens surtout l'odeur de la vinasse que vous avez bue et dont vous m'empoisonnez!

— Monsieur! j'ai bu aussi à l'austère mamelle des vérités abstraites et, mieux que vous, j'en ai gardé l'esprit de pondération, ce qui est moins aisé que de garder les vaches; sauf votre respect et celui de Messieurs vos agents que je m'en voudrais d'assimiler à des génisses parvenues à l'âge adulte.

Il était inutile de prolonger ce colloque qui prenait un tour dangereux; d'un autre côté, je ne pouvais relaxer cet énergumène capable, dans son état, de commettre les pires sottises, je décidai donc de l'envoyer dormir quelques heures au violon, procédé sédatif déjà employé plusieurs fois, avec succès, à son endroit.

Cette sieste obligatoire lui était familière et il s'y soumit sans maugréer; toutefois, avant de suivre les agents, il tint à me décocher la flèche du Parthe :

— Quand, pour faire prévaloir des opi-

nions discutables, ou use du moyen auquel vous avez recours, on montre, Monsieur, que l'on a plus compté sur son autorité que sur la force de ses arguments.

.....

De nombreuses années se sont écoulées, depuis que des attributions spéciales m'ont fait quitter le quartier latin, et aux événements de la vie administrative ont succédé ceux de la grande guerre auxquels, comme tous les citoyens encore valides, j'ai pris part, avec des fonctions très différentes de celles que j'avais jusqu'alors exercées.

En septembre 1914, au cours de la première bataille de la Marne, chargé d'évacuer les blessés de la division marocaine, recueillis dans les environs de Vic-sur-Aisne, j'étais, à la tombée du jour, avisé que la gare régulatrice de Villers-Cotterets ne pouvant plus recevoir aucun de ces malheureux, on me laissait le soin de leur trouver une autre direction.

Le temps pressait; j'étais exposé à rencontrer le même accueil à Compiègne ou dans les autres centres d'évacuation tous encombrés; je résolus de ramener directement sur Paris

mon triste convoi; mais pour circuler, après sept heures, dans la zone des armées, il me fallait, outre un laissez-passer spécial, le mot d'ordre exigé par les sentinelles et les patrouilles, je partis donc, en automobile, chercher au quartier général le plus proche ces deux choses indispensables.

Au château de Reiset, je trouvai le général de Villaret installé avec son état-major et ses secrétaires dans le grand salon du premier étage. Tout en me délivrant mon sauf-conduit, il me dit :

— Je n'ai pas encore reçu le « Mot »; il faudra que vous attendiez qu'il me parvienne; c'est, d'ailleurs ce que vous avez de mieux à faire pour le moment, car la route de Paris est repérée et vous serez sûrement marmité si vous vous y aventurez avant la nuit.

A cet instant un officier d'ordonnance entra en coup de vent :

— Mon général, on amène des prisonniers parmi lesquels il y a deux officiers.

Tout le monde se précipita aux fenêtres, tandis que je gagnais hâtivement la cour du château pour voir de plus près les captifs.

Ils étaient, au nombre d'environ cinquante, entassés le long d'un mur et gardés, baïon-

nette au canon, par une quinzaine de soldats d'infanterie. J'étais tout à ma curiosité, lorsque du groupe de ces derniers, quelqu'un m'interpella :

— Mais, je ne me trompe pas! C'est bien vous, Monsieur le Commissaire, que je retrouve ici?... Tout le monde est donc de la noce à ce que je vois?

Déshabitué de m'entendre donner ce qualificatif, je me retournai avec surprise. Devant moi se tenait un soldat, tranchant sur ses camarades, relativement jeunes, par son visage émacié et ses cheveux plus sel que poivre; il portait une capote crottée sur toutes ses faces et son pantalon s'ornait de deux basanes de boue desséchée.

— Eh bien? me dit-il, suis-je donc tant changé que vous ne me reconnaissez plus?... Gérard?... Gérard, votre vieux client du quartier latin!...

— Mais si! mais si! je vous reconnais très bien, m'écriai-je, seulement, vous savez, lorsqu'on revoit les gens loin des lieux où on les a rencontrés autrefois, il y a toujours un moment d'hésitation.

— Alors, remarqua-t-il, après m'avoir en-

veloppé d'un rapide coup d'œil, vous aussi, vous avez « rempli »?

— Comme tout le monde, comme vous-même.

— Oh! moi, c'était tout indiqué. La rigolade, vous le savez, fait partie de mon organisation; elle m'est aussi nécessaire que l'air ou le pain; or, le vent n'y est plus nulle part, sauf ici où l'on peut s'en payer une indigestion sur le dos des boches.

— Allons, allons, je vois que l'âge ne vous a pas assagi.

— Que voulez-vous?... Les années font des vieillards, mais ne font pas des sages. Les cinquante-deux printemps que j'ai collectionnés n'ont pas discipliné ma nature, ni pondéré mes actes, commandés par un déterminisme auquel mon libre arbitre semble étranger. Tel j'étais à vingt ans, tel je suis aujourd'hui; et c'est ce qui me console d'avoir des cheveux blancs, parce que, voyez-vous : la grande tristesse de la vie ce n'est pas d'être vieux, mais de ne plus être jeune.

Puis changeant brusquement le sujet de la conversation.

— Je ne sais si vous croyez aux prémonitions, aux pressentiments; moi, je les consi-

dère comme des avertissements non négligeables; et, au risque de passer pour superstitieux, je vous dirai que notre rencontre ne me surprend qu'à moitié, parce que cette nuit, j'ai, à plusieurs reprises, pensé à vous.

— A moi? !...

— Parole d'honneur!

— Vous deviez, sans doute, avoir le cauchemar.

— Je l'aurais peut-être eu si j'avais dormi; malheureusement, je suis resté, jusqu'au petit jour, en grand'garde, sous la pluie, dans un trou d'obus, transformé en cloaque, et, pendant six mortelles heures, je n'ai pu me défendre d'évoquer, comme celui d'une vie de château, le souvenir du violon où vous m'avez fait coucher tant de fois et d'où je sortais, le matin, avec, sur les joues, le rose des réveils heureux.

— Mon pauvre vieux!

— Enfin, tout cela n'est rien et j'en verrai, je m'y attends, de plus grises encore; quoi qu'il en soit, il est une chose que je me suis jurée, (et vous savez que le seul serment dont on ne puisse être relevé est celui que l'on s'est fait à soi-même) je me suis juré, en m'engageant pour la durée de la guerre, que j'y lais-

serai ma peau ou que j'en reviendrai avec cela, et du doigt il toucha le ruban rouge de ma vareuse.

— C'est un très noble vœu qui ne m'étonne pas de vous, mon bon Gérard, et s'il s'accomplit, comme je le souhaite, je compte que vous m'associerez à votre joie en venant échanger avec moi une accolade confraternelle.

— Je vous le promets!

Et nous nous étreignîmes longuement les mains.

.....

Je n'ai plus revu le brave garçon qui, en fait de croix, n'a vraisemblablement obtenu qu'une de celles dont les longues files s'allignent sur les anciens champs de bataille: une de ces pauvres croix de bois au pied desquelles personne ne vient murmurer les mots mystérieux que suggère la fidélité touchante du souvenir.

SAISIES PARISIENNES

Les grands ennemis de ces demoiselles sont les huissiers. Comme au temps de Balzac, la décadence suit de près la grandeur des courtisanes. Pour qu'une fille tombe du ciel de lit riche en étoiles à la poussette d'une marchande des quatre saisons, il suffit qu'un certain nombre d'officiers ministériels passent par là, non pas râpés et pouilleux comme autrefois, mais gantés de beurre frais, la fleur à la boutonnière et le sourire sur les lèvres.

Pauvres petites femmes. Elles crieraient volontiers à leurs persécuteurs, en cette langue française aux nuances flexibles : « Prenez-moi, mais ne me saisissez pas ! » Neuf fois sur dix, cet appel serait vain car, à part de rares exceptions, malgré leur air conquérant, les huissiers ont la réputation d'être chastes ; on leur prête un cœur :

« De pierre pour saisir, d'airain pour résister ».

En Angleterre, les courtisanes sont plus favorisées, un peu mieux protégées par la *dura lex* d'Outre-Manche. En effet, le législateur psychologue a reconnu que les bijoux, fourrures et dentelles des filles galantes devaient être considérés comme leurs instruments de travail; en quoi il ne s'est guère trompé.

En Allemagne, au temps de Varus, les Germains, tyrannisés par les hommes de loi dont le proconsul avait couvert le pays, avaient coutume, quand par hasard ils en tenaient un, de lui arracher la langue et de lui coudre les lèvres. Aujourd'hui, au contraire, ces fonctionnaires jouissent de prérogatives très étendues et les gretchens tarifées ont tout à craindre de ces personnages dont une casquette bleue révèle la qualité. Ceux-ci ayant le droit de pratiquer la saisie foraine en plein vent, il en résulte qu'au détour d'une rue, un monsieur huissier peut, légalement, d'un geste de voleur à la tire, vous sortir du cou un riche sautoir ou un collier de perles pour peu que vous ayiez quelques notes en souffrance chez votre couturier.

Mais revenons chez nous où le vice n'a ni le droit de garder ses bijoux à domicile, s'il

est endetté, ni celui de se promener tout nu comme la Vérité, s'il ne doit rien à personne.

En France, malgré leur peu de popularité, les huissiers, ceux de Paris du moins, portent beau généralement. Pour ceux qui opèrent dans le monde de la galanterie, la tenue correcte, voire élégante, est de rigueur; il faut, dans l'intérêt même de leur mission, qu'ils soient reconnus le plus tard possible s'ils veulent remettre « *en mains propres* » un papier bleu sale dans lequel, en un charabia incompréhensible, ils réclament le paiement d'une créance dont le principal est décuplé par le coût (le sale coût, pourrait-on dire) des frais et accessoires.

Les huissiers spécialement appliqués à ce genre de clientèle sont les plus malheureux des hommes en ce qu'ils sont obligés de se surveiller sans cesse pour résister à des tentations de nature à affoler Saint Antoine lui-même, et ne pas se laisser aller à commettre avec leurs débitrices, « *parlant à leur personne* », le si doux péché de luxure; ils doivent, enfin, avoir toujours présente à leur mémoire la mésaventure d'un de leurs confrères qui, ayant brûlé son encens sur l'autel d'Eros, prétendait reprendre ensuite

son rôle officiel près de la jolie fille qui venait d'hospitaliser son amour :

— Je vous ai largement payé, lui dit celle-ci, je compte que vous allez me rendre mon billet?

— Vous n'y pensez pas, ma chère enfant, s'exclama l'huissier; un billet de cent louis, plus les frais! C'est trop, beaucoup trop! Je veux bien, parce que vous avez été très gentille, vous accorder des délais, vous consentir même l'abandon d'une partie de ce qui m'est personnellement dû pour mes honoraires, mais c'est tout ce que je peux faire.

— Eh bien, répliqua-t-elle, gardez-le votre papelard et fichez-moi le camp tous les deux! Allons, ouste, en bas!

En même temps elle le poussa brusquement hors du lit où, à ses côtés, il s'attardait dans une béate langueur.

En bannière, au milieu de la chambre, l'homme de loi procéda au recolement de ses frusques sans parvenir à retrouver le pantalon avec lequel il était pourtant certain d'être venu. La fine mouche, prévoyant les difficultés terminatives, avait fait subtiliser le vêtement par sa camériste, habile en ce genre de manœuvre, et déclarait ne le vouloir restituer

que contre la remise du billet pour lequel elle était poursuivie.

L'officier ministériel le prit d'abord de haut, parla de chantage, d'extorsion, d'entôlage et autres délits comportant de graves sanctions judiciaires, mais la donzelle ne se laissa pas intimider :

— Ça va, ça va! lui dit-elle; si dans trois minutes vous êtes encore là, j'ouvre toute grande la fenêtre et je crie. « Au secours! à l'assassin! » Vous aurez ainsi l'occasion d'aller expliquer au Commissaire de Police dont vous me menacez, pourquoi vous vous êtes présenté chez moi dans cette tenue.

Le galant jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus et l'on prétend que, depuis cette aventure dont l'héroïne ne fit pas mystère, ses collègues enclins aux défaillances de la chair ont toujours, soigneusement plié dans leur serviette, un pantalon de rechange.

**

On ne saurait croire les ruses que les pauvres huissiers ont à déjouer, les pièges qui leur sont tendus lorsqu'ils ont à *instrumenter* contre des petites dames. Pour paralyser leur

action ou faire échec à leur procédure, celles-ci ne simulent plus l'évanouissement, l'attaque de nerfs; elles ont également renoncé aux menaces ou aux injures, procédés désuets, inefficaces et dangereux. En effet, dans le premier cas, l'huissier demeure incrédule, il se dit que c'est du *battage*, du *chiqué* et passe outre; dans le second, l'insulte le rend intraitable et sans pitié, quand elle ne conduit pas son auteur devant le tribunal correctionnel : le seul, l'unique moyen qui réussit presque toujours, est celui qui valut à Phryné d'être acquittée, avec félicitations, par l'aréopage des héliastes. Je le vis un jour mis en œuvre dans des circonstances assez amusantes.

Un huissier s'était présenté à mon bureau pour réclamer mon assistance; car il est bon de dire que si celui-ci peut, à la rigueur se donner l'allure d'un homme du monde, il n'en est pas de même des deux sordides records dont il doit être accompagné et qui lui servent de témoins, c'est pourquoi l'on reçoit, le plus souvent avec la pelle et le balai le sinistre trio qui se trouve dans l'obligation de requérir, comme la loi le lui permet, le concours du Commissaire de Police pour pé-

nétrer dans les domiciles dont on lui a refusé l'accès.

— Monsieur le Commissaire, me dit l'officier ministériel, je vous prie de vouloir bien me prêter votre assistance pour procéder à l'expulsion d'une femme galante contre laquelle son propriétaire a obtenu un jugement en bonne et due forme. Tout ce qui est chez elle étant saisi, l'opération sera rapide puisqu'elle consiste uniquement en la mise dehors de la locataire que vous devez certainement connaître : Mademoiselle Léa d'Osca!

Si je la connaissais! Non seulement je l'avais comme administrée, mais, ainsi que tout Paris, j'étais au courant des excentricités de cette superbe fille, héroïne d'aventures les plus étonnantes. C'était le vice incarné, la synthèse vivante de toutes les dépravations, car, indifféremment Messaline, Sapho ou Gany-mède, elle était célèbre par les saturnales qu'elle organisait dans l'établissement de son père, tenancier, aux environs de la gare de Lyon, d'un de ces temples d'amour qui, pour se mettre à la portée des myopes, se marquent d'un gros numéro et dont les volets demeurent continuellement clos, par faveur spéciale de la Préfecture de Police. Des fortunes pas-

saient dans les mains de cette créature impudente et impudique que ses extravagances insensées et le désordre de son existence laissaient toujours sans argent avec une meute d'huissiers aux trousses.

Ce ne fut donc pas chez une inconnue que, sur le coup de onze heures du matin, je me présentai accompagné de l'huissier requérant et de ses acolytes. Une servante délurée vint ouvrir et tenta tout d'abord de m'éconduire, mais la vue de mon écharpe la rendit docile et ce fut sans trop de difficultés qu'elle m'introduisit près de sa patronne encore au lit.

Dès que j'eus décliné ma qualité et exposé le but de ma visite, celle-ci se dressa sur son séant, les bras croisés sur la poitrine :

— Quoi! c'est pour ça que vous venez réveiller une femme qui s'est couchée ce matin à sept heures? s'écria-t-elle.

— Je suis complètement étranger à l'affaire qui vous vaut ma visite, lui répondis-je, et si je vous dérange à une heure qui vous paraît trop matinale, c'est que j'en ai été requis par l'huissier ici présent qui a jugé mon assistance nécessaire.

— Vous n'aviez qu'à l'envoyer faire foutre!

— Je n'en ai pas le droit, Madame.

— Alors, il va falloir que je me lève?

— Je vous le conseille, Madame.

— C'est gai! Mais, dites-moi, vous me donnerez bien le temps de m'habiller, je suppose?

— Oh! certainement.

— Eh bien, asseyez-vous et lisez votre journal, si ce n'est déjà fait, car je vous préviens que j'en ai pour un moment.

L'huissier donnait des marques de vive agitation :

— Monsieur le Commissaire, dit-il, il est onze heures vingt; je suis d'audience pour midi précis à la 18^e Chambre civile et il faut qu'entre temps je déjeune et passe à mon étude; vous comprendrez donc que je ne puis me prêter aux exigences de cette demoiselle.

— Libre à vous de la jeter en chemise dans la rue, lui répondis-je, mais ne comptez pas sur mon concours pour cette opération.

Léa qui venait de sortir de son lit lança à l'homme un regard de coin chargé de mépris, tout en laissant tomber à terre sa chemise de nuit dont elle avait lentement déboutonné les épaulettes, puis, avec la plus complète indifférence, et dans tout l'éclat d'une splendide nudité, elle gagna sa salle de bains dont elle dédaigna de fermer la porte.

Le fracas d'une chute d'eau nous avertit que la dame prenait sa douche et dix minutes après, congrument séchée, frictionnée, massée par une camériste experte, elle réapparissait, toujours radieusement nue, la figure illuminée par un sourire révélant la richesse de son impeccable denture.

— Ah! fit-elle, voilà qui vous remet d'une nuit de vadrouille; avec un peu de réaction cela ira tout à fait bien; puis s'approchant de moi : voulez-vous, je vous prie, Monsieur le Commissaire, porter votre chaise un peu plus loin, j'ai besoin d'avoir le champ libre.

Et lorsque j'eus changé de place, elle se livra devant la glace de son armoire aux exercices de culture physique les plus variés : élévations des bras et des jambes, flexions du buste en avant et en arrière, mouvements exécutés sur le dos ou le ventre, marche à quatre pattes, reptation et autres gestes rythmiques qui lui faisaient prendre parfois les postures les plus singulières.

L'huissier bouillait d'impatience. Il poussa un cri de fureur en constatant que sa montre marquait onze heures trois quarts :

— Monsieur le Commissaire, cette plaisanterie peut durer encore longtemps et comme

il faut absolument que je sois à midi au Palais, je me vois dans l'obligation de surseoir à mon opération que je reprendrai ultérieurement; puis, comme Léa, avec un sourire ironique, le regardait ramasser ses paperasses. Quant à vous, gronda-t-il, vous ne perdrez rien pour attendre; nous nous reverrons; mais cette fois...

— Vous me retrouverez, cher Monsieur, dans le même costume que je porte en ce moment, répliqua-t-elle, et, si vous êtes amateur de poses plastiques, je vous en montrerai quelques-unes que, pour votre joie, vous pourrez, dans l'intimité, enseigner à Madame votre épouse.

*
**

Une déconvenue du même genre arriva à un autre huissier qui avait à *instrumenter* contre la belle Pataro, cette théâtrale plus célèbre par ses bijoux que par son talent.

Cette jolie cabotine avait pour protecteur en titre ce grotesque personnage connu sous le sobriquet *du Petit Poivrier*. Il lui avait fait construire un coquet hôtel dans le 16^e arrondissement, acheté chevaux, autos, meubles

d'art, bijoux, etc., etc.; malheureusement, tout n'avait pas été payé comptant et des sommes considérables étaient encore dues lorsque le fantoche se cassa les reins dans une chute de cheval qu'il fit à Saint-Germain.

La mort du *Petit Poivrier* ruina le crédit de la belle et le papier timbré tomba sur elle en avalanche; mais la dame, habilement conseillée, n'attendit pas la visite des hommes de loi; elle vendit en hâte son mobilier, liquida chevaux et autos, mit le reste au nom d'une personne dévouée, armée d'actes d'une régularité inattaquable, et transporta ses pénates dans un grand hôtel de mon quartier.

De leurs côtés, les créanciers, momentanément roulés, ne s'avouèrent pas vaincus; unis par le malheur, ils formèrent un consortium dont ils confièrent les intérêts au finassier qui nous occupe, et celui-ci, en recevant la délégation qui lui donnait pleins pouvoirs, promit qu'avant peu, il transformerait en beaux écus sonnants et trébuchants (cela se passait à l'époque où il y en avait encore) les nombreux *carences* dressés par ses confrères inexpérimentés.

A cet effet, il organisa autour de la théâtre, un véritable service d'espionnage; il

connut ainsi ses habitudes, ses relations; il sut qu'elle rapportait chez elle, chaque soir, les sept ou huit cent mille francs de bijoux qui constituaient à peu près tout le costume dans lequel elle s'exhibait sur la scène d'un music-hall; enfin, un beau matin, dûment renseigné, il se crut en état de donner l'assaut et, m'ayant légalement requis, vint surprendre la jolie fille avant son petit lever :

— Quoi! c'est vous? dit celle-ci dans son jargon hispano-auvergnat, eh bien, mon pauvre vieux, il faut que vous en ayez une rude couche pour vous figurer que mes bouchons de carafe sont à *la disposicion de usted*, comme on dit dans mon pays.

— C'est ce que nous allons voir, Mademoiselle, répliqua l'huissier et, avec l'ardeur d'un chien de chasse en quête de gibier, il se mit à explorer les meubles et les moindres recoins. Rien! Il ne trouva rien! Juste quelques vêtements indispensables; pas la plus petite dentelle, pas la moindre fourrure; envolés les chapeaux, disparus les bijoux!

— Où diable cette génisse Ibérique a-t-elle pu cacher sa quincaillerie? grommelait-il tout en passant sa canne sous le lit et sur les armoires dans l'espoir d'en ramener le magot

convoité. De guerre lasse, le pauvre sire dût se retirer piteusement, salué par sa débitrice d'un ironique *Vaï usted con Dios, mio caro!*

Ses émissaires avaient omis de l'informer que les toilettes et les bijoux de la belle Pataro étaient tous les soirs portés dans une chambre voisine louée au nom d'une personne de confiance contre laquelle il n'y avait rien à faire.

*

De semblables mésaventures ont fini par faire des huissiers parisiens, surtout de ceux qui ont la spécialité des cocottes et des fêtards, des gens sceptiques et roublards auxquels il est difficile de *monter le coup*; cette petite histoire vous édifiera :

Un jeune homme avait recueilli récemment un assez gros héritage dont il croyait ne jamais voir le bout : petites fêtes galantes, folles parties où le champagne coulait à flots, émotions de tapis vert et des épreuves sportives, poules de luxe, autos de grandes marques, rien n'avait manqué au programme de ses dissipations; mais, comme tout a une fin, le prodigue se trouva bientôt en face d'une si-

tuation aussi précaire qu'obérée, l'obligeant, pour continuer la fête, de recourir aux emprunts, de signer des contrats ruineux et de subir les exigences d'usuriers féroces.

A partir de ce moment, il connut les courses à travers les officines louches, l'invasion des créanciers insolents, les tranes des coups de sonnette inattendus, le papier azuré des huissiers, jusqu'au jour où, de saisies en saisies, il se trouva acculé à l'échéance fatale le forçant de s'exécuter ou de voir partir pour la vente publique ses meubles, ses vêtements et les bibelots personnels auxquels l'attachaient de tendres souvenirs.

Mais ce jeune homme n'était pas seulement un gai compagnon, un dépensier incorrigible, c'était, aussi, un garçon madré et imaginatif. La veille du jour où devait avoir lieu l'enlèvement de son mobilier, il réunit dans le coquet pavillon qu'il occupait aux environs du Luxembourg, une demi-douzaine de camarades et de petites amies de vertu facile. On dîna joyusement; on sabla, très avant la nuit, un champagne acheté à crédit; on s'amusa fort à une foule de petits jeux qui n'avaient rien d'innocents et, dès l'aube, les reliefs du festin disparus, on s'organisa en vue de la vi-

site de l'huissier annoncée pour neuf heures.

Lorsque celui-ci, accompagné de ses scribes, sonna à la porte du pavillon, il fut reçu par une jeune femme vêtue de noir, les yeux cernés par la douleur sans doute, à moins que ce ne soit par une longue nuit de joie, qui, d'une voix émue, lui annonça que son ami était mort, mort subitement dans la nuit, d'une embolie au cœur; ses dires étaient appuyés par le témoignage de quelques jeunes gens paraissant en proie à la plus vive affliction : c'étaient, paraît-il, de proches parents avertis d'urgence.

Les huissiers, je l'ai dit plus haut, sont méfiants par profession. Connaissant à fond toutes les coulisses de la comédie humaine, ils ne croient que ce qu'ils voient et, à l'instar de saint Thomas, n'admettent que ce qu'ils ont touché; le nôtre exprima donc le désir de saluer, avant de se retirer, la dépouille mortelle de celui qui avait été son meilleur client et, suivi de messieurs consternés soutenant des dames sanglotantes, il pénétra dans la chambre mortuaire.

La mise en scène était irréprochable : les yeux clos et le visage habilement maquillé, le débiteur gisait sur son lit, entre deux cierges

allumés; un grand crucifix s'étalait sur sa poitrine et, sur une table voisine, un rameau de buis marinait dans de l'eau bénite fournie par le robinet de la cuisine.

Impressionné par ce spectacle, l'huissier voulut, une dernière fois, toucher la main de l'infortuné garçon fauché dans la fleur de l'âge et ne fut pas peu surpris de la trouver encore tiède. Une lueur traversa son esprit : se moquait-on de lui, par hasard? Il allait bien le voir. Prenant dans l'assiette le buis qui y trempait, il traça dans l'air un vague signe de croix, mais, au moment où le rameau passait devant le nez du cadavre il lui en introduisit délicatement les brindilles dans les narines; sous l'effet de cette chatouille inattendue, le mort ouvrit tout grands les yeux et se releva d'un bond.

Fous de terreur, les records qui n'avaient pas remarqué la manœuvre de leur patron s'enfuirent, laissant celui-ci aux prises avec les pseudo-parents qui, furieux de voir leur ruse découverte, le jetèrent dehors avec force bourrades. Lorsqu'une demi-heure après il revint, assisté cette fois du commissaire de Police, le *de cujus*, sa famille factice et les pleureuses à la chevelure oxygénée avaient

disparu, peu soucieux d'aller en correctionnelle répondre de leur macabre mystification.



Voici enfin deux anecdotes faites pour relever le prestige des huissiers, puisque, dans la circonstance, ces officiers ministériels se sont trouvés, sans s'en douter, les instruments de la justice immanente qui punit les femmes coupables.

Il y avait une fois une manucure, que nous appellerons, si vous le voulez, Mme Lampito, parce que, bien que mûre et d'un physique peu avantageux, elle avait voué le culte le plus ardent au sexe différent du sien. Seulement, ses ressources n'étant pas à la hauteur de ses appétits, elle devait se contenter, pour calmer son tempérament excessif, de chercher pâture parmi le gibier très douteux qui grouille le soir dans les bars louches du faubourg Montmartre.

Un jour, une de ses clientes les plus huppées, femme d'un gros financier, lui fit part de son intention de louer, à l'insu de son mari, un petit pied-à-terre aux alentours de la Madeleine; comme elle ne voulait pas paraître

en nom, elle lui demanda de chercher le local en question, de le meubler suivant les indications qu'elle lui donnerait et de signer, en son lieu et place, l'acte de location.

S'étant acquittée au mieux de sa mission, l'habile praticienne réalisa, de ce fait, des bénéfices qui lui permirent de passer de l'Alphonse des bistrots au gigolo de dancing. Elle ne s'inquiéta guère, d'ailleurs, un jour qu'elle entra dans le petit temple d'amour pour y renouveler l'air et la provision de vin de Chypre, de trouver un maillot d'hercule forain sur lequel étaient fixées plusieurs médailles larges comme des soucoupes : « La dame, se dit-elle, doit catéchiser ici quelque lutteur; enfin, c'est son affaire et non la mienne. » Sur ce, elle partit rejoindre son petit Nénesse, un beau gosse dont elle était ridiculement éprise et pour lequel elle faisait de véritables folies.

J'ignore si l'Alphonse donna en amour l'équivalent de ce qu'il reçut en argent et en cadeaux; mais ce dont je suis certain, c'est que ses exigences finirent par plonger la manucure, sinon dans des océans de délices, du moins dans ce lac profond et amer où tombent les gens surchargés de dettes, guettés par les créanciers aux mâchoires de requins.

Or, un beau matin que la femme du financier, profitant d'une absence conjugale, dormait d'un sommeil lourd aux côtés d'un amoureux épuisé, un : « Ouvrez, au nom de la loi ! » la sortit du rêve voluptueux où se complaisait son souvenir. Dressée d'un bond et après avoir fait signe à son compagnon de ne pas bouger, la dame entre-bâilla la porte pour s'enquérir de ce qu'on lui voulait; aux premières explications, elle le prit de haut :

— Quoi? un huissier désire me parler? Vous faites certainement erreur, Monsieur, car je ne dois rien à personne et ne comprends pas que vous veniez ainsi me déranger.

Le commissaire de police s'avança :

— Pardon, Madame, c'est à madame Lampito, locataire de cet appartement, que nous avons affaire.

— Elle n'est pas là.

— Sa présence n'est pas indispensable, Madame, et ces Messieurs vont sans elle opérer la saisie mobilière ordonnée par le tribunal.

— Mais, Monsieur, tout ce qui est ici est à moi!

— Possible, Madame, dit l'huissier, dans ce cas, veuillez je vous prie, m'en fournir la preuve en me donnant vos noms, prénoms et

qualités dont je ferai mention dans mon procès-verbal.

— Inutile, Monsieur, quelle est la somme due?

— Huit mille, en principal, plus...

— C'est bien! Laissez votre adresse, on passera tantôt payer à votre étude le montant de cette créance.

Dans l'après-midi, la dame régla la douloureuse et donna congé de sa garçonnière qui ne lui offrait plus aucune sécurité.

*
**

Ma dernière histoire est à peu près dans le même goût, avec cette différence que c'est l'amant qui profita de l'aventure. Le jeune viveur dont il s'agit, couvert de dettes criardes, avait réussi à attirer chez lui sa maîtresse, femme mariée, très répandue dans l'aristocratie fin de race et renommée pour la richesse des bijoux dont elle était toujours superbement ornée.

J'aime à croire que ce garçon n'avait en vue, ce jour-là, qu'un plaisir amoureux et qu'aucun avis de sa part ne prépara l'expédition pour laquelle mon concours fut requis;

quoï qu'il en soit, vers la fin d'un après-midi consacré aux voluptueuses ivresses, quelqu'un troubla la fête et ce quelqu'un fut un monsieur à trois têtes vomé par une étude d'huissier.

Jugez de l'émoi de la belle, émoi qui se transforma en fureur, quand l'officier ministériel, au cours de son opération, mit la main sur son magnifique collier de perles, valant au moins cent mille francs, qu'elle avait déposé dans une coupe, sur la cheminée :

— Mais, Monsieur, c'est une infamie ! s'écria-t-elle ; vous supposez bien que ce bijou n'appartient pas à mon ami ?

— Je n'en disconviens pas, Madame, dit l'huissier, mais la loi m'ordonne de saisir tout objet de valeur trouvé chez mon débiteur, sous réserve, toutefois, du droit de revendication que vous pourrez exercer, avec l'autorisation de votre époux, si vous êtes sous puissance maritale.

La dame baissa la tête et, voulant à tout prix étouffer les traces d'un scandale pouvant être, plus tard, invoqué à son encontre, elle dut payer, le lendemain, les treize mille francs, montant de la dette de son gigolo.

A quelque temps de là, comme à l'issue d'un

souper, à l'heure des confidences, un vieux beau lui disait, sous l'éventail :

— Si vous saviez, ma belle amie, combien les femmes coûtent cher, à Paris.

Elle ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Et les hommes donc !

LE CAPITAINE TRICOT

Il y a des gens dont on se plaît à approfondir le caractère parce que cette étude vous fait découvrir des choses propres à satisfaire notre curiosité instinctive et notre goût pour ce qui sort de l'ordinaire banalité.

Tel est le cas de ce vieux capitaine, du nom de Tricot, qui venait, presque chaque jour, dans les bureaux de mon commissariat, bavarder en fumant sa pipe, ou se faire lire, par un de mes inspecteurs, ancien soldat de son régiment, les lettres et papiers qui lui étaient adressés.

Car, chose unique, invraisemblable, l'ancien capitaine ne savait ni lire ni écrire. On lui avait bien enseigné à faire un certain gri-bouillage qui, à tout prendre, pouvait signifier « Tricot », mais là s'arrêtait sa science et, lorsque sur certaines pièces, sa signature était

indispensable, il traçait laborieusement à l'endroit désigné par une croix ses hiéroglyphes habituels. Cela suffisait.

Bonhomme et familier avec les gens de sa connaissance, il était farouche et intraitable pour quiconque l'abordait à brûle-pourpoint. Je m'en rendis compte lorsque je dus le convoquer pour lui adresser des admonestations à la suite de violences auxquelles il s'était livré sur un brave homme venu lui demander des renseignements sur sa dernière bonne.

L'imprudent ayant sonné à la porte, le capitaine, en personne, était venu ouvrir.

— Je vous dérange, mon capitaine?

— Fait'ment, Monsieur, vous me dérangez; je n'ai pas de domestique pour l'instant et je n'ai pas l'habitude d'ouvrir les portes.

— Dans ce cas, je me retire, veuillez, je vous prie, m'excuser.

— Qu'est-ce que ça signifie?... Maintenant que la porte est ouverte, vous ne voulez plus entrer?

— Puisque vous m'y invitez, j'entre, dit le visiteur en pénétrant dans l'antichambre.

Comme il se disposait à fermer la porte, le capitaine, d'un coup de pied, la poussa si violemment que la maison en fut ébranlée, puis,

avec un terrible froncement des broussailles qui lui servaient de sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Ainsi que vous, mon Capiaine, je suis sans bonne depuis quelques jours; j'en cherche une et je viens...

— Vous venez, vous venez!... est-ce que par hasard vous prenez ma maison pour un bureau de placement?

— Non, certes, mais votre ancienne servante s'est présentée chez moi sans certificat et je désirais avoir des renseignements sur son compte. Seriez-vous assez bon, mon Capitaine, pour me dire pourquoi vous vous en êtes séparé?

— Comment! séparé, avez-vous dit? Nous n'étions pas mariés que je sache! Pourquoi pas divorcé, tant que vous y êtes! Voudriez-vous insinuer que...

— Oh! non, mon Capitaine, je me suis mal exprimé; j'aurais dû dire: pourquoi l'avez-vous renvoyée?

— Renvoyée! renvoyée!... on ne renvoie que les chiens.

— Eh bien! pourquoi l'avez-vous remerciée?

— Monsieur, vociféra le capitaine, je n'ai de comptes à rendre à personne! Vous enten-

dez... à personne! Je fais ce que bon me semble... Ne suis-je pas libre de prendre ou de congédier une domestique sans que le premier venu s'arroge le droit de pénétrer chez moi pour me demander raison de ma conduite!...

— Mon Dieu! mon Capitaine, je n'insiste pas autrement; je me retire, désolé de vous avoir mis dans cet état d'irritation, et, tout en gagnant prudemment la sortie, le visiteur ajouta : croyez bien, mon Capitaine, que, malgré la manière peu aimable dont vous m'avez reçu, je me félicite du hasard qui m'a procuré l'honneur de faire votre connaissance.

Le vieux militaire le rattrapa près de la porte ouverte et, l'ayant retourné tout d'une pièce, lui hurla sous le nez :

— Je vous ai reçu comme il me plaît et je vous prie de ne pas vous figurer que vous avez fait ma connaissance; je vous conseille même de ne plus revenir m'em'...bêter, c'est compris, hein?

— Mais, mon Capitaine, objecta le malheureux, plus mort que vif, ma démarche qui paraît si fort vous blesser n'a rien que de très naturel et je ne suis coupable que d'avoir

suivi un usage généralement reçu en pareil cas.

— Je trouve l'usage ridicule et ridicules ceux qui le suivent!

— Oh! mon Capitaine...

— Qu'est-ce que c'est? Vous vous permettez de me contredire?... J'en ai assez de vos insultes! et d'une violente poussée il envoya son interlocuteur rouler dans l'escalier.

Informé de l'incident, je chargeai un de mes inspecteurs de porter une convocation à l'irascible vieillard :

— Le capitaine Tricot! s'écria-t-il en lisant l'adresse de la lettre, je le connais, j'ai été dans sa compagnie, il y a près de vingt ans; ah! c'était un numéro celui-là! Je serais bien content de le revoir.

Une demi-heure après, il revenait avec son ancien chef qui, prévenu de ce qui l'attendait, comparut devant moi dans une parfaite rectitude militaire.

De haute taille, 1 mètre 96, l'allure martiale, avec un visage énergique et des yeux qui regardaient droit, sa physionomie réprimait, au premier coup d'œil, toute envie de le contredire. Sanglé dans une longue redingote noire dont le revers s'adornait du ruban de la Lé-

gion d'honneur à la dimension d'ordonnance, il écouta, debout, les talons joints et le haut de forme sur la couture du pantalon, les observations que je lui adressai; ne cessant de me regarder fixement dans les yeux et ne m'interrompant que pour approuver mes paroles par des : oui, mon Commissaire! faitement, mon Commissaire!

Comme je n'avais plus rien à lui dire et qu'après avoir fait demi-tour par principes, il s'appêtait à sortir, je le rappelai :

— Encore un mot, monsieur Tricot. Dorénavant, ayez donc soin de donner un certificat aux bonnes qui vous quitteront; cela vous évitera ainsi des visites désagréables et vous serez, de plus, en règle avec la loi qui oblige les patrons à attester, par écrit, le temps que les domestiques ont passé à leur service.

— Je voudrais pouvoir suivre votre conseil, mon Commissaire, seulement il y a un inconvénient : je ne sais, ni lire, ni écrire.

Sans la moindre honte, il me fit cet aveu, et, comme je le regardais stupéfait, il crut devoir ajouter.

— Oh! je sais bien signer mon nom, mais c'est tout!

— C'est suffisant; vous ferez rédiger le cer-

tificat par quelqu'un de votre connaissance et vous n'aurez qu'à le signer avant de le soumettre à ma certification; au revoir, Monsieur.

Le lendemain, en arrivant à mon bureau, je le trouvai en compagnie de l'inspecteur qu'il avait eu sous ses ordres au régiment; il venait de lui faire établir la pièce dont il avait besoin et attendait qu'elle fut revêtue de ma signature. Après avoir échangé un salut, j'allais passer dans mon cabinet lorsqu'il m'interpella :

— Mon Commissaire, pourrais-je vous dire un mot?

— Mais certainement, Capitaine, si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer.

Il me suivit et, toujours debout, dans la position du soldat sans armes :

— Mon Commissaire, je suis un vieux militaire, qui ne connaît que la discipline. Je considère qu'un commissaire de police est comme qui dirait un capitaine de civils, or, quand un chef parle on n'a qu'un droit : celui de se taire. C'est pourquoi j'ai écouté hier, sans murmurer, les paroles un peu dures que vous m'avez adressées. Aujourd'hui que la question est réglée, je ne voudrais pas que vous croyiez

que le capitaine Tricot est une vieille bête, sans amour-propre ni dignité, et je tiens à vous dire que je suis profondément humilié d'avoir, à mon âge, encouru les remontrances d'un jeune homme comme vous...

Je ne lui laissai pas achever son acte de contrition.

— Ces regrets vous font honneur, mon Capitaine, ils ne m'étonnent pas de votre part, car je vous connais; mais ils augmentent encore l'estime que j'avais pour votre personne. Ne parlons plus de cette affaire et serrez-moi la main.

Il me broya les doigts dans une vigoureuse étreinte et, à partir de ce moment, mon commissariat devint le but de ses promenades quotidiennes.

Chaque après-midi, assis dans le bureau du public, le tube crânement posé sur le coin de l'oreille, la pipe au bec, et la canne entre les jambes, il s'intéressait, sans indiscretion, aux menus faits de la vie administrative, trouvant dans les moindres incidents prétexte à narrer une histoire personnelle. Tutoyant tous les gardiens de la paix qu'il interpellait comme s'il était encore à la caserne, et dont il était fier de recevoir le salut militaire qu'il leur

rendait dans la même forme, il entourait d'une tendresse particulière l'inspecteur qu'il avait connu soldat autrefois, le prenait pour confident en toutes choses et, à lui seul, s'en remettait du soin de lire sa rare correspondance ou d'écrire les quelques lettres indispensables.

C'est au cours de ses longues parloles que j'entendis vingt fois le récit de sa carrière assez curieuse pour être racontée.

Il était né d'un père cantinier dans un de ces régiments d'Afrique continuellement en campagne pour la pacification d'un pays récemment conquis et dépourvu de toute école.

Incorporé en qualité d'enfant de troupe, à 14 ans il était élève tambour et, comme à cette époque il entra dans la théorie de la caisse autant de tornioles que d'explications, le jeune tapin, longtemps rebelle à la science du ra et du fla, reçut pendant son adolescence, plus de horions que de rations de pain.

A dix-huit ans, il passa tambour en pied et ce fut, paraît-il, le plus beau jour de sa vie. Dès qu'il eut à lui seul une caisse, des baguettes et une buffletterie, Tricot prit goût au métier, devint soigneur de sa personne, éco-

nome de son maigre pécule qu'il ne prodigua jamais, comme font presque tous les soldats insoucians de l'avenir, et il commença à penser que par ces temps de guerre permanente, un troupiier propre et alerte pouvait facilement faire une honorable carrière.

Sept ans plus tard il était tambour-maître; sa taille avait grandi en même temps que sa science et sa sagesse; si bien qu'un matin, le Colonel le fit appeler et lui tint ce langage :

— Tricot, le tambour-major du régiment vient de prendre sa retraite; vous êtes un brave garçon sans punitions, vous avez de la poitrine, de la taille et du jarret, je vous nomme tambour-major.

Suffoqué par l'émotion, Tricot sortit de la salle des rapports et, rencontrant le vieux tambour à brisques qui lui avait mis ses premières baguettes à la main, il déversa dans le sein de son ancien maître la joie dont son cœur était inondé.

En 1855, le régiment partit pour la Crimée. Au premier assaut de Malakoff, placé en tête de la colonne qui tenta d'enlever les positions retranchées, un coup de mitraille faucha une partie de la clique qui, derrière lui, battait une charge enragée. Avec les quelques survi-

vants, il continua sa course vers les remparts, et mêlé aux assaillants, pénétra dans ce légendaire faubourg de Karabelnaïa où son régiment devait laisser les deux tiers de son effectif.

Trois fois l'étendard disparut, sous les corps de ses défenseurs contre lesquels s'acharnaient les Russes revenus en nombre; il fut relevé une quatrième fois par Tricot qui, suivi d'une poignée de soldats résolus et d'un clairon sonnant éperdument le rappel « au Drapeau! », parvint à le sauver du désastre de cette sanglante journée.

Le Colonel était tué; tous les officiers subalternes hors de combat. Tricot, hideux mais superbe sous le sang qui coulait d'une large blessure à la tête se présenta devant le général de brigade :

— Voici le drapeau, mon Général, à qui dois-je le remettre?

— Il ne saurait être en meilleures mains, mon brave, répondit celui-ci, garde-le, je te nomme sous-lieutenant.

Le lendemain matin, sans qu'on se fut enquis de son degré d'instruction, il était « reconnu » devant sa nouvelle compagnie et, à la fin de la guerre, rentra en France avec

un bras en écharpe mais un second galon sur la manche.

A Magenta, il gagnait les épaulettes de capitaine en enlevant, avec sa compagnie, deux pièces de canon aux Autrichiens; puis, vingt jours plus tard, à Solférino, où dans une furieuse charge à la baïonnette, son bataillon s'empara d'un drapeau, l'Empereur lui conférait la croix des braves, après avoir attaché à l'Aigle du régiment l'insigne de la Légion d'honneur.

En devenant capitaine, Tricot devint aussi le père de ses soldats, il les appelait ses enfants et avait pour eux des tendresses touchantes. Econome et généreux à la fois, il tenait toujours une pièce de cinq francs à leur disposition dans les grandes circonstances; leur bien-être était sa continuelle préoccupation, mais en revanche, il ne leur passait aucune fredaine.

Quant il paraissait à la compagnie, un silence profond régnait dans la chambrée :

— Eh bien! « z'enfants », s'informait-il, comment va?... l'ordinaire est-elle « bonne »?... Etes-vous contents... Y a-t-il assez de légumes dans la soupe?...

— Oui, mon Capitaine, disaient les soldats, sachant lui faire plaisir.

Et s'il était dans ses bons jours.

— Sergent-major, vous donnerez un quart de vin aux hommes; notre « boni » est assez fort pour nous permettre cet extra.

A ces mots, les faces des soldats s'épanouissaient comme des pivoines.

Mais avant de quitter la chambrée, avec un flair qui ne le trompait jamais, il devinait les « mal ficelés » et les examinait minutieusement des pieds à la tête.

— Est-ce que c'est une tenue, ça? disait-il à l'un, ta « gigulaire » est tortillée. On voit les cordons de ton « cançon », reprochait-il à un autre, et tes boutons, mal cousus, battent une générale qui ferait prendre les armes à toute une division!

— Mais, mon Capitaine...

— Silence! on écoute et on profite des observations; tu entends?...

— Oui, mon Capitaine.

— C'est bien, tu tâcheras moyen d'ouvrir l'œil une autre fois, si tu ne veux pas sortir dimanche prochain avec mes jambes.

Quoique doué d'une certaine intelligence pratique, Tricot n'avait jamais pu apprendre

à lire; aussi, disait-il, quand on lui parlait de livres : que le temps était trop précieux pour être employé à ces amusettes frivoles et qu'il préférait affecter ses loisirs à l'entretien de ses armes ou au raccommodage de ses effets, besognes dont il s'acquittait personnellement avec un soin méticuleux. Il n'allait pas au café, à moins d'y être invité, par hasard; ne fumait que du tabac de troupe; ne jouait jamais et, malgré sa maigre solde, avait quelques sous de côté lui permettant, à l'occasion, de rendre service à un camarade dans l'embarras.

Quant aux femmes, il les séduisait seulement par sa tournure avantageuse et la franchise de son laisser aller. C'était un officier modèle.

Les années passèrent. Un matin, il apprit, par la « décision » que lui lut un fourrier, que, selon l'expression consacrée, il était admis à faire valoir ses droits à la retraite. Avec sa croix et ses campagnes, il se trouvait à la tête de 2.700 francs de rente.

— Où comptes-tu te retirer, lui demandèrent ses camarades?

— Où voulez-vous que j'aïlle? leur répondit-il, je n'ai pas de pays, je n'ai plus de

parents, mon régiment est toute ma famille, je ne le quitte pas. Et à partir de ce moment, bien que ne portant plus l'uniforme, Tricot s'associa à tous les actes extérieurs de la vie de ses anciens compagnons.

A l'exercice, il surveillait les manœuvres avec un intérêt profond, répétant les commandements d'une voix sourde et enthousiaste, et à la pause il engageait de petites conversations avec les officiers qui l'écoutaient toujours complaisamment. Dans les marches militaires il se tenait à la hauteur des tambours et leur prodiguait des conseils, en agitant sa canne :

— Pas mal cette reprise, garçons!... Allons, du nerf, mille tonnerres!... C'est un peu mou ça!... Ah! quand j'étais tambour-major!...

Les jours de grand rassemblement, il était au comble du bonheur; mêlé aux rangs des soldats, il distribuait des poignées de mains à ceux qu'il avait fait trembler jadis, leur rappelait leurs escapades, et poussait la générosité jusqu'à offrir la goutte à quelques vieux sergents. Tricot était un homme heureux.

Les événements de 1870 houleversèrent son existence. Lorsque son régiment s'embarqua pour la frontière, Tricot ramassa ses quatre sous, jeta en hâte quelques nippes au fond

d'une sacoche et se déclara résolu à partir. Vainement on essaya de lui faire comprendre que la chose était impossible :

— Que voulez-vous que je devienne? répétait-il; vous ne pouvez pas me laisser crever ici comme un chien! je veux suivre mon drapeau!... Il a besoin de moi et j'ai besoin de lui!...

On le retint de vive force, mais quand le train, vers lequel il tendait ses bras désespérés s'effaça à l'horizon, il s'abattit lourdement sur le sol, ainsi qu'un bœuf assommé.

Pendant un mois il fut entre la vie et la mort. Nos désastres successifs achevèrent sa ruine physique au point que, lorsqu'il sollicita un emploi de son grade dans un des bataillons levés par le gouvernement de Tours, il eut le chagrin de se voir refuser l'honneur de défendre le sol de la France envahie. Tristes jours pour le vieux brave que le sort de ses compagnons d'armes torturait d'inquiétude!

Après la conclusion de la paix, il alla s'installer à proximité d'une des gares frontières par où revenaient les convois de soldats rapatriés, ne laissant passer aucun train sans l'avoir examiné minutieusement. Il finit par

retrouver un groupe de sous-officiers de son régiment qu'il interrogea avec anxiété.

— Et le commandant X?...

— Tué à Gravelotte.

— Et le capitaine Z?...

— Mort à la suite de ses blessures à Saint-Privat...

Chacune de ses questions lui valait une réponse désespérante; mais le coup le plus dur fut, lorsque d'une voix que l'émotion faisait trembler, il demanda ce qu'était devenu le drapeau, son drapeau! celui qu'il avait sauvé à Malakoff et fait décorer à Solférino. On lui apprit, sans périphrases, qu'il avait été livré aux Prussiens par Bazaine, et Tricot, incapable de trouver un mot qui put exprimer sa douleur, s'affala sur un banc de la gare où il demeura de longues heures à sangloter...

Revenu dans son ancienne garnison, Tricot n'eut plus qu'une pensée, une idée fixe : revoir son vieux compagnon de gloire resté captif en Allemagne. Pour mettre son projet à exécution, l'argent lui faisait défaut. Il économisa avec âpreté, ne fumant plus, buvant de l'eau, mangeant à peine, il lavait lui-même son linge et ne sortait que le soir, afin de dissimuler la misère de son costume élimé. Il put

enfin réunir la somme nécessaire pour effectuer le voyage et, un matin, il pénétra dans cette petite église de Potsdam où étaient suspendus les trophées des dernières victoires germaniques.

‘Dans les faisceaux de drapeaux accrochés aux pilastres du temple, Tricot, du premier coup d’œil, retrouva le sien; il se distinguait d’ailleurs des autres, avec son étamine déchi-quetée par la mitraille et son aigle, cravatée de rouge, qu’une balle avait traversé en Italie.

Certes, il le reconnaissait ce vieux camarade qu’il avait brandi autrefois avec orgueil dans les dangers comme dans les apothéoses; cette loque glorieuse qu’il serrait avec fierté sur son cœur, lorsque, seul, en face du régiment présentant les armes, il voyait le colonel le saluer d’un large geste de l’épée, tandis que les tambours et clairons scandaient le « rappel au Drapeau ».

Il resta longtemps abimé dans la tristesse de ses souvenirs. A la nuit tombante, l’église ferma et on le mit dehors; mais il revint le lendemain ainsi que les jours suivants, si bien que les gardiens, inquiets de ses allures et de ses étranges soliloques, finirent par lui en

interdire l’entrée. Ses ressources s’épuisaient, d’ailleurs, et il fallait songer au retour.

Les années qui suivirent lui réservaient d’autres mélancolies. Son régiment, reformé d’éléments nouveaux le considérait comme un étranger. La plupart de ses amis étaient morts ou dispersés. Il erra longtemps à la recherche d’un compagnon près duquel il put vivre en parlant du passé, mais ceux qu’il rencontra avaient tous modifié leur existence; des préoccupations de famille ou d’intérêt remplaçaient leur insouciance d’autrefois, et Tricot se retrouva plus seul que jamais.

L’âge aussi était venu et, avec lui, toutes les misères qui accompagnent la vieillesse. Il tomba malade, dut subir une opération pour laquelle on l’admit à l’hôpital du Val-de-Grâce, et c’est après une longue et difficile convalescence qu’il se fixa définitivement à Paris.

Lorsque je quittai le quartier où j’avais fait sa connaissance, je perdus complètement de vue le capitaine Tricot. Il mourut, me dit-on, peu de temps après, ou plutôt, selon son expression familière, il partit rejoindre dans un monde meilleur les braves qu’il avait connus.

LE SYNDICAT DES CHEMINEAUX

Si on en croit Victor-Hugo qui, dans *Notre-Dame de Paris*, nous montre les gueux de la capitale gouvernés autocratiquement par Sa Majesté Clopin Trouillfou, les truands et autres gens sans aveu, vivaient aux époques moyennageuses en une sorte de monarchie absolue. Aujourd'hui, sous l'influence du progrès, les mêmes individus se sont organisés selon les conditions de la sociologie moderne et constitués en syndicats.

Quoi d'étonnant à cela? Les professions les plus invraisemblables, les métiers bizarres si plaisamment décrits par Privat d'Anglemont, ont donné lieu aux groupements corporatifs les plus inattendus. Marseille, la grande cité toujours à l'avant-garde des innovations démocratiques, a vu se créer le syndicat des mendians que le préfet des Bouches-du-

Rhône a refusé, tout d'abord, de reconnaître, mais qu'il a tacitement autorisé puisque, sur les grandes voies, aux abords des cafés ou des églises, les manchots, aveugles, culs-de-jatte ou autres stropiats circulent porteurs d'un petit placard ainsi couçu :

« *L'Amicale des indigents marseillais sans travail (sic), réunie le 12 juillet 1925, salle « Rose : considérant que la vie a augmenté dans des proportions inquiétantes, invite les adhérents au groupe à n'accepter d'offrandes qu'à partir de 0 fr. 25 et prie, respectivement (sic) leur généreuse clientèle de se conformer à cette décision votée à l'unanimité de 57 membres présents. »*

Nous avons eu, à Paris, le syndicat des modèles qui se plaignait, non sans raison, de la concurrence que font les femmes du monde aux nymphes du marché hebdomadaire de la place Pigalle ou du boulevard Montparnasse.

Mais, parmi tous ces groupements corporatifs, j'en connais un bien réel, bien vivant et agissant, qui se garde de réclamer le bénéfice du statut personnel : c'est le syndicat des chemineaux, de ces vagabonds perpétuels, cou-

reurs de grandes routes, dont Jean-Jacques Rousseau a peint les joies et les rêveries dans leurs déambulations à travers la grande nature. Cette organisation qui se passe aisément d'existence légale et ne poursuit que l'entente de tous ses membres sur un point précis ou pour un but déterminé, eut jadis pour président, on pourrait plutôt dire animateur, un individu peu banal, que le hasard me fit connaître et qu'une conversation me permit d'apprécier.

A cette époque, assez lointaine, l'épuration de la capitale comptait déjà au nombre des bluffs périodiquement servis à la population parisienne; seulement, cela se passait avec un peu plus de discrétion qu'aujourd'hui où, sous prétexte de vérifier l'identité des danseurs d'un bal musette, des locataires d'un hôtel borgne ou des habitués d'un bar montmartrois, on part, en grand tra-la-la, avec journalistes, photographes, inspecteurs de diverses brigades, agents en uniforme, etc., sans oublier la voiture réclame, dite « cage à poulets », qui ouvre le cortège comme la légendaire fanfare des carabiniers d'Offenbach.

On demeure vraiment gêné pour qualifier ces équipées ainsi que leurs « *managers* »

dont les exploits sont chantés par une presse complaisante à laquelle ils ont pris soin de remettre, au préalable, leur portrait, leur biographie avec l'état détaillé de leurs services militaires et civils!

Si le ridicule tuait encore, il y aurait de fréquentes vacances d'emploi dans le haut personnel de certaines sections de la préfecture de police.

Donc, pour en revenir à mon histoire, j'avais, sur l'ordre du préfet, procédé, aux alentours de la place Maubert, à une rafle, dite d'épuration, et ramassé une centaine de rôdeurs nocturnes, qu'à défaut de mieux, on avait conduits dans la cour de la caserne de la Cité afin d'en effectuer le triage. L'opération allait rondement. Après une fouille générale, les possesseurs de papiers à peu près en règle et d'une somme supérieure à vingt-cinq centimes, n'étant pas considérés comme dépourvus de ressources, étaient aussitôt remis en liberté; quant aux autres, pitoyable troupeau de miséreux, de guenillards, de sans-taudis, ayant parfois tenté vainement de se faire recevoir dans les postes de police pour y passer la nuit, l'arrestation était une heureuse aubaine parce qu'elle leur assurait, en arri-

vant au dépôt, un quignon de pain et une paillasse. En somme, beaucoup de bruit pour rien.

Le petit jour commençait à poindre et, les interrogatoires touchant à leur fin, je me préparais à quitter le bureau provisoire qu'on m'avait installé dans la salle des compagnies de réserve, lorsqu'un inspecteur, chargé de la recherche des interdits de séjour, entra et me dit :

— Monsieur le Commissaire, le père Patibule demande à vous parler.

— Le père Patibule? qu'est-ce que c'est que ça?...

L'agent me regarda tout surpris :

— Comment! vous ne le connaissez pas?... C'est le président du syndicat des cheminoux!... Un type pas ordinaire, même.

J'avais vaguement entendu parler d'une réunion tenue récemment par les vagabonds de toutes sortes dans un bouge portant l'enseigne: « *A la chique morte* », mais j'ignorais que ce groupement se fut constitué en syndicat; aussi, piqué de curiosité, donnai-je l'ordre d'introduire le représentant de cette nouvelle puissance sociale.

C'était un homme sans âge précis : soixante

ou soixante-dix ans; sa figure semblait perdue dans la broussaille d'une barbe et d'une tignasse gris sale que recouvrait un vieux chapeau melon crevé en maints endroits; son costume consistait en un pantalon aussi effloché que tire-bouchonnant et d'un pardessus de demi-saison, de nuance indéfinissable, dont le soleil et les averses avaient détruit les couleurs primitives; une épingle de nourrice tenait relevé le col de ce vêtement qui croisait sur sa poitrine, sans doute pour dissimuler l'absence de gilet ou, tout au moins, soustraire son linge à un examen indiscret. Quant à ses souliers, provenant de deux paires différentes, ils donnaient assez bien l'impression d'un terrain volcanique bouleversé par de récentes éruptions. Sans attendre mes questions, il m'exposa sa requête :

— Monsieur le Commissaire, je n'ai pas été arrêté au cours de vos opérations de cette nuit et c'est volontairement que je me présente devant vous pour partager le sort de mes camarades envoyés au dépôt.

— Cet acte de solidarité ne me surprend pas de votre part, fis-je, car vous êtes, m'a-t-on dit, le président du syndicat des chemineaux?

— Je le suis, en effet, mais mon geste n'a pas la raison que vous lui prêtez : si je demande à être incarcéré, c'est à cause d'une hernie dont je souffre depuis plusieurs jours, vu qu'elle est insuffisamment contenue par un bandage hors d'emploi; j'ai essayé de me faire admettre dans des hôpitaux de Paris et de province, mais n'ayant de domicile de secours nulle part, on m'a renvoyé de partout; c'est pourquoi j'ai résolu de me constituer prisonnier, afin d'être dirigé soit sur la Santé, soit sur Fresnes, où je serai traité et pourvu de l'appareil dont j'ai besoin.

J'appelai un secrétaire et lui donnai des instructions pour qu'il soit fait selon le désir, assez légitime, du pauvre diable puis, tandis que dans une pièce voisine on préparait son ordre d'envoi au dépôt :

— Asseyez-vous, Président, lui dis-je, et laissez-moi mettre à profit la chance que j'ai de faire votre connaissance pour vous demander des nouvelles de votre intéressante corporation.

— Ça va mal! répondit-il laconiquement.

— Comment, ça va mal?... Les routes sont encombrées de chemineaux; jamais on n'en a tant vu!

— Justement, il y en a trop! Le métier rend moins et le nombre de ceux qui l'exercent augmente de jour en jour.

— Mais pourquoi le métier est-il moins bon?

— Parce qu'on s'est trop occupé de nous. Vous avez un nommé Richepin qui a été jusqu'à nous mettre au théâtre!... Ah, la canaille!... Il peut dire, celui-là, qu'il nous en a fait un tort!

— En quoi a-t-il pu vous nutre?

— En quoi?... Il a répandu la légende que nous étions des laborieux nomades, des chercheurs d'imprévu et je ne sais quelles autres balivernes, si bien, que nous ne pouvons plus nous présenter nulle part sans que l'on nous offre, aussitôt, un coin de jardin à bêcher ou une corvée quelconque à accomplir.

— Plaignez-vous donc!

— Ah, ça! Monsieur le Commissaire, s'indigna Patibule, les deux bras croisés, est-ce que c'est notre métier, à nous, de travailler? Nous avons renoncé à tout pour ne rien faire : famille, foyer, relations stables; tout ce qui fait la sécurité, le confort et le charme de votre existence à vous autres, nous l'avons jeté par dessus bord pour marcher plus légers sur

le trimard, pour ne nous arrêter en chemin que comme un oiseau se pose sur la branche, pour nous affranchir de toute chaîne et de toute besogne; et vous osez, en invoquant des principes supérieurs, des grands mots à majuscules, nous proposer du travail?... Mais si nous voulions travailler, nous ne serions pas des chemineaux!

— C'est assez juste, fis-je évasivement.

— Et croyez-vous donc qu'elle soit bien gaie aujourd'hui notre profession? Nous ne pouvons même plus rêver en marchant, rapport aux automobiles qui infestent les routes. Toute la poésie du métier s'est évanouie!

— Allons, allons, Patibule, ne vous frappez pas.

Le vieillard reprit d'une voix plus posée.

— Nous arrivons, Monsieur, à un tournant de notre histoire. Parasites d'une vieille société qui est en train de se renouveler par l'organisation méthodique de ses éléments, nous avons dû, nous aussi, pour nous défendre, participer à l'évolution générale; modifier, peu à peu, les silhouettes fantaisistes de notre crigine; assagir notre imagination vagabonde; plier notre esprit inventif à des règles de conduite; faciliter notre tâche ingrate en associant

les efforts individuels; faire profiter le camarade qui nous suit de nos observations personnelles; créer un alphabet mystérieux dont les signes, tracés sur les murs d'un parc ou sur la porte d'une villa, indiquent, à ceux qui savent les comprendre, tout comme les poteaux du Touring-Club, le mauvais tournant d'une gendarmerie ou la descente fâcheuse dans un patelin peu hospitalier: c'est ainsi que, peu à peu, nous avons été amenés, par la force des choses, à nous organiser en syndicats corporatifs.

— Diable! Et par ces temps difficiles, dans quelle situation vous trouvez-vous? Quelques-uns de vos adhérents siègent-ils à la C. G. T.?

— Non, car notre situation est assez particulière. Quand on met au bloc un syndicaire ordinaire, tous ses amis mènent grand tapage. Chez nous, au contraire, l'emprisonnement, loin d'être une disgrâce, fait partie de notre programme et représente, à peu près à lui seul, toutes les ressources de notre mauvaise saison.

La suppression de l'incarcération serait donc, pour nous, ce qu'on appelle « *un coup de Trafalgar* » et les vœux de notre corporation visent seulement toutes les conditions qui

peuvent améliorer le sort des détenus. A cet effet, nous avons constitué un comité d'études qui a examiné, sous toutes ses faces, le problème de « *l'hiver des chemineaux subventionné par l'Etat* », et nous avons créé un autre comité de vulgarisation pour instruire nos sociétaires de tous les procédés légaux auxquels nous pouvons recourir pour rendre nos saisons d'hiver plus supportables.

— Vous n'êtes donc pas toujours traités de même?

— Hélas, non! D'abord par la nature elle-même. En principe, nous fuyons les prisons du Nord; quant à ceux d'entre nous qui ont les poumons délicats, ils s'arrangent toujours pour se faire coffrer dans le midi. Maintenant, à climat égal, les établissements pénitentiaires présentent, suivant les localités, des états très variés: telle prison menace ruine, ce qui est un avantage pour qui voudrait en sortir, mais devient très désagréable pour qui prétend y villégiaturer; telle autre maison d'arrêt est trop fréquentée, on y trouve moins ses aises, le régime y est moins soigné et moins abondant; par contre, l'administration y est plus pingre, la discipline plus stricte. Enfin, il y a des prisons dont le directeur n'est

pas à prendre avec des pincettes et où tous les employés, depuis le porte-clés jusqu'au chef greffier, sont mauvais comme des chiens hargneux; nous ne frappons jamais à ces portes-là!

Je venais d'allumer un cigare; je tendis au vieux rôdeur mon étui dans lequel il en prit un qu'il fit craquer en connaisseur et fuma avec aisance; puis, estimant sans doute que la chaise paillée sur laquelle il était assis n'offrait pas tout le confort désirable :

— Vous permettez? dit-il.

Et, sans attendre mon acquiescement, il alla occuper un vaste fauteuil de veille dans lequel il s'enfonça avec une visible satisfaction, puis il reprit son discours :

— Heureusement pour les jeunes chemineaux que nous sommes-là, les vétérans du trimard, les vieux routiers de la balle, pour les conseiller dans les circonstances difficiles et les guider sur le terrain délicat de la procédure.

— Vous êtes juriconsulte, Président?

— Il faut bien connaître un peu de tout quand on a choisi le métier de ne rien faire!... Pour vivre honnêtement en marge du Code, il est nécessaire de posséder un brin de droit.

Nous devons nous familiariser avec les détails de la jurisprudence qui régleme notre sort, si nous voulons améliorer nos conditions d'hivernage : ainsi la loi de 1892 a modifié notre ligne de conduite à partir du jour où nous avons volontairement, et pour le temps des pluies, abdiqué notre liberté.

— Comment cela?

— Vous n'ignorez pas que cette loi bienfaisante a défalqué le temps de la prévention du total de l'emprisonnement? Cette disposition légale a été d'une importance capitale pour notre corporation parce que le détenu, en instance de jugement est loin d'être traité comme celui qui subit une peine quelconque; des égards et pas de travail : entendez-vous... pas de travail!... Il ne s'agissait donc plus pour nous que de rester, le plus longtemps possible, dans cette situation avantageuse... mais comment?... C'est dans le maquis de la procédure que nous avons trouvé les vieilles ficelles nécessaires.

— Pas possible?

— Parfaitement, Monsieur. Ainsi, vers la fin d'octobre, vous vous faites coffrer pour un petit délit ne vous exposant qu'à une peine dont le maximum ne dépasse pas la durée du

séjour que vous avez l'intention de faire dans la région choisie.

Le moment de passer en jugement étant arrivé, les gendarmes se présentent à la prison munis d'un ordre d'extraction; au greffier qui vous invite à les suivre vous répondez : Je ne sortirai d'ici que si l'assignation m'est faite par un huissier! Avisé de l'incident, le tribunal renvoie l'affaire pour permettre au ministère public de vous citer régulièrement.

Quelques jours après, l'officier ministériel se transporte à la prison et vous notifie l'assignation. Le jour de la nouvelle audience, nouvelle venue des gendarmes que vous remerciez de leur aimable visite, mais à qui vous déclarez ne pas vouloir sortir, en raison des rigueurs de la température.

Vous êtes condamné par défaut; on vous signifie le jugement auquel vous faites opposition, ce qui comporte renvoi de la cause à une autre audience. Quand les gendarmes reviennent une troisième fois, vous persistez dans votre refus de les accompagner. Le tribunal confirme alors, par défaut second son premier jugement qui, comme le premier, vous est signifié par ministère d'huissier.

C'est à ce moment que vous interjetez appel

contre le jugement de défaut second. Au bout d'un certain temps, les gendarmes viennent vous cueillir pour vous transférer au siège de la Cour d'appel, généralement assez éloigné du lieu de votre détention. Le tribunal de deuxième instance confirme, naturellement, le premier jugement rendu, seulement, durant le temps nécessaire à l'accomplissement de toutes ces formalités de procédure : assignations, défauts, oppositions, significations, appel, etc, on se la coule douce. Placé au régime de la prévention, on est logé, chauffé, couché, blanchi, nourri, soigné gratuitement; on voyage en chemin de fer et c'est avec une véritable joie que l'on revoit, par la portière d'un wagon, le long ruban des routes tant de fois battu par nos pieds fatigués.

Grâce à ce stratagème, lorsqu'on revient à la maison d'arrêt pour y purger sa condamnation, il y a belle lurette que l'on est libérable; d'ailleurs, si on ne l'est pas, on a toujours la ressource d'aller en cassation, ce qui vous assure un délai de plusieurs mois, et de renoncer à son pourvoi le jour où la peine est terminée.

- Votre combinaison est assez adroite.
- Malheureusement, ces temps derniers, la

direction pénitentiaire de certaines régions a pris vis-à-vis de nous des mesures arbitraires absolument révoltantes!

— Qu'a-t-on bien pu vous faire?

— On a eu le toupet de nous faire aller à pied, de notre ville d'incarcération au siège de la Cour d'appel... à pied! Vous entendez bien, à pied!

— Eh bien? n'avez-vous pas l'habitude de la marche?

— Mais, Monsieur, explosa Patibule, le budget prévoit des frais de transport pour les détenus!... Nous avons beau être des marcheurs, on n'a pas le droit de nous faire user nos souliers au moment où nous sommes des pensionnaires de l'Etat. Quand nous cheminons, nous choisissons notre temps, notre route, et nous réglons nos étapes au gré de notre fantaisie : flâner au soleil, le long des haies fleuries, à travers les prés embaumés, les riches campagnes fécondes en joyeuses maraudes, ou trotter, les mains enchaînées entre deux gendarmes, sous la pluie ou la neige, poursuivi par les abois des chiens et les quolibets des paysans hostiles, voilà deux choses complètement différentes! Un semblable traitement, en plus du préjudice

matériel, est de nature à diminuer la considération dont nous pouvons jouir. Enfin, c'est un abus de pouvoir scandaleux, un procédé d'une légalité très contestable que nous avons flétri, comme il convient, lors de notre dernière assemblée générale.

— Que comptez-vous faire contre cet état de choses?

— Nous défendre, parbleu! Protester par tous les moyens possibles; soumettre notre cas à l'opinion publique; mener une campagne de presse; provoquer une interpellation à la Chambre; adresser une lettre ouverte au Président du Conseil et envoyer une délégation aux Pouvoirs publics!

— Pensez-vous quelle sera bien accueillie?

— Et pourquoi pas?... Ne sommes-nous pas une force?... Evidemment, nous paraissions moins nombreux que nos homonymes des grands réseaux, parce que nous sommes dispersés sur toutes les routes de la France, mais sommes-nous moins intéressants qu'eux?

— Vous n'allez tout de même pas vous comparer aux employés des chemins de fer qui, eux, sont de braves gens ne devant leurs moyens d'existence qu'à un travail pénible, dangereux parfois, tandis que vous autres

vous ne vivez, le plus souvent, que d'expédients, de mendicité ou de rapine.

— Je vous en prie, Monsieur le Commissaire, interrompit avec courtoisie mais fermeté le représentant des chemineaux, ne déplacez pas la question, ou plutôt, ne la prenez pas par ses petits côtés : nous sommes des citoyens conscients et émancipés qui marchent à l'avant-garde d'une démocratie débarrassée des préjugés d'un autre âge et nous réclamons de la société de demain plus de justice et de solidarité.

— Sans doute! sans doute! ce sont là de très jolies phrases, mais cela ne vous autorise pas à rançonner les fermes, piller les vergers ou ravager les poulaillers.

— Encore une fois, Monsieur le Commissaire, n'abaissions pas le débat! Quand on étudie une question ce n'est pas sur le terrain des exceptions ou des cas particuliers qu'il faut se placer, mais en envisageant les choses dans leur ensemble et dans les grandes lignes de leur principe. Il n'y a donc pas lieu de faire état des quelques reprises sociales qu'au cours de nos randonnées nous exerçons sur les fruits ou la volaille que prétendent détenir pour eux

seuls les membres d'une société bourgeoise et capitaliste.

— C'est un point de vue... encore faudrait-il le faire accepter.

— Soyez certain que nous trouverons des hommes de talent pour le développer et l'imposer. Notre corporation ne manque pas de hauts protecteurs : rappelez-vous que, le 30 janvier 1899, le président Magnaud obtint son surnom de « *bon juge* » en acquittant l'un des nôtres, nommé Chiliaudo, avec les considérants suivants :

*« Attendu que les lois pénales répressives
« des délits doivent être interprétées en s'ins-
« pirant des plus larges pensées d'humanité et
« en tenant compte des réalités de la vie par-
« fois si dure pour les deshérités de la for-
« tune, etc., etc... »*

Si nous, les obligés, nous nous souvenons de ce jugement célèbre dont nous connaissons le texte par cœur, croyez-vous qu'il ne se trouvera pas d'autres juges que sa popularité tentera et qui chercheront à l'imiter?

— Ça, c'est de la bonne psychologie; mais, enfin, si contre vos prévisions, vous n'obtenez pas gain de cause?

— Alors, nous sabotons le métier et nous aurons recours à la grève.

— Vous déserterez la grande route?

— Oui, pour entrer dans les maisons, au nom du droit individuel, et démontrer aux jouisseurs que la propriété étant d'origine sociale, l'homme n'en a l'usage que dans la stricte limite de ses besoins personnels!

J'aurais volontiers prolongé l'entretien, mais, par la porte demeurée ouverte, je voyais, dans la pièce à côté, l'inspecteur, resté pour conduire Patibule au dépôt, manifester une impatience justifiée par « *le rabiote* » que lui imposait cette longue conversation.

— Je vous avais complètement oublié, et je m'en excuse, lui dis-je; comme il est tard et que vous demeurez assez loin, vous prendrez une voiture qui déposera le détenu à la permanence et vous ramènera, ensuite, chez vous.

Quelques instants plus tard, Patibule, qui n'avait pas entendu ces instructions données dans la salle voisine, faillit tomber de son haut lorsque je l'invitai à prendre place à côté de l'inspecteur revenu avec un taxi.

— Monsieur le Commissaire, dit-il, c'est un réel plaisir de se faire arrêter par vous, et je suis véritablement touché de ces égards que

je n'ai, jusqu'ici, jamais rencontrés auprès de vos collègues!

— Tout le mérite vous en appartient, répondis-je au Président en guenilles, car s'il m'arrive parfois de recevoir les gens d'après leur mine, je les reconduis toujours selon l'esprit qu'ils ont montré.

Et nous primes congé en nous saluant de cette courte phrase qui contenait un vœu réciproque : « A bientôt »!

AMOUR! QUAND TU NOUS TIENS

On a écrit des milliers de volumes sur l'amour et ce n'est pas fini! C'est un sujet sur lequel il est toujours permis de disserter, de soutenir le pour et le contre, sans avoir jamais tort tout à fait ou tout à fait raison.

Et d'abord, qu'est-ce que l'amour?...

Pour le physiologiste : c'est une expansion provoquée par une cause purement physique; c'est l'attraction irrésistible, la force inconnue qui rapproche l'homme de la femme pour en perpétuer l'espèce.

Pour le savant : c'est un fluide magnétique qui s'exhale de toute chose; c'est le principe d'attraction universelle qui règle le mouvement des atomes et des mondes.

Pour le poète, oh! pour celui-là : c'est le parfum du cœur, l'ivresse de l'âme; c'est une fleur suave, éphémère, que l'on respire avec

avidité et qui se fane au moindre souffle; c'est un sentiment émané de la divinité, un rayon descendu des cieux, un feu subtil qui nous pénètre et nous embrase; c'est une fièvre brûlante qui développe en nous des idées irréalisables, nous offre en rêve des images éblouissantes et nous fait entrevoir un bonheur jusqu'alors inconnu.

C'est, enfin, dit une vieille chanson : « Un plaisir qui nous tourmente »; et quoiqu'elle ajoute : « C'est un tourment qui fait plaisir », je crois, quelque flatteuse peinture que l'on en fasse, en prose ou en vers, que c'est, le plus souvent, une assez triste chose lorsqu'on en subit l'influence dans l'âge mûr ou dans la vieillesse, parce qu'aux enchantements de ses prémices, aux ivresses de ses rénovations, succèdent, presque toujours, l'amertume des regrets, la poignante navrance des désillusions, le brutal retour aux dures réalités et, qu'en cela, il ressemble à ce supplice du pal qui, suivant une scabreuse définition, débute assez bien pour finir très mal.

Mais, ce n'est pas pour philosopher sur les causes de l'amour que j'ai entrepris ce chapitre; ses effets, seuls, m'intéressent et vous en

appréciez toutes les conséquences dans la curieuse histoire que voici :

Celui qui en fut le héros n'était pas encore ce que l'on appelle un vieillard, bien qu'il ondulat sérieusement la soixantaine. Assez pimpant d'allure, toujours extrêmement soigné de sa personne, il marquait, certes, dix ans de moins que son âge et pouvait se classer dans la catégorie de ces vieux beaux dont la maturité, grâce à d'ingénieux artifices, garde les apparences d'une jeunesse prolongée.

Assez riche pour n'avoir pas à donner à ses occupations un but lucratif, sa vie s'était écoulée dans une élégante oisiveté, entièrement consacrée aux choses de l'amour et les souvenirs de ses multiples aventures sentimentales qui ornaient son home de vieux garçon lui restaient comme l'orgueil de ce qu'il avait été et la consolation de ce qu'il ne pouvait plus être.

Mais, s'il avait passé l'âge des folles entreprises, l'ancien jeune homme nourrissait encore un goût très prononcé pour les petites liaisons sans conséquence, les passionnettes sans lendemain, les relations non susceptibles d'apporter le trouble dans le tran-tran

de son existence égoïstement organisée et ses jours passaient dans une quiétude parfaite, lorsqu'un incident imprévu se produisit à point pour lui rappeler qu'un cœur toujours jeune battait encore dans sa poitrine usée.

Un samedi soir, vers onze heures, comme il regagnait pédestrement son domicile, il remarqua, sur un banc public, une gamine d'environ quinze ans, paraissant abimée dans d'amères réflexions et pleurant silencieusement. L'ayant abordée, il s'enquit des motifs de son chagrin sans pouvoir, d'abord, la tirer d'un mutisme farouche, mais, au bout d'un moment, mise en confiance par ses douces paroles, par sa caline insistance, elle consentit à répondre à ses questions et à le suivre dans un petit café du voisinage pour éviter une pluie fine qui commençait à tomber et rendait impossible un plus long séjour dans la rue.

— V'là, M'sieur, dit-elle, dès qu'ils furent assis, j'habite au fin fond des Batignolles et j' suis arpète chez un couturier d' la rue d' la Paix où je m' rends, à pattes, tous les matins, à huit heures, après avoir fait l' ménage et préparé l' boulot d' mon père. J' dis, mon père, bien qu'il ne l' soit pas; j'en ai jamais eu d' père. J'ai perdu ma mère quand j'avais

douze ans et j'ai continué à d'meurer chez l'homme avec qui elle vivait maritalement depuis quelques années : c'est une brute qui n' m'appelle jamais autrement que « sale rouquine », à cause de la couleur de mes cheveux qu'il a eu horreur. Autrefois, il travaillait assez régulièrement mais, maintenant qu'il est seul, il ne dessoule plus et m' rosse à propos d' tout et à propos de rien. Ainsi, t'nez, M'sieur, j' gagne quarante sous par jour; eh bien, si à la fin d' la s'maine je n' lui rapporte pas dix balles : Oh! là! là! qu'est ce que j' prends! Vous jugez ce qu'il me reste pour mon déjeuner d' midi? Si encore, il n'y avait pas des retenues : dix sous par ici, dix sous par là; bref, aujourd'hui c'était la fête de la première, j'ai dû faire comme les autres et mettre vingt sous pour lui offrir un pot d' fleur et une boîte de chocolat. Elle a payé l' champagne, on est sorti une heure plus tôt de l'atelier, et on est parti en bande à la fête à Montmartre où, un peu grise, et entraînée par les copines, j'ai dépensé une partie d' ma semaine. Si j' rentre à la maison, j' suis perdue! Pensez donc, c'est samedi! quand mon père qui doit attendre mon retour avec impatience me verra rev'nir sans les dix balles sur

lesquelles il compte pour se cuire d'main, il me pass'ra une de ces râclées dont j' sors les cheveux presqu'arrachés et l' corps truffé des pieds à la tête.

Depuis un instant, le vieux coq observait en connaisseur la fillette qu'il n'avait que superficiellement remarqué sur le boulevard. Elle devait avoir dans les quinze ans; les formes de son buste n'étaient encore qu'ébauchées mais, tout comme le joaillier pressent dans la gemme informe le merveilleux diamant dont son art peut faire rayonner la splendeur, certaines particularités sur lesquelles sa compétence ne le trompait pas, révélaient au galantin un futur morceau de choix plein de savoureuses promesses. Avec cela gentille, délurée, de beaux cheveux rutilants comme du cuivre neuf, des lèvres sensuelles et des yeux d'un bleu profond, de ces yeux couleur de ciel nocturne qui conviennent si merveilleusement à la matité du teint des roussottes :

— Ne vous désolez pas, mon enfant, lui dit-il, nous allons arranger cette affaire. Voilà d'abord un louis pour parer le premier choc; quant à votre retour tardif, vous l'expliquerez par une histoire de toilette qu'il a fallu terminer à tout prix et pour laquelle on vous a

fait veiller, ce qui vous a d'ailleurs valu une généreuse indemnité, et, comme vous appuyerez ce petit mensonge d'une belle pièce de cent sous supplémentaire votre ivrogne se réjouira de l'aubaine et ne vous en demandera pas plus long.

— Pour sûr, dit la gamine complètement rassérénée.

— Mais, continua l'ancien piaffeur, je vois le garçon de café qui se prépare à fermer l'établissement ce qui va nous obliger de partir; vous ne pouvez pas, d'un autre côté, pour rendre votre récit vraisemblable, rentrer trop tôt à la maison; vous allez donc venir jusque chez moi, c'est à deux pas d'ici, et tandis qu'une petite collation remplacera votre dîner sur lequel vous ne devez assurément plus compter, nous prendrons des dispositions pour vous éviter, dans la suite, des mésaventures pareilles à celle de ce soir.

La petite le suivit et ce qui était à prévoir arriva. Elle ne retourna à l'atelier que pour y notifier son départ définitif; le prétexte des heures supplémentaires justifia ses rentrées tardives et c'est ainsi que, presque entièrement libre, elle put se consacrer à son nouvel amoureux qui, chaque jour de plus en plus épris,

la décida finalement à venir habiter avec lui.

Les premiers mois de cette idylle ne furent qu'un long enchantement. bercée par la musique des tendres propos, éblouie par un confort jusqu'alors ignoré, touchée par les délicates attentions du vieux Don Juan, la gamine, devenue rapidement une charmante jeune fille, aima sincèrement celui qui, en l'initiant à des sensations nouvelles, lui révélait des voluptés inconnues. Car, en dépit de toutes les affirmations contraires, l'amour naît surtout de ses manifestations physiques; ce sont les preuves charnelles qui persuadent le mieux la femme de la réalité de la passion qu'elle inspire et souvent à ses yeux la jeunesse organique prime la jeunesse chronologique.

Tout ragaillardi par cette affection juvénile, le vieux beau put se croire revenu à l'heureux temps des amours partagées. Il retrouva, à l'usage de sa petite amie, le vocabulaire enfantin et charmant des niaiseries sentimentales, les mots bébêtes et délicieux, les noms mignards que l'on échange dans l'intimité et la félinité des gestes qui accentuent l'effet des caresses savantes.

Hélas! Quand dans l'âge mûr l'amour

s'éveille, la raison est bien près de s'endormir! Si l'oiseau chante encore aux derniers rayons du soleil d'automne et si le cœur se reprend à battre au renouveau de ses anciennes ardeurs, la nature implacable trouve toujours son heure et nul ne peut transgresser ses inexorables arrêts. Le vieux marcheur oublia qu'au joli jeu de l'amour, il convient de se montrer avare dès que l'on ne peut plus être prodigue; que celui qui cesse d'être riche commence d'être pauvre; et qu'à la banque de Vénus, il ne faut plus faire de négociations lorsqu'au lieu de billets réglés à vue, on ne peut plus émettre que des lettres de change payables à échéances lointaines. Pour avoir méconnu ces sages préceptes, pour avoir, dans ses duos d'amour, lancé trop souvent l'ut de poitrine, il en fut bientôt réduit à ne plus fournir qu'un fa dièze, suivi d'un soupir, sinistre avant-coureur de l'aphasie: la plus désastreuse, la plus désespérante des disgrâces humaines.

Or, c'est quand l'âge de l'amour commence à passer que l'on apprécie le mieux ce que son divin plaisir met de charme dans notre vie, tout comme celui dont les digestions deviennent laborieuses évoquē avec regret le souve-

nir des fêtes gastronomiques auxquelles il lui faut renoncer désormais. C'est à ce moment que ceux que frappent cette infortune prêtent une oreille complaisante aux conseils les plus extravagants, lisent avec intérêt les prometteuses réclames et demandent un factice regain de virilité aux produits souverains, aux breuvages mirifiques et aux pilules infaillibles. Quelle que soit la vertu de ces expédients, ce qui est plus certain que leur efficacité provisoire, ce sont leurs redoutables méfaits, car on ne réveille pas artificiellement, au moyen d'aussi dangereuses substances, des facultés épuisées sans causer dans l'organisme d'irré-médiables désordres.

C'est ce qui se produisit pour l'ancien Roméo à qui les aphrodisiaques rendirent un semblant de jouvence mais qui, après cet insolite renouveau où ses dernières forces se dépensèrent assez vite, tomba dans une atonie rebelle aux plus énergiques excitants. Ce ne fut plus qu'une défroque de l'amour aboli; ce qu'on appelle : un vieux; non un de ces dignes vieillards que l'expérience de la vie, les saines réflexions ornent d'un prestige mérité, mais un de ces êtres décrépits, usés par la noçaille intensive, pour lesquels, a dit Chamfort, les

femmes ont la même appréhension que pour les araignées et que la nature, elle-même, ne traite pas avec plus d'indulgence puisque tous les plaisirs qu'elle semble leur laisser : la bonne chère, les vins généreux, les réminiscences libertines, sont autant de pièges qu'elle leur tend pour s'en débarrasser au plus vite.

De tout cela, notre barbon se rendait un compte exact devant son miroir qui lui montrait un visage aux pâleurs vitreuses, aux tempes striées de plis sinueux, aux yeux éraillés, dépourvus de cils et bordés d'un corail malsain. Il se sentait entraîné sur la pente des sénilités prochaines comme on roule, sans espoir de salut, dans la profondeur d'un abîme et, au sentiment de sa déchéance irrémédiable, s'ajoutait le chagrin de constater chez sa jeune maîtresse un refroidissement marqué dans la manifestation de ses sympathies.

Pour lui donner le change sur les plaisirs intimes qu'il n'était plus en état de lui procurer et que remplaçaient mal des caresses équivoques, il lui prodigua le dérivatif des distractions mondaines propres à tromper son ennui. Il se soumit aveuglément aux caprices de la petite dont les curiosités, les fantaisies,

le besoin d'agitation, lui imposèrent une existence trépidante s'accordant mal avec le régime propre à un homme exténué.

Au gré des saisons, elle lui fit parcourir la Côte d'Azur, les plages normandes, les stations d'altitude; elle en fit un assidu des réunions sportives, des théâtres de genre, de boîtes de nuit, des cabarets-dansants où sa beauté triomphait, où ses grâces naturelles se révélaient dans d'onduleuses et lascives évolutions, tandis que lui, relégué comme un accessoire négligeable, voyait avec rage les convoitises s'allumer autour de cette jolie proie d'amour que les propos galants ne laissaient pas insensible.

L'inévitable se produisit. La jeune femme écouta avec complaisance les paroles charmantes qu'un beau garçon lui murmura, un soir, à l'oreille; elle accepta des rendez-vous et, en peu de temps, déchiffra cette gamme de sensations qui va des premiers baisers aux ultimes caresses.

Dès lors, ce fut le mensonge quotidien, les prétextes à inventer pour justifier les sorties, expliquer les retards, parer aux reproches du vieux jaloux qui, de plus en plus aigri et soupçonneux, lui faisait chaque jour des

scènes interminables dont l'éclat arrivait aux oreilles des voisins avertis. La maison devint vite un enfer qui la décida à accepter l'offre que, depuis un certain temps, son nouvel amant lui faisait de venir vivre avec lui.

Un beau matin, mettant à profit un moment de complète liberté, elle rassembla, en hâte, ses objets personnels, quelques affaires indispensables, fit porter le tout dans une voiture, et partit, laissant pour tout adieu, un billet laconique expliquant la raison de son départ et sa décision bien arrêtée de ne jamais revenir.

Le coup fut terrible pour l'amoureux chenü. On ne rompt pas facilement les habitudes, les liens qui, petit à petit, se sont noués à nos fibres intimes; on ne refait pas en quelques jours l'ambiance d'une vie nouvelle; dans l'amère solitude, le délaissé connut les nuits sans sommeil, les errances sans but, le désenchantement des illusions que l'on pleure souvent avec plus de tristesse que ses morts; on le vit souvent parler tout seul, faire de grands gestes comme s'il interpellait un personnage invisible et, impuissant à chasser de sa pensée la réminiscence de ses bonheurs perdus, il subit ce supplice que le Dante a

mis dans le plus terrible des cycles de son enfer : le souvenir des moments heureux dans les jours de détresse.

Il rechercha et découvrit facilement la retraite de celle qui avait été pour lui une source d'ineffables délices dont il gardait la secrète nostalgie et le perpétuel regret; il lui adressa des lettres déchirantes, pleines de supplications, de promesses où il clamait sa peine, ses tourments, où il implorait, à défaut d'un retour dont il n'osait caresser l'espoir, la charité d'une dernière entrevue, une seule, la consolation de la revoir et de lui parler encore une fois.

Une femme résiste rarement aux prières de l'homme quelle a quelque peu aimé; elle conserve toujours pour lui un reste de compassion qui atténue les anciens griefs et calme les vieilles rancœurs. La fugitive revint donc un jour au bercail, comptant, à la faveur d'une explication définitive, mettre fin aux sollicitations et aux importunités dont elle était obsédée.

— Séparons-nous en bons amis, lui dit-elle, puisque nous ne devons plus nous revoir; et comme il la regardait avec stupeur : oui, ajouta-t-elle, mon ami va prochainement

m'épouser et m'emmener en province où il possède quelques biens.

A cette nouvelle, le vieux bondit :

— T'épouser! s'écria-t-il, lui, jamais! entends-tu?... jamais!...

— Et pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que je ne le veux pas!

Elle éclata de rire :

— Tu nous excuseras, lui dit-elle ironiquement, si nous nous passons de ta permission.

— C'est ce que nous verrons!

— C'est tout vu; et puisque tu ne veux rien comprendre, il est inutile que nous causions plus longtemps, adieu! et elle partit sans retourner la tête.

Le lendemain matin, flanqué de deux témoins amenés à cet effet, le vieux Céladon se rendit à la Mairie du lieu de naissance de son amie qu'il savait enfant naturelle; dans un acte régulier, conforme aux dispositions des articles 62 et 334 du Code civil, il se reconnut le père de la demoiselle à laquelle il fit, immédiatement, par voie extrajudiciaire, sommation d'avoir à réintégrer le domicile « paternel », puis, sans désespérer, se présenta à mon bureau pour y déposer contre le

séducteur de « sa fille » une plainte en détournement de mineure.

Ce fut mon secrétaire qui, en mon absence, reçut sa déclaration et je ne connus les détails qui précèdent que par le rapport des inspecteurs chargés de l'enquête préalable que l'on fait ordinairement dans ce genre d'affaires particulièrement délicates; j'avoue que la révélation de tant de machiavélisme m'estomaqua quelque peu. Ayant toujours trouvé ridicule le rôle que l'on fait jouer à l'autorité en l'obligeant de s'occuper des cocus mécontents, je considérais comme odieux celui que, dans la circonstance, voulait me faire remplir un satyre rancuneux. Aussi, en le convoquant, me promettais-je de lui dire, vertement, en substance :

— Monsieur, si vous êtes assez bête pour croire qu'une belle créature dont la vie amoureuse commence alors que la vôtre est finie depuis longtemps, doit sacrifier sa jeunesse en fleur, renoncer aux joies sensuelles auxquelles elle a droit, pour complaire à un vieillard sadique, vous n'êtes pas, je suppose, assez naïf pour vous figurer que je vais me faire le complice de vos perfides machinations ou le protecteur de votre gâtisme vicieux? Je vous

ai donc appelé pour vous dire que, non seulement je ne ferai rien qui puisse inquiéter votre maîtresse, mais encore, que je l'approuve, hautement, d'avoir recherché, accepté, les compliments, les déclarations qui flattaient son orgueil de jolie fille et les caresses, les satisfactions intimes qu'un vieux libertin comme vous ne pouvait plus lui faire connaître.

A la vérité, ce fut avec des phrases plus arrondies, des mots moins coupants, des blâmes plus tamisés et des appréciations moins péjoratives que je reçus l'Othello périmé lorsqu'il se présenta, quelques jours plus tard, à mon cabinet :

— Je connais votre histoire, Monsieur, et si j'admire l'ingéniosité du procédé dont vous vous êtes servi pour entraver les projets de votre maîtresse qui ne peut désormais plus contracter mariage sans votre consentement, je trouve que vous êtes allé un peu loin en attirant les rigueurs de la Loi sur un brave garçon, aux intentions pures, qui n'a commis d'autre crime que de vous remplacer dans la gestion d'une affaire que vous laissiez péri-cliter, faute de pouvoir en continuer convenablement l'administration. Quant aux violen-

ces légales sur lesquelles vous comptez pour mettre fin aux relations sentimentales de votre maîtresse, laissez-moi vous dire, tout de suite, qu'elles sont aussi ridicules qu'inefficaces : on ne commande pas à l'amour; l'imposer est aussi stupide que vouloir le détruire, vous en savez quelque chose?... Que votre pseudo-fille réintègre ou non votre domicile, vous ne reconquerrez pas plus son affection que vous ne l'empêcherez, si elle en a le désir, de revoir celui qu'elle aime, à moins, toutefois que vous n'employiez la séquestration, moyen peu pratique et d'ailleurs interdit.

— J'y aurai recours s'il le faut, déclara sèchement le vieillard que mes observations irritaient.

— Quoi! vous l'enfermerez?...

— Non! je la ferai enfermer. Elle est mineure et j'ai autorité sur elle; si elle m'y contraint, je demanderai son internement par voie de correction paternelle, comme l'article 377 du Code civil m'y autorise.

Je le regardai un instant en silence, cherchant l'expression propre à traduire, avec modération, le sentiment que j'éprouvais :

— Il y a des jalousies, Monsieur, qui ont

tous les caractères de la férocité et la vôtre est de celles-là...

Il ne me laissa pas continuer.

— Possible, Monsieur, mais je n'ai que faire de vos appréciations personnelles que je n'ai nullement sollicitées, les jugeant inutiles, et, comme vous paraissez peu disposé à donner à ma plainte la juste suite qu'elle comporte, vous ne trouverez pas mauvais que je m'adresse directement à M. le Procureur de la République qui aura sans doute de mes droits une autre conception que la vôtre.

— A votre aise, Monsieur, seulement, veuillez observer que ces considérations qui vous semblent oiseuses, font partie des attributions du Commissaire de Police dont le caractère n'est pas exclusivement répressif et qui doit, quand il le peut, usant de la grande expérience qu'il a des gens comme des choses, s'employer à aplanir les complications sentimentales, dégénéralant parfois en drames passionnels, et éviter, surtout le scandale de la publicité ou l'épilogue de la Cour d'assises à des affaires qui, au fond, n'intéressent aucunement l'ordre public.

Le vieux, sans rien dire, s'était levé et gagnait la porte.

— Avant de vous retirer, lui dis-je, permettez-moi, Monsieur, puisque vous parlez sans cesse de vos droits sur l'étendue desquels vous vous êtes amplement renseigné, de vous entretenir, un instant, en présence de la personne qui aura, peut-être, à vous les rappeler, des devoirs que vous créent votre nouvelle qualité et des graves conséquences que leur méconnaissance pourraient avoir pour vous.

Je sonnai et un inspecteur se présenta.

— Priez la demoiselle que j'ai convoquée et qui se trouve dans la pièce d'attente de vouloir bien entrer.

Une grande belle jeune fille, au regard clair, à l'air hardi, mais non provoquant, vint s'asseoir en face du bonhomme qui avait repris sa place. Elle le regarda quelques secondes fixement, comme pour découvrir cet inconnu de l'être qu'on ne pénètre jamais et qu'on a à peine entrevu dans de rapides moments d'abandon. Lui, l'observait avec des yeux bas et méchants, embusqués dans le maquis de ses sourcils broussailleux comme des bandits derrière une haie; lutte intime et muette de deux êtres qui ayant vécu longtemps côte à côte, s'ignorent encore et s'efforcent

réciproquement de pénétrer le mystère de leur pensée.

— Mademoiselle, voici votre père, commençai-je...

— Il n'est pas mon père, dit-elle avec véhémence sans me laisser continuer.

— Il ne l'est peut-être pas selon la nature, mais il l'est devant la loi, puisqu'il vous a reconnue régulièrement.

— Je proteste contre cette reconnaissance frauduleusement obtenue et dont je demanderai l'annulation.

— Gardez-vous en bien, Mademoiselle, m'écriai-je, parce que, d'abord, rien ne dit que vous aurez gain de cause et, qu'à tout prendre, il vaut mieux qu'au prix de quelques ennuis de courte durée, vous consolidiez la situation avantageuse qui vous assure votre nouvel état d'enfant légalement reconnue. Veuillez donc ne plus m'interrompre, écouter attentivement et, surtout, bien retenir ce que je vais dire pour votre édification et celle de Monsieur.

Votre père exige votre retour à son domicile : c'est son droit. Par obéissance filiale vous réintègrerez donc sa demeure, mais dans des conditions toutes particulières. L'article 371

132 FIGURES ET CHOSES DE MON TEMPS

du Code civil dit que vous lui devez « honneur et respect », mais il n'ajoute pas, amour. Vous n'êtes donc pas tenue de lui donner des marques d'affection ni de recevoir ses caresses, quelles qu'elles soient. J'aime à croire, d'ailleurs qu'il observera sur ce point, à votre endroit, les plus grandes réserves, car, entendez-moi bien, toute privauté licencieuse, toute insistance un peu trop marquée, même indépendamment de conjonction charnelle, le rendrait passible de la Cour d'assises pour attentat à la pudeur ou tentative de viol, avec l'aggravation de peine réservée à ceux qui ont autorité sur la victime, que cette autorité soit permanente ou discontinue, légitime ou usurpée.

La perspective de finir ses jours au bagne affolait le barbon qui ne trouvait plus ses mots.

— Comment! comment! baffouillait-il, on me condamnerait parce que...

— Parce que les articles 331 et 333 du Code pénal punissent de la réclusion ou des travaux forcés l'attentat à la pudeur ou la tentative de viol commis par tout ascendant sur la personne d'une mineure âgée de plus de treize ans, mais non émancipée par le mariage, ce

qui est le cas pour Mademoiselle. J'ajoute, que la circonstance que le coupable a vécu précédemment avec la personne violentée n'est pas exclusive du délit ou du crime, si les actes ont été commis contre le gré de la personne. Mais, nous n'en sommes pas encore là et voici, Mademoiselle, ce que vous aurez à faire, dès maintenant :

Comme la Loi frappe de déchéance les parents qui par leur inconduite notoire compromettent la sécurité, la santé ou la morale de leurs enfants, vous réclamerez, d'urgence, cette mesure contre l'auteur de vos jours, en produisant ses lettres dans lesquelles la voix du sang ne parle guère mais où se précise le véritable caractère de ses tendresses passées et présentes.

Or, la déchéance paternelle laissant subsister entre l'ascendant et l'enfant l'obligation de se fournir réciproquement des aliments et cette obligation alimentaire, qui comporte tout ce qui est nécessaire à la vie, se mesurant, tant sur les besoins, l'âge, le sexe, l'état de santé de celui qui la réclame que sur la fortune et la position sociale de celui qui y est tenu, vous ferez fixer, par le juge, le montant de la pension que votre bon père devra vous servir,

puisqu'il a négligé de vous pourvoir d'une profession, d'un métier propres à vous assurer des moyens d'existence en rapport avec les goûts de luxe qu'il vous a fait prendre et les habitudes de confort qu'il vous a en quelque sorte imposées. Un tuteur, que l'on nommera d'office, déterminera le lieu et les conditions de votre résidence et vous n'aurez plus qu'à attendre paisiblement l'heure où votre excellent père rendra sa belle âme à celui qui la lui a confiée, pour recueillir un coquet héritage qu'il aura, j'aime à le croire, le bon goût de ne pas vous faire désirer trop longtemps.

Maintenant, rentrez chez vous, Mademoiselle; si votre prétendu père persiste dans sa résolution de vous faire réintégrer son domicile, il vous la signifiera par une nouvelle sommation et vous savez alors ce que vous devez faire. Si, revenu à des idées plus raisonnables, il comprend, enfin, l'inamitié de ses prétentions, il vous accordera, généreusement, lorsque vous lui en ferez la demande dans la forme respectueuse, l'autorisation de convoler en justes noces et de lui faire de nombreux petits-enfants.

Quant à vous, Monsieur, vous pouvez également vous retirer et méditer à votre aise ce

vieux proverbe que nous a légué la sagesse de nos ancêtres :

Tel cuide engeiner autrui qui souvent s'engeigne soi-même.

UNE GLOIRE DISPARUE

Dans ses brillantes causeries, Jean Richepin aimait rappeler que, tout enfant, ses yeux émerveillés avaient contemplé le corps constellé de blessures d'un des anciens mamelucks de la Garde Impériale, du nom de Boulous-Baraka.

Tout comme lui, je suis un des derniers représentants de la génération qui a connu des survivants de la grande épopée, ceux que l'on appelait : « Les vieux de la vieille ». Tout gamin, j'ai dansé sur les genoux de grognards qui portaient, avec orgueil, la médaille de Sainte-Hélène; mais, mieux encore que l'auteur des *Blasphèmes*, ce n'est pas dans mon enfance, mais à l'âge d'homme, que j'ai vu, fréquenté, serré les mains, non d'un simple cavalier, mais d'un général de la grande armée; d'un homme qui, témoin des

splendeurs de l'époque impériale, tenait son grade de Napoléon lui-même; du Général Schramm, enfin, ce soldat prodigieux qui, pendant soixante-dix ans, porta les étoiles et fut, durant un demi-siècle, le doyen des généraux français après en avoir été le plus jeune pendant près de vingt ans!

Quelle carrière militaire, parmi les plus brillantes, peut être comparée à la sienne? Né en 1789, lieutenant et décoré à Austerlitz, Capitaine à Dantzig, Commandant à Wagram, Colonel à Lützen, il est laissé pour mort sur le champ de bataille de Dresde, et l'Empereur le nomme Général de brigade, le 27 août 1813, alors qu'il n'a pas encore vingt-quatre ans!

Les distinctions civiles ne lui firent pas non plus défaut : Préfet de Maine-et-Loire pendant les Cent jours, Conseiller d'Etat, Député, Pair de France, Gouverneur de l'Algérie, Comte et grand'croix de la Légion d'Honneur sous Louis-Philippe; il devint ministre de la guerre sous la présidence de Louis-Napoléon et siégea au Sénat jusqu'à la Révolution du 4 septembre.

La fortune qui, dit-on, n'aime pas les vieillards avait fait exception pour lui. Après l'avoir comblé de ses faveurs durant sa longue

carrière, elle lui demeura fidèle dans ses vieux jours et il n'aurait pu, sans injustice, répéter le mot de Louis XIV à Villeroi vaincu : « Monsieur le Maréchal, on n'est plus heureux à notre âge! » car, le 20 août 1880, il échappa à la mort dans des circonstances vraiment miraculeuses.

Retiré de la vie publique depuis la chute de l'Empire, il vivait confiné dans son château de la Courneuve, près d'Aubervilliers, où, en sa qualité de vieux soldat habitué à ne rien redouter des hommes, il négligeait un peu trop les précautions que nécessitait son isolement relatif.

Une nuit, deux rôdeurs déterminés s'introduirent dans son parc, escaladèrent la fenêtre de son cabinet de toilette, pénétrèrent jusque dans sa chambre à coucher, prirent ses clefs, ouvrirent un secrétaire placé au pied de son lit, puis disparurent en lui emportant, avec son argenterie, 700.000 francs de valeurs et divers objets auxquels certains souvenirs lui faisaient attacher un grand prix.

S'il s'éveillait, c'était un homme mort! Les bandits le déclarèrent plus tard; mais il était très dur d'oreille, il dormait à poings fermés, il ne vit rien, n'entendit rien, et les voleurs se

retirèrent sans avoir eu besoin de s'assurer l'impunité en l'assassinant.

Voilà qui n'était déjà pas mal; la chance fit mieux encore :

Les hardis gredins avaient gagné la Belgique, puis les Etats-Unis pour essayer de vendre à New-York les titres dérobés; mais les changeurs américains ayant refusé de négocier les valeurs d'origine suspecte, il durent se rembarquer pour l'Europe où leur chef, un nommé Victor Contesenne, se fit arrêter presque aussitôt, à Bruxelles, au cours d'une rixe banale. Comme il avait eu l'imprudence de se lier pendant la traversée avec une dame de Siégler qui, peu de temps auparavant, s'était enfuie du domicile conjugal en emportant une somme de 12.000 francs à son mari, ce dernier, informé du retour de sa femme en Belgique, porta plainte contre l'homme qu'il croyait son complice, et une perquisition chez celui-ci fit retrouver, à peu près intacte, la fortune du vieux général.

L'individu que la police belge venait de livrer à la Justice française était un de ces redoutables rôdeurs de barrières, terreurs de la banlieue parisienne où ils pratiquent couramment le cambriolage et l'attaque

nocturne. Sa capture amena, à bref délai, celle de deux complices et d'un receleur, un nommé Dubreuil, qui devait opérer la fonte de l'argenterie et des bijoux dérobés, afin d'en faciliter la négociation.

Tout débutant dans la carrière, j'étais alors attaché, comme secrétaire suppléant, au Commissariat des Délégations judiciaires chargé d'instruire cette affaire; c'est ainsi qu'un jour, je reçus de mon chef la mission de me rendre à la Courneuve pour représenter au Général une tabatière en argent marquée P.S., un calice avec sa patène et un boîtier de montre, en or, portant l'inscription « Leroi, horloger du Roi de Westphalie, 1812 ».

Tous ces objets que nous avons saisis, la veille chez le receleur, au moment où ils allaient être jetés au creuset étaient dans un lamentable état : on avait aplati la tabatière, coupé le Calice en trois morceaux et enlevé à la montre le mouvement, ainsi que les diamants qui l'ornaient.

Lorsque je les sortis du papier dans lequel je les tenais enveloppés, le général les recueillit avec une tendresse émue, les examina silencieusement puis, après être resté quelques

minutes perdu dans des pensées lointaines, il me dit.

— J'éprouve une grande tristesse à retrouver, mutilées de la sorte, ces pauvres reliques auxquelles je tenais tant; cette tabatière, Monsieur, avait appartenu à mon père; ce calice était le seul souvenir qui me restât d'un neveu qui est mort prêtre et que j'ai tout particulièrement aimé; quant à la montre, elle m'avait été donnée par l'Empereur et je n'avais jamais cessé de la porter depuis soixante-dix ans. Comme moi, elle avait traversé des passes difficiles; vingt fois je l'ai cru perdue, vingt fois je l'ai retrouvée. Tenez, après Lutzen, je fus deux jours sans savoir ce qu'elle était devenue; ce n'est qu'à l'ambulance où l'on m'avait transporté qu'on la retrouva dans une de mes bottes où elle était tombée quand je fus blessé et jeté à bas de mon cheval.

Plusieurs fois je revins à la Courneuve, chargé de missions semblables; car, en raison de son grand âge, on n'imposait au Général que les déplacements indispensables.

Presque toujours messager de bonnes nouvelles, j'étais, pour cause, reçu avec faveur et, lorsque trois mois plus tard je passai, par

avancement, secrétaire titulaire au Commissariat d'Aubervilliers dont dépendait sa résidence, je continuai, à titre privé, mes visites qui ne cessèrent jamais d'être bien accueillies.

Que d'heures captivantes j'ai passées en compagnie de ce vieux guerrier toujours alerte, aimable et souriant qui, complaisamment, égrenait pour moi le chapelet de ses souvenirs. Le front barré d'une longue cicatrice, les cheveux d'un blanc immaculé, ainsi que la barbe, la voix claire et la mémoire étonnante, droit de taille, la tête haute, le geste libre et assuré, il marchait, sans appui, et sans le secours de personne, invariablement chaussé de galoches et le corps sanglé dans un veston de grosse laine dont le revers portait un large ruban composé des quatre ordres français dont il était titulaire : Légion d'Honneur, Ordre de la Réunion, Médaille Militaire et Médaille de Sainte-Hélène.

Quand je le complimentais sur sa merveilleuse vieillesse, sur la précision de ses souvenirs touchant des événements que je ne pouvais qu'imparfaitement m'imaginer, il se redressait plus encore et disait avec orgueil :

— Oui, c'était tout de même une rude géné-

ration que la nôtre; après tout, ce sont peut-être mes blessures qui m'ont conservé!

Une fois sur ce terrain, il racontait qu'il avait eu un bras cassé à Heilsberg, le front fendu à Wagram, la poitrine trouée à Essling, une cuisse traversée à Lutzen, une jambe brisée à la Mouzaïa, etc., etc.

A part ça, ajoutait-il gaiement, je ne sais pas ce que c'est que d'être malade et jamais je n'ai pris un médicament depuis que je suis au monde.

Il aimait surtout à plaisanter les médecins :

— Ah! ils s'y connaissent, ceux-là! Ce qu'ils m'ont de fois condamné à mort! C'est d'ailleurs à cela que j'ai ma nomination de Général; mais oui : figurez-vous qu'à la bataille de Dresde, je venais, avec mon régiment de voltigeurs, d'enlever deux batteries aux Autrichiens et j'allais leur couper la retraite de Pirna lorsqu'une balle me traversa de part en part. On me relève, on me porte à l'ambulance où le chirurgien m'examine et déclare que dans une heure je serai mort. Informé de ce fait par notre divisionnaire, le Général Teste, l'Empereur mande aussitôt mon père, qui était attaché à son état-major, et lui dit :

— Votre fils, le Colonel Schramm, vient d'être blessé grièvement; allez l'embrasser et annoncez lui que je le nomme Général de brigade.

Le viatique que m'envoyait le grand homme fut pour moi un baume de résurrection. Deux mois plus tard j'étais debout et c'est ainsi que le mauvais diagnostic d'un médecin me valut les étoiles alors que je n'avais pas encore de barbe au menton.

Lorsqu'il faisait beau, le général passait la plus grande partie de la journée dans son parc, se plaisant à jeter du pain aux carpes qui peuplaient un vaste bassin. Comme j'admirais un jour ces superbes poissons :

— J'en possédais de plus belles avant le siège, me dit-il, mais le général von der Stahl, qui avait établi ici son quartier général, me les a toutes mangées.

— Il ne se doutait guère chez qui il était, observai-je.

— Il le savait parfaitement, et il me le prouva d'une manière fort courtoise. Dès que l'armistice fut signé, inquiet sur le sort de ma maison dans les environs de laquelle on s'était chaudement battu, je sortis de Paris, et me présentai un matin, aux avant-postes

prussiens; on m'y retint un quart d'heure, le temps de vérifier la régularité de mon laissez-passer, et, lorsque je pénétrai dans ma demeure, grande fut ma surprise de voir sur mon perron une trentaine d'officiers de toutes armes, devant lesquels se tenait le général von der Stahl. Dès que je parus, tous me firent le salut militaire et le chef s'avancant vers moi, la main droite au casque me dit :

— C'est un grand honneur pour moi et pour mon état-major, Monsieur le Général, de pouvoir saluer le héros de Lützen.

Le compliment était inattendu, mais j'y fus sensible. Ils se rappelaient, les bougres, qu'en 1813, c'est moi qui avais enlevé leur camp retranché et gagné dans cette journée, avec le grade de colonel, le titre de baron.

Tout vieux que j'étais déjà en 1870, je me sentais encore capable de leur donner une nouvelle leçon, si Trochu avait voulu m'entendre. Je lui avais écrit que je me faisais fort de débloquer la capitale si on me confiait 60.000 hommes avec lesquels j'aurais fait trois fausses sorties, sur trois points différents que j'indiquais et une sortie réelle sur un point que je gardais secret. Le gouverneur de Paris

ne daigna pas me répondre et mon projet ne fut même pas examiné...

Dans la splendide maison de campagne qu'il habitait depuis vingt-cinq ans, le général n'occupait qu'une vaste pièce, au premier étage, dont il avait fait son cabinet de travail et sa chambre à coucher. Il vivait là, au milieu de souvenirs amassés pendant sa glorieuse carrière et dont la plupart remontaient à Napoléon I^{er}. Il y avait, notamment dans un cadre, une gravure commémorative de la distribution des aigles au Champ de Mars, en 1815, lors du retour de l'Île d'Elbe. En me la montrant, un après-midi, le général, ne se rendant pas compte de mon âge et tout entier au récit de cette grande fête militaire, me dit :

— Vous étiez encore trop jeune à cette époque pour vous rappeler cette belle cérémonie.

— J'ai des raisons pour ne pas m'en souvenir, mon général, répliquai-je, car mon père est précisément né cette année-là.

Et le vieux brave, revenu de sa distraction, éclata de rire.

Peu de temps après, je quittai Aubervilliers pour une autre circonscription; puis je rentrai

à Paris et n'eut plus l'occasion ni le loisir de retourner à la Courneuve.

Je savais d'ailleurs que le général n'y habitait plus que temporairement, sa famille l'ayant décidé à venir se fixer à Paris, rue du Bac, où il était mieux placé pour recevoir les soins que réclamait sa santé chancelante.

J'eus cependant l'occasion de le revoir encore; mais ce fut le 25 février 1884, le lendemain de sa mort, quelques minutes avant que le cercueil ne se refermât sur lui à jamais. Les journaux avaient annoncé que son corps serait transporté à la Courneuve et inhumé à côté du monument érigé en 1876, à la mémoire des Combattants tués au Bourget; cela nécessitait certaines formalités administratives dont le Commissaire de Police du quartier devait surveiller l'accomplissement; j'obtins de celui-ci, sans difficulté, l'autorisation de l'assister dans ses opérations et je pus ainsi saluer une dernière fois l'illustre soldat qui m'avait honoré de sa sympathie.

Je revois encore la chambre dans laquelle il était exposé, sur son lit d'acajou orné de figurines de cuivre et garni de grands rideaux à ramages. Tout autour de la pièce, une quantité de petites toiles représentant des mili-

itaires du Premier Empire, des soldats de la Garde Impériale et plus particulièrement des Voltigeurs (Corps qu'il affectionnait parce que c'est un de ces régiments qu'il commandait en 1813, lorsqu'il conquit ses étoiles), sur une console, entre deux fenêtres son buste en marbre.

Quand le général fut descendu dans la bière, les quelques intimes présents à cette cérémonie s'approchèrent pour lui donner le suprême baiser, je me penchai, après eux, sur le visage du héros et, lorsque mes lèvres effleurèrent sa joue glacée, il me sembla qu'elles venaient de toucher la soie pâlie du drapeau de la Grande Armée.

L'OPITALMOS

En Police, comme en toute autre chose, j'ai toujours professé que, pour combattre son adversaire, avec quelque chance de succès, il importe d'abord de le bien connaître, d'observer, avec attention, sa tactique; d'étudier ses procédés et de pénétrer sa psychologie.

C'est dans cet esprit qu'au cours de ma longue carrière, servi par des circonstances favorables, presque exceptionnelles, j'ai pu réunir une collection d'instruments, d'outils bizarres qui, par leur nombre et leur importance, ont fini par constituer un véritable musée, occupant actuellement les dépendances de l'Identité judiciaire, au Palais de Justice, et, permettant, tout en suivant l'évolution progressive du crime, d'apprendre jusqu'où peut aller l'ingéniosité des hommes quand elle est mise au service d'une idée mauvaise.

On reste confondu devant ces objets d'une si grande diversité où se révèlent d'incroyables efforts de travail et d'imagination, uniquement dirigés vers le mal, et l'on constate, avec regret, que les malfaiteurs n'ont jamais manqué d'appliquer à leur profit les progrès de la science, les découvertes du génie humain, devançant, souvent, sur ce point ceux qui sont appelés à les combattre.

C'est à la connaissance de leurs méthodes toujours renouvelées, à la pratique de leurs appareils qui déconcertent les techniciens les plus habiles, à l'étude surtout de leur dextérité que je me suis livré pendant de longues années et que je dois, en cette matière, une expérience, une instruction, une compétence, je dirai presque une maîtrise, me permettant, selon les circonstances, de fabriquer des pièces de monnaie ou des bank-notes; d'ouvrir les serrures les plus compliquées, de forcer un coffre-fort ou d'en découvrir la combinaison; de gagner à tous les jeux; d'explorer les poches ou de percer les murailles, etc., etc., tous exercices qui m'ont valu, autrefois, de la part de feu Bertillon, le surnom de « *Ophthalmos* » parce qu'il estimait que le sobriquet de « *Quart d'œil* », sous lequel le populaire

désigne les fonctionnaires de mon rang, était inexact et insuffisant en ce qui me concernait.

Ces connaissances très particulières à l'aide desquelles j'ai souvent déjoué les ruses criminelles ou illustré mes conférences à la Société de criminologie, m'ont servi, un jour, à donner une leçon de circonspection à un de mes intimes qui s'était montré sceptique à l'endroit de mes talents tout spéciaux. Le fait ne laisse pas que d'être curieux :

Vers trois heures de l'après-midi, alors que les jambes allongées devant un bon feu, je parcourais les journaux, tout en achevant un cigare, on m'annonça la visite de cet ami. Peu habitué à le voir à ce moment de la journée, je l'interpellai avec surprise.

— Qui t'amène à cette heure?... rien de fâcheux, je suppose?...

— Au contraire; je viens t'offrir deux places dans la loge que j'ai reçue pour la première de ce soir aux Variétés. Ça colle?...

— Très bien; j'accepte et te remercie.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, comme ma femme a remercié sa cuisinière ce matin, nous nous proposons de dîner aux environs du théâtre, dans ce cabaret Napolitain qui vient de s'ouvrir, et nous comptons que vous

voudrez bien vous joindre à nous pour déguster la ratatouille italienne, qui n'est pas sans mérites lorsqu'elle est préparée avec soin.

— Cela, mon vieux, est une autre affaire subordonnée aux dispositions qu'a pu prendre ma femme pour ce soir; si tu veux monter à l'appartement le lui demander, tu seras tout de suite fixé.

— Mais la trouverai-je chez elle?

— Sûrement, c'est son jour.

— Alors, tout est pour le mieux et je vais pouvoir, auparavant, écrire un mot qu'un de tes employés ira jeter à la poste, en bas.

Tandis qu'il s'installait à mon bureau et cherchait dans ma papeterie une feuille et une enveloppe sans marques officielles, je me replongeai dans ma lecture qu'il interrompit presque aussitôt :

— Dis donc? C'est de la blague, n'est-ce pas, cette histoire que les journaux racontent?

— Quelle histoire?

— Qu'hier, à la 9^e chambre correctionnelle, pour appuyer ta déposition dans une affaire de « vol à la tire », tu as, sous les yeux du tribunal, « fait » la montre de l'huissier audien-

cier, au moment où il passait à côté de toi.

— Rien n'est plus vrai.

— Et il s'est prêté à cette comédie?

— D'autant plus facilement qu'il n'y a vu que du feu.

— Allons donc! vous étiez de mêche; car tu ne me feras pas croire...

— Ecoute, je désirerais achever un article qui m'intéresse plus que tes réflexions; fais-moi donc le plaisir d'écrire ta lettre et surtout...

— C'est bien, c'est bien, fit-il; je ne savais pas te rendre grincheux en ne coupant pas dans tes « bobards »; n'en parlons plus.

Et il se mit à griffonner une courte lettre dans laquelle il glissa trois billets de banque de cent francs.

— Voilà encore quinze louis qui tombent, ne put-il s'empêcher de me faire remarquer; quinze beaux louis que j'ai empruntés, hier soir, au cercle, à notre ami, le docteur Hortin, pour parfaire la différence sérieuse que j'ai faite au poker.

— Quinze beaux louis qu'il ne verra, peut-être, jamais, complétai-je, entre deux bouffées de cigare.

Et comme il me regardait sans paraître comprendre, j'ajoutai :

— Que dirais-tu si Hortin ne recevait pas tes trois cents francs?

— Je dirais que c'est toi qui les as subtilisés.

— Et tu ne te tromperais pas, parce que je t'avertis, très loyalement, que je me propose de te les voler.

— Sans que je m'en aperçoive.

— Parbleu! où serait le mérite?

— Tu parles sérieusement?

— Je parle toujours sérieusement.

— Eh bien! puisque tu es si sûr de toi, je te les parie ces quinze louis?

— Si tu veux.

— Tope là, fit-il, en me tendant une main ouverte sur laquelle j'appliquai la mienne.

Mon assurance n'était pas sans l'impressionner, aussi, retirant de leur enveloppe ses trois billets, il retourna s'installer à mon bureau :

— On m'a toujours dit, déclara-t-il, qu'il ne faut jamais mettre tous ses œufs dans le même panier; au lieu d'une seule lettre, je vais faire trois envois de cent francs; je reste, d'ailleurs, dans la ligne de notre pari puisque c'est la poste qui sera chargée de cette triple commission.

— Je n'y vois pas d'inconvénient; tu peux

même, pour plus de précaution, relever les numéros de tes billets, tu seras sûr comme cela que je ne leur en ai pas substitué d'autres.

— C'est une bonne idée que tu me donnes, approuva-t-il, et, ayant inscrit sur son carnet les numéros de ceux-ci, il en glissa un dans une lettre, écrivit un second mot destiné à accompagner un mandat qu'il se proposait de prendre à la poste, et renferma le dernier billet dans une troisième enveloppe sur laquelle il posa cinq cachets de cire rouge dont je fis encore les frais.

— C'est parfait, lui dis-je, la démonstration comme cela sera complète; ajoute donc, en « post scriptum », dans ta lettre à Hortin, que nous irons, tous deux, demain, lui demander à déjeuner, tandis que nos femmes feront la dinette ensemble ici : c'est la meilleure façon de connaître vite le résultat de notre gageure.

— Voilà qui est fait, répondit-il, au bout d'un instant, en remettant à son doigt la bague qui lui avait servi à cacheter la troisième enveloppe : une pierre du Rhin sur laquelle était gravée la tête de Socrate; et maintenant, il ne me reste plus qu'à aller porter ces trois lettres à la poste; si tu veux m'accompagner? ajouta-t-il, d'un air narquois.

— Mais très volontiers. Pendant que je vais signer quelques paperasses dans la pièce à côté, monte donc t'entendre avec ma femme pour ce soir, puis, tu reviendras me prendre et nous irons faire un tour à l'exposition d'art nègre; c'est, paraît-il, assez curieux.

Un quart d'heure plus tard, il revenait la mine inquiète :

— Qu'est-ce que c'est que ce « boum » formidable qui a ébranlé la maison pendant que j'étais chez toi?

— Oh! rien; la maladresse d'un inspecteur qui a laissé tomber à terre un de ces vieux obus vides qui décorent les cheminées dans la plupart des commissariats.

Il ne parut pas apporter grand crédit à mon explication et examina, d'un air soupçonneux, les trois lettres qu'il avait laissées sur mon bureau : la bonne tête de Socrate illustrait toujours de cinq reflets de sagesse la lettre chargée; il présenta à la lumière de la croisée le pli fermé pour s'assurer que le billet de cent francs y était encore; quant à la troisième enveloppe, comme elle était ouverte, en attendant l'insertion du mandat, elle ne lui causait nulle inquiétude.

Nous partîmes, et il entra au bureau de

poste situé au-dessous de mon commissariat.

— Je te laisse seul, lui dis-je, tu pourrais croire si je t'accompagnais que j'ai influencé les employés dont je suis connu; et je m'adosai nonchalamment, contre la devanture, à proximité de la bouche où l'on jette les lettres provenant du dehors.

Quand il ressortit, après avoir laissé au guichet sa lettre cachetée et recommandée, il tenait, entre le pouce et l'index, les deux autres plis fermés qu'il fit passer sous mon nez :

— Tiens! Je suis bon garçon et j'aurais vraiment scrupule de te voler : veux-tu annuler le pari?

— Moins que jamais!

— Tant pis pour toi, alors; c'est ta belle galette qui fera les frais de notre petite fristouille de ce soir; et il jeta les deux lettres dans la boîte.

Nous ne nous quittâmes que pour rentrer chacun chez soi changer de tenue; nous fîmes au cabaret italien un excellent dîner et passâmes au théâtre une soirée charmante. Le lendemain, à midi moins cinq, heure militaire, nous nous rencontrâmes à la porte du docteur Hortin. Dès qu'il vit celui-ci :

— Tu as reçu mes lettres? demanda-t-il.

— Oui, dit le docteur, mais que signifie cette « fumisterie »? Dans l'une tu m'annonces un mandat, dans l'autre un billet de banque et je n'ai rien trouvé du tout.

— Ah! c'est trop fort! Tu n'as pas reçu aussi une lettre chargée.

— Si fait, mais j'étais sorti et mon domestique a dit au facteur de repasser.

Or, juste à ce moment, le valet de chambre entra :

— Monsieur le Docteur, on revient pour la lettre chargée.

Pendant que Hortin signait le carnet, mon ami prit le pli, l'examina en détail et sa figure s'épanouit à la vue des cinq portraits de Socrate, moulés, bien nets, dans la cire rouge, et, se tournant vers moi :

— Mon vieux, je ne sais pas comment tu as fait pour les deux autres lettres, mais celle-ci est arrivée intacte et tu as bel et bien perdu ton pari.

— Attends un peu, que diable! répondis-je, tandis que le docteur, de l'enveloppe déchirée d'où ne tomba aucun billet, sortait un bout de papier qu'il lui tendit, après l'avoir parcouru.

— Tiens, c'est pour toi.

— Pour moi? s'écria-t-il, tout ahuri et il lut la courte missive ainsi libellée :

Mon cher ami,

Inutile de me payer l'enjeu que tu me dois, j'ai tes quinze louis en poche; je te demanderai, seulement, de prier Hortin d'aller toucher le mandat que tu as fait établir à son nom.

Merci et à une autre fois.

L'OPHTALMOS.

Une minute il me regarda avec des yeux dans lesquels passaient des lueurs meurtrières et je pus craindre qu'il me sautât à la gorge; mais, il fit contre mauvaise fortune bon estomac, lorsque le docteur, mis en deux mots au courant de l'aventure, nous invita à passer à table :

— Dis-donc, lui fis-je, ironiquement, au cours du déjeuner, j'ai sur moi tes deux billets de cent francs; veux-tu en contrôler les numéros?

— Inutile! répondit-il sèchement.

Mais je ne le laissai pas quitte à si bon compte :

— Et maintenant, y couperas-tu dans mes

« bobards » et comprendras-tu pourquoi hier soir je riais silencieusement lorsque, pour justifier tes prodigalités, tu répétais sans cesse à nos femmes : laissez-donc ! laissez donc ! c'est l'Ophtalmos qui réglera tout cela !

— J'avoue que le tour que tu m'as joué est un peu fort et je me demande comment tu t'y es pris ?

— Comme les voleurs professionnels, parle !

— Mais je ne t'ai pas quitté de tout l'après-midi, ni de la soirée d'hier.

— Les voleurs ont des complices.

— Tu n'as pas soudoyé les employés des postes, je suppose ?

— Les fonctionnaires des P. T. T., comme ceux de toutes nos administrations que l'Europe ne nous envie plus depuis très longtemps sont incorruptibles, déclarai-je ; j'ai, simplement, profité du hasard et de tes imprudences, imprudences que, d'ailleurs, neuf personnes sur dix auraient commises à ta place et que je n'ai pas manqué de remarquer, car ce n'est pas pour rien que dans la « Flicaille » on me surnomme « l'Ophtalmos ».

— Explique-toi ?

— Pendant que tu causais à ma femme, de

théâtre, de dîner et autres choses, tu as entendu un bruit assez fort ?

— En effet, je t'en ai même demandé la raison lorsque je suis revenu à ton bureau.

— Eh bien, j'étais en train de prendre l'empreinte de la tête de Socrate dont tu es si fier.

— Comment cela ?

— Rien de plus simple : une lamelle de plomb sur le cachet, un coup sec et la farce est jouée.

— Et la cire ne se casse pas ?

— Non, si le coup est frappé, bien exactement et très fort. Tiens, voilà l'empreinte que j'ai tirée de ton cachet ; tu peux la garder, elle ne te coûte que trois cents francs.

Et je lui remis une petite plaque de plomb portant, en creux, une effigie semblable à celle ornant le chaton de sa bague.

— Tu comprends, ajoutai-je, qu'aussitôt ta sortie, je n'ai eu, pour m'emparer du billet contenu dans ton pli et le remplacer par le mot que tu viens de lire, qu'à briser, sans aucune précaution, trois des cachets de cire et à les refaire, sitôt la substitution opérée, au moyen de la matrice que je venais de fabriquer.

— De sorte que quand je suis redescendu de chez toi?...

— Tu étais déjà délesté de cent balles.

— Gredin! Et dire que c'est moi-même qui ai fait recommander la lettre m'annonçant la perte de mon pari.

— Que veux-tu? J'ai pris modèle sur les voleurs de race qui ne manquent jamais de laisser leur carte chez les gens qu'ils honorent de leur visite.

— Soit, fit-il; mais les deux autres lettres?

— Celles-là, c'est mon secrétaire qui est allé les chercher à l'endroit convenu.

— Comment, à l'endroit convenu?... Et si j'étais allé à un autre bureau de poste?

— Il était logique de supposer que tu irais au plus près.

— Mais par quel moyen les a-t-il retirées de la boîte dans laquelle je les ai glissées devant toi?

— Elles n'ont certainement pas dû tomber jusqu'au fond.

— Qui les en a empêchées?

— Moi, par exemple, qui désirais les soulager de leur contenu.

— C'est pour cela que tu n'as pas voulu

entrer avec moi dans le bureau de poste!... Tu préparais ton coup?...

— Je vois que l'on ne peut rien te cacher.

— Mais, enfin, demanda le docteur qui suivait avec intérêt notre colloque, comment avez-vous pu vous approprier ces lettres jetées, avec d'autres, dans une boîte publique?

— Oh, très facilement : je me suis adossé contre la devanture du bureau et, sans que personne ne remarque mon geste, j'ai glissé dans l'intérieur de la boîte postale un petit appareil composé d'une bande de tôle légère repliée sur elle-même à environ 35° et munie d'une tige plate à agrafe, qui la retient au bord de l'ouverture. Dès que cet instrument est en place, tout ce qu'on jette dans la boîte est pris; et c'est ainsi que mon secrétaire, sorti derrière nous, a ramené, dès que nous avons eu tourné le pied, non seulement les deux lettres de ce malheureux, mais encore huit autres qui se trouvaient dans la crémaillère.

— La crémaillère?

— Oui, c'est le nom de l'appareil. Les malandrins qui n'ont, généralement, pas d'hôtel, peuvent ainsi, de temps en temps, se réjouir en pendant la crémaillère; seulement, rassurez-vous, mon secrétaire n'a retenu que

les deux lettres qui vous étaient destinées et encore, suivant mes instructions, a-t-il eu la délicatesse de les remettre à la poste, après avoir confisqué mandat et billet que j'ai trouvés sur mon bureau en rentrant du théâtre.

— Cela n'était d'ailleurs pas compliqué, dit Hortin voulant faire l'informé, au moyen de la vapeur d'eau on décolle très facilement les enveloppes gommées et l'on peut...

Mais je l'interrompis.

— Vous n'y êtes pas du tout, mon cher docteur et notre procédé relève de la vieille école. La vapeur d'eau!... C'est long, c'est sale, il faut tout un matériel spécial; pourquoi pas tout le laboratoire municipal, pendant que vous y êtes? Retirer un papier d'une enveloppe sans ouvrir celle-ci?... La belle affaire!... Un voleur modern-style a toujours sur lui ce qu'il faut pour cela : voyez, ce n'est ni lourd, ni encombrant.

Et joignant le geste à la parole, je sortis de mon portefeuille un gros fil de fer, long de 10 à 12 centimètres, fendu en deux sur le tiers de sa longueur :

— Cela s'appelle, ajoutai-je, un « tire-

bleus » ; on pourrait d'ailleurs lui donner tout autre nom, attendu qu'il peut servir à tirer n'importe quel papier d'un pli fermé.

L'ingénieux filou qui imagina ce petit instrument était un profond psychologue; il avait remarqué que ceux qui sont les plus susceptibles d'envoyer de l'argent sont, généralement, des gens connaissant la valeur du temps, ou bien des paresseux rebelles au moindre effort. Les personnes de ces deux catégories collent rarement leurs enveloppes jusqu'au bout; les plus soigneux n'appliquent les deux lignes de l'angle gommé que dans les deux tiers environ; certaines, tant par hygiène que par pose, considèrent comme malpropre de toucher l'enveloppe avec leur langue et se contentent d'en humecter la colle au moyen de leur mouchoir ou de leur index mouillé de salive, ce qui fait qu'à la partie supérieure du pli, il reste, presque toujours, une ouverture d'un centimètre ou deux. C'est ainsi que je t'ai vu procéder, dis-je à ma victime, lorsqu'une première fois tu as glissé tes trois billets dans un même pli. En homme chic que tu es, tu as, selon les règles du pur snobisme, promené d'une manière désinvolte, ton index, légèrement humidié, sur la patte de l'enveloppe et

c'est ce qui m'a aussitôt suggéré l'idée de m'approprier ton envoi.

Le docteur Hortin tournait et retournait entre ses doigts le fil de fer dont il écartait les branches avec son ongle :

— Alors, c'est avec cette espèce de petite fourche que vous pincez les billets ou tout autre papier?

— Parfaitement. Par l'hiatus laissé en haut du pli, on glisse la tringlette, en faisant entrer dans sa fente une partie de la pièce à extraire; lorsque celle-ci est prise, on fait tourner, doucement, la tige sur elle-même et le billet qu'elle pince s'enroule comme un drapeau autour de sa hampe; il ne reste plus qu'à le sortir pour s'en emparer ou le remplacer par un autre, si on le juge utile, en se servant du même procédé pour le réintégrer.

— C'est admirable! s'écria Hortin à qui cette découverte ne coûtait pas quinze louis.

Mais mon parieur était encore plein de rancune.

— Les circonstances et mon imprudence ont favorisé, je le reconnais, tes petites manigances, mais elles auraient été de nul effet si je n'avais pas fait la sottise de laisser mes

lettres sur ton bureau pendant que je montais rendre visite à ta femme.

— Quoi? Tu les aurais emportées avec toi?

— Tout bonnement.

— Ah! mon pauvre vieux, cela devenait alors l'enfance de l'art; je n'aurais eu besoin de faire appel à aucun auxiliaire ni de me donner tant de mal.

— Je serais curieux de savoir comment tu t'y serais pris?

— Ecoute, mon cher, tu ne voudrais pourtant pas, pour tes misérables trois cents francs me faire vider le contenu de mon sac à malices?... Si tu désires en connaître plus long, il faudra y mettre, cette fois, un prix plus élevé : cinq cents francs, que tu vas enclore dans une enveloppe, fermée plus soigneusement que celles d'hier, et que nous irons jeter à la boîte postale de ton choix : si le « fafiot » parvient à destination, je t'allonge vingt cinq louis, si je l'intercepte, il est pour moi. Acceptes-tu, lui dis-je, en tendant la main ouverte comme il l'avait fait la veille, mais il se garda bien de « toper ».

— Canaille! Tu m'as déjà coûté assez cher; et si l'on me reprend à parier avec toi...

— Tu te souviendras alors que, dans tout

pari, il y a une canaille et un imbécile ! la canaille qui joue à coup sûr, et l'imbécile qui risque son argent pour soutenir une chose dont il n'est pas certain.

LE PROTECTEUR DES APACHES

La plupart des corporations et des villes ont leur reine, les camelots leur empereur, les professions libérales possèdent toutes un prince, les apaches, estimant qu'ils ne devaient pas demeurer en retard sur les poètes, les blanchisseuses, les Auvergnats, etc... ont, eux aussi, en face de ces souverainetés aux appellations diverses, élevé sur le pavois un potentat auquel ils ont donné le titre de « Protecteur ».

Le personnage qu'ils ont investi de cette dignité n'est pas, comme on pourrait le croire, un malfaiteur rendu célèbre par le nombre de ses méfaits ou le chiffre de ses condamnations; c'est, au contraire, un parfait honnête homme, connu du Tout Paris mondain, membre de plusieurs grands cercles et jouissant, dans les milieux sportifs, d'une réputation des

plus flatteuses. Un banal incident de voie publique me permit de faire sa connaissance dans des circonstances toutes fortuites.

Il était environ minuit et demie. Devant un café du boulevard des Italiens, deux apaches déguenillés se faisaient vis-à-vis et trinquaient gaiement, l'un assis sur le dossier d'un banc, l'autre accroupi à la manière des singes, ses talons touchant le fond de sa culotte, et ses genoux à la hauteur d'un menton broussilleux; jusque-là, rien de très anormal, sinon qu'un spectacle semblable est plus fréquent aux abords des Halles qu'à proximité de l'Opéra. Le côté amusant, c'était qu'au lieu de méchants gobelets, des coupes de cristal brillaient comme des fleurs de lumière, entre leurs doigts sales et que la bouteille qu'ils vidaient présentait une tête aristocratiquement casquée d'or avec à la panse la firme d'une marque réputée.

— Dites donc? Vous ne vous embêtez pas, fit un camelot qui les observait, les yeux dilatés par la convoitise, il faut du champagne de première zone à vos Excellences!...

Les malandrins approuvèrent de la tête et portèrent un toast à la foule sympathique amassée autour d'eux. Mais à ce moment, deux

agents, attirés par le rassemblement, se posèrent devant les buveurs; points d'interrogation farouches et insidieux.

— Où donc vous êtes-vous procuré cette bouteille de champagne, demanda l'un d'eux.

— C'est le sommelier du café qui vient de nous la servir, répondit l'hirsute, toujours assis comme un chimpanzé!

— Ce n'est assurément pas en échange de votre monnaie, observa l'autre agent.

— C'est peut-être en raison de notre bonne mine, ricana le plus jeune.

— Tout cela n'est pas clair, conclut le premier gardien de la paix, et, comme il ne nous est pas permis d'entrer dans le café pour questionner le sommelier, vous allez venir vous expliquer au commissariat.

Sans faire de difficultés, les deux loustics, toujours goguenards, ramassant verres et bouteille, suivirent dociles comme des petits agneaux.

Un quart d'heure plus tard, averti par un coup de téléphone, j'arrivais à mon bureau et allais interpellé « mes clients », lorsqu'un grand jeune homme, en habit noir, cravaté de blanc, se présenta :

— Je viens d'apprendre, Monsieur le Com-

missaire, que vos agents ont arrêté ces deux hommes parce qu'ils buvaient, sur le boulevard, une bouteille de champagne; je ne crois pas qu'il y ait dans ce fait quoi que ce soit de délictueux, aussi vous serais-je très obligé, sous ma caution personnelle, de vouloir bien les faire remettre immédiatement en liberté.

— Pardon Monsieur, qui êtes-vous?

— Le Comte X... Voici pour établir mon identité, une carte de circulation sur l'Ouest, avec photographie, et un coupe file qui m'a été délivré par Monsieur le Préfet de police, lui-même.

— Et vous connaissez ces gaillards là?

— Oh! parfaitement ce sont mes amis.

— Mes compliments, mais cela n'explique pas la provenance de la bouteille que buvaient vos... amis; ils racontent je ne sais quelle histoire d'un sommelier qui la leur aurait apportée...

— Et ils disent la vérité; c'est moi qui la leur ai fait servir sur le banc placé devant le café où j'ai soupé ce soir. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que cela m'arrive et j'agis ainsi chaque fois que le hasard me les fait rencontrer, eux ou leurs camarades.

— Comment vous offrez du champagne à tous les apaches?

— N'est-ce pas mon droit? Existe-t-il un règlement qui me l'interdise?...

— Non, mais permettez-moi, Monsieur, de m'étonner de votre générosité, et s'il n'y a pas d'indiscrétion, de vous demander les raisons d'une sympathie plutôt étrange.

— Pourquoi étrange?

— Dame, votre éducation, votre rang social semblent devoir vous porter à rechercher d'autres amitiés que celles des rôdeurs de barrières.

— Je pourrais, Monsieur le Commissaire, vous répondre que chacun prend son plaisir où il le trouve, mais cela ne vous apprendrait rien et je préfère, puisque le cas paraît vous intéresser, vous expliquer pourquoi je suis l'ami des apaches et comment j'ai mérité le beau titre de « Protecteur » qu'ils m'ont récemment décerné.

— Quoi, vous êtes!...

— Le Protecteur des Apaches; oui, Monsieur le Commissaire, tout comme Cromwel fut le Protecteur de l'Angleterre et Napoléon celui de la Confédération du Rhin.

Je regardai le gentleman, les yeux arrondis par la surprise; celui-ci continua :

— Voyez-vous, Monsieur, il y a parfois dans le cours de la vie de petits incidents très simples en apparence et qui pourtant ne laissent pas d'avoir une influence marquée sur la marche des choses ou la destinée des personnes; c'est ainsi, que d'une agression dont je fus l'objet un beau soir, sont nés la notoriété et le prestige dont je jouis dans le monde des mal-fauteurs.

— Oh! racontez-moi cela?

— Très volontiers. Il y a quelques mois, sortant du cercle, je regagnais mon domicile, vers les trois heures du matin. La nuit était pleine d'étoiles, la température délicieuse et je remontais à pied l'avenue des Champs-Elysées où j'habite, lorsque deux escarpes, cachés dans les massifs d'une contre-allée, m'attaquèrent à l'improviste. Je suis un homme de sport, rompu à tous les exercices physiques et, de plus, ce qui ne gêne rien, d'une assez jolie force musculaire; j'esquivai donc, par un demi-tour à droite, le coup de tête de l'un, et, d'un vigoureux chassé-direct porté à l'estomac, j'envoyai rouler l'autre qui arrivait par derrière; à ce moment, le premier revenait à

la charge, mais j'étais déjà en garde et lui administrai, dans toutes les règles de l'art, une volée de coups de poings auxquels un bœuf aurait mal résisté. Lorsqu'il en eut assez, il cria : « grâce! » puis s'affala près de son compagnon qui, étendu de son long au bord de la chaussée, reniflait dans le ruisseau.

Ragaillardisé par cette petite séance de gymnastique je m'approchai de mes agresseurs et les interpellai sans colère :

— Eh bien! C'est fini? oui? alors on va pouvoir causer. Est-ce que vous me connaissez?

— Non, M'sieu.

— Quelqu'un vous a-t-il payés pour m'assommer?

— Mais non, M'sieu.

— Alors, que me voulez-vous?

— Dame M'sieu..., on n'a pas l'rond... vous êtes habillé comme un rupin... nous avons pensé qu'il avait moyen de... enfin quoi! on s'attendait pas à tomber sur un costaud de votre calibre...

— Ah! je vois, c'est de la galette que vous cherchiez? Eh bien! vous tombez à merveille car j'ai justement eu ce soir la veine au poker.

Je sortis mon portefeuille et, d'une liasse de

billets, j'en tirai un de cent francs que je leur montrai.

— Cent balles, ça vous suffit?

— Oh! M'sieu...

Les deux gredins s'étaient péniblement relevés et s'approchaient de moi avec des airs de chiens fouettés, mais des yeux de panthères. Je leur jetai le billet de banque, tournai les talons et regagnai mon hôtel situé à vingt pas de là.

C'est ainsi, Monsieur le Commissaire, que j'ai fait la connaissance des deux individus à qui j'ai offert le champagne ce soir, au grand scandale de vos agents.

— Mais vous avez donc continué à entretenir des relations avec eux?

— Mon Dieu, oui; car voici ce qui est arrivé. Quelques jours plus tard, mes deux escarpes s'étant enquis de mon nom, chose facile, puisqu'ils m'avaient vu rentrer à mon domicile, m'adressèrent une lettre très amusante dans laquelle, après m'avoir félicité sur la vigueur de ma poigne, ils m'assuraient de leur respectueuse gratitude et s'affirmaient mes très dévoués serviteurs.

Je gardai ce chiffon de papier, en raison de son originalité et j'aurais rapidement

oublié cette aventure si les journaux ne s'étaient mis à ne plus parler que des apaches: impossible d'ouvrir une feuille, pas moyen d'assister à un spectacle sans subir des histoires de malandrins; c'était à croire, vraiment, que le public ne s'intéressait plus qu'à ce qui est anormal, vicieux ou coupable; que vous dirais-je, gagné par la contagion, j'eus la curiosité de connaître, autrement que par la lecture ou le théâtre, cette société bizarre, cette racaille parisienne décrites de tant de diverses façons; je recherchai donc la lettre de mes anciennes victimes, et comme leur adresse y figurait, je leur assignai un rendez-vous, chez eux, rue Simon-le-Franc, pour le lendemain, à neuf heures du soir.

Certes, ils ne furent pas médiocrement surpris lorsqu'ils me virent entrer, seul, et l'air tranquille, dans l'infâme garni où ils logeaient à la nuit; en peu de mots, je leur expliquai le motif de ma visite.

— Vous m'avez écrit dernièrement pour me remercier de vous avoir donné cent francs au lieu de vous remettre entre les mains de la police?

— C'est vrai, M'sieu le Comte, malheureu-

sement l'fafiote a duré moins longtepmis qu'la trace des gnons qu'vous nous avez f...ichus!

— C'est bon! c'est bon! ne parlons plus de cela; je suis venu ce soir pour faire la noce avec vous, j'ai une auto, je vous emmène.

— Mais M'sieu, dans not' tenue... avec nos frusques...

— Croyez-vous par hasard, que je vais vous conduire au Café de Paris? Nous irons dans tous les bars et bistrots où vous fréquentez; vous me présenterez à vos copains, comme un ami; vous régalez tout le monde; cela vait-il?

— Pour sûr qu'ça va! seulement...

— Je comprends, vous n'avez pas le sou?... Voilà, pour chacun de vous, provisoirement, cent francs, qui vous permettront de faire convenablement les choses, et maintenant, en route!

Un taxi attendait dans la rue Saint-Martin; les deux voyous s'y introduisirent, à la grande stupéfaction du chauffeur, et l'on partit.

Guidé par eux, je visitai, durant cette nuit une demi-douzaine de bouges, accueilli partout avec une curiosité plutôt malveillante, parfois même des quolibets menaçants; mais les deux camarades veillaient au grain et,

dans de courts conciliabules tenus à l'écart avec des gaillards de mauvaise mine, je les entendis plusieurs fois déclarer sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Vous savez, si on y touche, nous sommes là!

Tout se passa au mieux, et vers trois heures du matin, je les quittai prenant jour pour une prochaine randonnée.

Je ne vous ferai pas, Monsieur, le récit de mes nombreuses excursions dans le monde de la pègre et de la basse prostitution, qu'il vous suffise de savoir que, grâce aux relations amicales que je m'y suis faites, j'ai parcouru tous les assommoirs de barrières; j'y ai bu tous les vitriols, casse-poitrines et tord-boyaux que l'on y débite; spectateur et souvent acteur de drames étranges, je suis descendu dans l'ordure vivante de cette ville, j'ai fréquenté les femelles du crime, les mâles de la prostitution; j'ai pris des bains de misère et de fripouillerie dans la boue des bas-fonds parisiens et j'ai ainsi acquis une connaissance des gens et des choses que je souhaiterais à certains hauts fonctionnaires de votre administration.

Le souvenir des « Mystères des Paris » me revint à la pensée :

— Vous êtes, dis-je, une sorte de prince Rodolphe, à la recherche peut-être, d'une nouvelle « Fleur de Marie » ?

— Vous n'y êtes pas du tout, repartit le gentleman, je n'ai intérêt à dépister personne dans ces milieux hétéroclites. Je ne suis pas non plus, croyez-le bien, un vicieux qui, las des poules de luxe, cherche à pimenter ses amours par la fréquentation des pierreuses ou des gigolettes. Si j'avais fait quelques incursions dans ce domaine-là j'aurais, certes, commis une grave imprudence, et j'eus été forcément un jour ou l'autre, dans ce dilemme : « Michet ou Rival », deux beaux titres, dans le monde des souteneurs, pour se faire planter un surin entre les deux omoplates. Non, Monsieur, comme je vous l'ai dit, je n'ai eu qu'un seul but : celui de connaître, en toute tranquillité, le Paris curieux et inaccessible aux honnêtes gens ; de faire au sérieux, ce qu'on appelle « la Tournée des Grands Ducs », seulement, alors que les nobles étrangers à la recherche d'émotions rares, se font accompagner dans les bouges par des policiers qui n'ont qu'à se montrer pour qu'immédiatement

la physionomie du lieu change du tout au tout, moi, en me liant avec les habitués de ces endroits louches, en fraternisant avec l'élite de la crapule, j'ai pu observer, examiner, étudier sur nature et dans leur vérité crue, ces individus dont tout le monde parle et que peu de gens connaissent. Sans compter, ajouta le comte, qu'au cours de ces expéditions aventureuses, j'ai singulièrement agrandi le cercle de mes relations ; mes nouveaux amis, très fiers de fréquenter un homme du monde les traitant en camarades, ont apprivoisé pour moi les bandits les plus taciturnes ; une foule de menus services que je leur ai rendus à la minute choisie, ont fait de moi leur « poteau », leur « aminche », leur « frangin », leur « Protecteur » comme ils viennent récemment de me proclamer. J'avais à l'origine deux gardiens fidèles, j'en ai deux cents maintenant, j'en aurai deux mille quand je voudrai et je vous assure, monsieur le Commissaire, que ce sont des compagnons précieux, adroits comme des singes, forts comme des taureaux, obéissant au doigt, sinon à l'œil et jamais embarrassés de scrupules. Je les connais tous par leur surnom, je suis au courant de leurs faits et gestes, aucun ne se permettrait de me

tutoyer, tous me respectent et m'obéissent au point que s'il m'en prenait fantaisie je leur ferais enlever d'assaut la Préfecture de police.

— Ainsi, concluai-je, vous êtes le Protecteur des Apaches comme le duc de Beaufort fut le roi des Halles...

— Oui, Monsieur, et au même titre que le marquis de Morès ou le comte de Sabran ont régné autrefois sur les bouchers de la Villette.

— Oh! pardon, protestai-je, les bouchers de la Villette sont de braves gens qui votaient pour leurs chefs de parti, au moment des élections, tandis que vos sujets sont pour la plupart privés de leurs droits civiques.

Le comte éclata de rire : « Les droits civiques! croyez-vous, Monsieur, que cela signifie grand'chose en temps de révolution?... »

Sur cette phrase énigmatique, ayant ramassé ses gants et son chapeau il prit courtoisement congé et alla rejoindre les deux voyous qui l'attendaient dans la rue.

LES MALFAITEURS INVOLONTAIRES

Voler, si je m'en rapporte aux dictionnaires, c'est « dérober *furtivement* » le bien d'autrui. D'après cette définition, on peut voler sans avoir aucun démêlé avec sa conscience, si la volonté est absente ou si, comme le dit la loi, l'intention de nuire fait défaut.

Or, est-ce un larcin de garder l'objet qu'un hasard a mis en votre possession et dont le légitime propriétaire ne se souvient plus? Se croit-on obligé de rechercher, aux fins de restitution, l'expéditeur d'un article, sans grande valeur, déposé chez vous, par erreur, et que l'on a oublié de venir reprendre? On ne voit dans cela qu'une bonne farce jouée aux riches-simes établissements, qui peuvent supporter allégrement cette légère perte, ou qu'une leçon méritée par l'inattention dont font preuve nombre de commerçants peu sérieux.

Si une morale quelque peu élastique s'accommode, parfois, du fait que le bien retenu n'a pas été « *frauduleusement* » enlevé, à plus forte raison, laisse-t-elle votre conscience en repos lorsque, tout en accomplissant un acte d'apparence criminelle, on a le sentiment de remplir un devoir de justice et de réparation.

A l'appui de mon dire, je rappellerai une anecdote que j'ai publiée, en février 1907, dans *Fantasio*, et que de nombreux chroniqueurs ne se sont pas fait scrupule de reproduire depuis, sans, bien entendu, en indiquer la source. Assez riche pour nourrir quelques indigents, j'ai trop de philosophie pour m'étonner ou me plaindre de ces pillages auxquels je commence à être habitué et dans lesquels je ne veux voir qu'un hommage indirect; si j'en parle ici, c'est, uniquement, pour que ceux qui auraient déjà lu mon histoire autre part, ne me prennent pas, à mon tour, pour un de ces maraudeurs auxquels il me plaît d'accorder un dédain miséricordieux.

.....
Le grelot du téléphone venait de retentir; je décrochai le récepteur, :

— Allo! Allo!

— Je désirerais parler à Monsieur le Commissaire, demandait une voix lointaine.

— C'est lui-même qui est à l'appareil.

— Ah! très bien! Je suis le chancelier de la Légation de..., chargé par Monsieur le Ministre de vous prier de vouloir bien vous rendre auprès de lui, sitôt que cela vous sera possible.

Une demi-heure plus tard, j'étais introduit dans le cabinet du comte de X..., envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de..., à Paris.

— Je vous sais gré de votre empressement, me dit le diplomate que je connaissais personnellement, car j'ai hâte de vous remettre cet objet qui ne m'appartient pas.

— C'est un bijou que vous avez trouvé, Excellence?...

— Non; je l'ai volé, cette nuit, à un passant; et comme j'ouvrais des yeux ébahis, il s'expliqua : Hier, vers minuit, en sortant du cercle plus tôt que d'habitude et ma voiture n'étant pas arrivée, il m'a pris la fantaisie de rentrer chez moi à pied.

J'avais quitté les boulevards, et pour couper au plus court, m'étais engagé dans des petites voies presque désertes à cette heure lorsque,

parvenu au détour d'une rue assez obscure, je fus heurté, violemment, par un individu marchant à une allure très vive et qui, après avoir murmuré quelques vagues paroles d'excuse, s'éloigna rapidement.

A ce moment, pris d'un soupçon, je remarquai que mon pardessus, jusqu'alors boutonné, laissait à découvert mon gilet de la poche duquel ma montre avait disparu. Aucun doute n'était possible; je venais d'être victime de ce que vous appelez un vol « à la bousculade » et le voleur n'était autre que cet inconnu suspect qui m'avait heurté.

Rebroussant chemin, je m'élançai sur sa trace, le rejoignis et, sans discours préalable, le saisissant à la cravate, je le collai au mur en lui disant : « La montre, canaille, ou je t'étrangle » ! Sur quoi, le bonhomme, tout pâle, tout tremblant, sortit aussitôt de sa poche la montre en or qui s'y trouvait, la mit entre mes mains et s'enfuit dès que j'eus desserré mon étreinte.

Rentré chez moi, encore ému de cette aventure, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir, sur la cheminée de ma chambre, ma montre que j'avais oubliée sous un journal, en sortant. J'ai alors regardé celle remise par

l'inconnu et constaté qu'elle n'avait, avec la mienne, qu'une ressemblance assez lointaine.

— Et c'est cette montre que vous désirez me remettre?

— Vous comprenez, ajouta le Ministre, que je ne puis conserver cet objet; et je rougis en songeant que moi, représentant d'une grande puissance, accrédité officiellement près le gouvernement de la République, Commandeur de la Légion d'honneur, j'ai pu être pris, par ce malheureux passant, pour un malandrin pratiquant l'attaque nocturne. Rendez-moi donc le service, mon cher Commissaire, de rechercher, discrètement, l'inconnu qui a, certainement, dû déposer une plainte chez l'un de vos collègues et, en lui restituant sa montre, offrez-lui, je vous prie, de ma part, avec mes excuses, l'indemnité qu'il vous demandera.

— Rendre la montre, rien de plus naturel, dis-je, pour le reste vous me permettrez de ne pas suivre vos instructions.

— Et pourquoi?

— Parce que l'aventure est trop drôle pour que votre victime se montre discrète, surtout si on lui fait connaître la qualité de son agresseur; avant huit jours, vous seriez la proie des chansonniers de Montmartre ou des revuistes

de Music-Hall, sans compter la presse à scandale qui ne manquerait pas d'évoquer, à propos de cet incident, le souvenir du comte Pontis de Sainte-Hélène et d'autres voleurs célèbres qui mirent au service de leur criminelle industrie les hautes fonctions dont ils étaient investis. Pour toutes ces raisons, voyez-vous, Excellence, le mieux est de garder, sur vos exploits de cette nuit le silence le plus absolu et de vous en remettre à moi du soin d'enterrer convenablement cette affaire.

Quelques jours plus tard, je retrouvai, dans les plaintes centralisées au service des recherches, le nom et l'adresse du propriétaire de la montre, un brave bourgeois, qui rentra en possession de son bien en accablant de ses éloges la police dont l'habileté et la diligence s'étaient manifestées d'une éclatante façon.

.....

Voici un autre fait du même genre qui ne relève plus de l'attaque nocturne mais simplement de ce qu'on appelle « l'Entôlage ». Ce genre de vol a, sur les autres délits, le privilège de provoquer le rire et de désarmer, bien souvent, la sévérité des juges qui trouvent, volontiers, des circonstances atténuantes si l'inculpée exhibe des trésors équivalents à

ceux qu'elle a dérobés; dans ce cas, elle peut prétendre, avec une apparence d'équité, que devant la lésinerie du client à qui elle a accordé des faveurs inestimables, elle a été réduite à se payer elle-même. Si on ajoute à cela que les gens vertueux, généralement impitoyables pour les faiblesses sentimentales, ne manquent jamais de dire, lorsqu'ils apprennent les mécomptes d'un amoureux de circonstance : « C'est bien fait; fallait pas qu'il y aille! » On comprendra facilement que le dévalisé hésite à se plaindre et que, la plupart du temps, il se sauve comme un chien fouetté.

Parfois, cependant, le hasard, ce grand moraliste, fait quelque chose pour l'entôlé : c'est lorsque l'entôleuse devient sa propre victime et que le vice trouve son châtiment, comme dans les ouvrages de monsieur Berquin; c'est ce qui s'est passé dans les circonstances que voici :

Après une journée d'affaires bien remplie, un gros négociant de province, juge au tribunal de commerce, ayant manqué le train devant le ramener dans son département, ne pensa pouvoir mieux employer sa soirée qu'en allant, après dîner, examiner, dans le prome-

noir d'un music-hall, ce que dans un langage imagé il appelait : l'article de Paris.

Mais quand on est commerçant, on n'est pas homme à se contenter d'un examen superficiel; on aime à se rendre compte, à mettre l'article en main et à l'inspecter dans tous ses détails; c'est généralement dans un hôtel voisin que s'accomplissent ces formalités.

Notre homme avait donc porté son choix sur une des dames les plus empanachées de l'endroit, l'avait accompagnée dans un logis propret où, fatigué par les diverses constations auxquelles il avait dû se livrer, il se préparait à puiser de nouvelles forces dans un sommeil réparateur, lorsqu'il sentit la dame reposant à ses côtés se lever avec précaution. Intrigué, il feignit de ronfler tout en surveillant du coin de l'œil les manœuvres de sa compagne qui, visitant indiscrètement son portefeuille en sortit un billet de cent francs qu'elle cacha, aussitôt, dans un pot à pommade, sur sa toilette.

Faire du bruit, provoquer un scandale, le négociant n'y songea pas un instant : pensez donc! Quand on est établi, père de famille, juge au tribunal de commerce!... mais, n'était-ce pas du devoir d'un homme sage d'essayer de rentrer dans ses fonds, s'il le pouvait?

Au petit jour, prétextant d'un train à prendre de très bonne heure, il s'habilla à la lueur d'une lampe discrète et, au dernier moment, après un adieu bien senti, ramassant d'un seul geste, le pot à pommade avec ses gants, il fit, à la faveur de la pénombre, disparaître le tout dans la poche de son pardessus.

Une heure plus tard, quand, bien installé dans son compartiment, il songea à se débarrasser de l'objet de toilette, après avoir réintégré dans son portefeuille le billet dérobé, jugez de son émoi : au lieu d'un, il y en avait trois! au lieu de reprendre seulement son bien, il avait, lui-même, volé l'entôleuse qui se servait sans doute de ce pot comme tirelire.

Renvoyer l'argent fut sa première idée; mais il ne connaissait ni l'adresse de l'hôtel ni le nom de sa victime; le garder était chose impossible : quand on est juge au tribunal... alors, quoi?...

A son premier voyage à Paris, après cette aventure le voleur involontaire vint m'exposer son embarras et solliciter mon avis.

— Que dois-je faire de cet argent? disait-il, en me tendant piteusement les deux billets de banque.

Comme j'estimais que personne ne les récla-

merait jamais, je lui conseillai, non sans un sourire, de les offrir à la ligue contre la licence des rues qui, à cette époque, était présidée par un vieux sénateur gâteux du nom de Bérenger :

Je pourrais citer encore nombre d'autres cas montrant que, souvent, les faits, coupables en apparence, sont au fond, très licites; mais cela m'entraînerait à des redites fastidieuses, je préfère terminer ce chapitre par une histoire dramatique dont je vais essayer de vous rapporter les détails aussi fidèlement que possible.

.....

*« Il serait à désirer, a dit Voltaire, que ceux
« qui prennent le parti de sortir de leur plein
« gré de la vie, laissassent, par écrit, leurs
« raisons, avec un petit mot de philosophie :
« cela ne serait pas inutile aux vivants. »*

Cela m'eut même été précieux pour établir les causes de la mort de l'homme dont j'étais appelé à constater le suicide. Dans une lettre à mon adresse il disait :

Monsieur le Commissaire,

Mon histoire est banale et ne vous apprendrait rien que vous ne sachiez déjà des drames

de la vie, lorsque le corps ne soutient plus les efforts de l'esprit et du cœur; quelle passe donc sous silence, telle est ma volonté. Je vous prie, seulement, d'informer de mon décès ma mère qui demeure à P... et de lui faire remettre, avec mon portrait, les divers objets dont j'ai établi la liste.

S'il se faisait que je ne meure pas immédiatement, je vous demande de ne pas me faire transporter à l'hôpital; je désire finir ma vie dans cette chambre où j'ai passé tant d'heures d'espérance et de douleur.

Peut-être, au cours de votre enquête, connaîtrez-vous la raison de ma mort et penserez-vous qu'elle ne valait pas cette suprême folie?... Ne me jugez pas sévèrement, Monsieur, et agréez, avec mes excuses pour les dérangements que je vais vous causer, l'expression de ma gratitude très sincère.

Signé : X...

Je regardai tristement ce pauvre débris d'humanité, cette misérable loque qui aurait pu encore aimer, travailler, procréer, tenir son humble partie dans l'immense concert social et, devant ce grand cadavre étendu sur le sol, ce faciès rasséréné par la mort, je songai à

l'insondable mystère de l'âme humaine, à l'illusion des visages que nous contemplons, et aux tempêtes morales qui avaient battu derrière ces tempes avant que la balle d'un revolver ne les crevât.

La patronne du garni que j'interpellai me fournit sur le compte du défunt des renseignements sans grande importance; c'était un garçon d'environ trente ans, chef de laboratoire/dans un institut médical; habitant l'hôtel depuis plusieurs années, très sérieux, de caractère plutôt sombre, on ne lui connaissait aucune relation, il ne fréquentait personne et ne recevait jamais de visites.

Impossible donc d'attribuer une cause quelconque à sa fatale détermination. Comme le suicide ne faisait aucun doute, le permis d'inhumation fut délivré sans difficulté et, par un froid matin de novembre, le pauvre diable partit vers le mystérieux au-delà, consolateur de tous les maux et berceur de toutes les illusions.

.....

De nombreuses années passèrent. Dans mon courrier, je trouvai, un jour, cette lettre étrange :

Monsieur le Commissaire,

Nous ne nous sommes jamais rencontrés et mon nom vous est inconnu. Il est même probable que, mis en présence par le hasard, vous auriez repoussé toute relation avec moi s'il vous eut été donné de connaître l'abominable faute qui pèse sur ma conscience.

Mais je vais mourir, Monsieur, et j'ai besoin de vous. J'ai besoin de me confesser, de faire l'aveu d'un fait dont le souvenir et le remords me rongent, non à un prêtre qui ne pourrait m'accorder qu'une absolution dérisoire, mais à un homme éprouvé, qui, seul, pourra donner à ma contrition morale le caractère d'une réparation matérielle.

Vous êtes cet homme, Monsieur, et je vous appelle. Je vous sais trop averti pour être victime des phrases prenantes, je n'essaierai donc pas de vous attendrir en vous rappelant que les derniers désirs d'un agonisant sont sacrés; mais, si vous vous sentez tant soit peu enclin à la pitié, vous excuserez le vœu que je vous adresse avec confiance et respect.

Signé : Z...

Le commissaire est le confesseur de ceux qui ne croient pas; il entend parfois d'étran-

ges confidences pour lesquelles le secret s'impose, et, bien supérieur au prêtre dans la connaissance des misères dont les matérielles ne sont pas le pires, il peut souvent, mieux que celui-ci, éviter les dénouements funestes et ramener dans les âmes en détresse la confiance et la paix.

J'acceptai donc, sans hésitation, le rendez-vous fixé et, le soir même, me trouvai au chevet d'un homme, jeune encore, atteint d'une affection pulmonaire paraissant arrivée à son ultime période.

En quelques mots il m'exposa la raison qui l'avait fait m'appeler près de lui :

— Les mourants revoient, dit-on, dans un éclair, les diverses phases de leur existence. Je ne veux pas attendre ma dernière heure pour réunir mes bonnes ou mauvaises actions, afin de les produire devant le grand juge qui les appréciera; mais auparavant, je désire alléger ma conscience d'un remords qui l'obsède, j'ai besoin, au moment d'entrer dans le grand repos, de me libérer d'un cauchemar qui trouble, sans répit, mon précaire sommeil et c'est pourquoi, Monsieur, je vous ai prié de vouloir bien m'entendre.

.....

J'ai été, autrefois, votre administré, alors que, faisant mon droit, j'habitais cette maison meublée où vous vîntes, un soir, constater le suicide d'un jeune homme, chimiste, je crois, dans un laboratoire médical.

Cet hôtel, assez sévèrement tenu, ne comportait qu'un locataire féminin, une jeune personne mariée, disait-on, à un employé de commerce, absent la plus grande partie de la journée. Comme son logement se trouvait au-dessus du mien, nous nous croisions, assez souvent, dans l'escalier ou les corridors et ces rencontres m'étaient particulièrement agréables, parce qu'elles me valaient, en échange d'un salut, un exquis sourire de cette charmante voisine.

Charmante, elle l'était, en effet, car la beauté, la jeunesse et la grâce semblaient réunies en elle. Jolie sans aucun artifice, une gaieté malicieuse animait ses yeux pétillants d'esprit et le regard admiratif dont je l'enveloppais, pendant nos rapides entrevues, n'avait rien qui parut lui déplaire.

Jamais nous n'avions échangé une parole; aussi, ma surprise fut grande quand, vers la fin d'un après-midi brumeux, employé à classer des papiers épars, je la vis, soudain, en-

trer dans ma chambre, demeurer un instant immobile contre la porte brusquement repoussée, puis, tout émue, venir se blottir contre ma poitrine, dans un geste de câline confiance :

— J'ai été profondément troublée par votre lettre, dit-elle, et c'est pourquoi vous me voyez chez vous...

Mes bras s'étaient refermés sur la délicieuse créature dont je n'avais nulle envie de dissiper l'erreur. *Carpe diem!* pensai-je; une aussi jolie femme doit recevoir, chaque jour, de nombreux hommages auxquels elle semble répondre, sans être très fixée sur leur origine; béni soit donc l'inconnu dont l'initiative me vaut l'aubaine de sa gracieuse visite et, résolu à courir ma chance, j'échappai aux explications immédiates en formulant quelques paroles de gratitude appuyées de nombreux baisers semés dans la mousse d'or de ses cheveux.

Comme nous avions pris place sur un divan propice aux épanchements intimes :

— Alors, c'est bien vrai tout ce que vous m'avez écrit? demanda-t-elle, et vous m'aimez sincèrement?

— Comment pourrait-on ne pas vous aimer,

m'écriai-je, vous êtes plus jolie que les plus belles; dans votre personne se résument tous les enchantements rêvés; je voudrais trouver des mots magiques, des vocables raffinés, doux comme des caresses pour vous exprimer mon extase lorsque mes yeux se remplissent de votre image, radieuse vision de joie et d'amour et, tout en l'étourdissant de paroles passionnées, mes lèvres parcouraient son cou, ses bras, son visage, pour revenir, inlassablement, étouffer sur sa bouche ses tendres plaintes, platoniques manifestations d'une résistance en déroute.

.....

Si les étreintes amoureuses diffèrent, souvent, par leur début, elles se ressemblent toutes par leur fin. J'étais donc dans cette langueur mélancolique, rançon des grandes émotions sensuelles, lorsqu'un petit bruit sec de la pendule annonça que la sonnerie allait bientôt retentir :

— Ecoute! me dit ma compagne, interrompant le gentil babillage dont je me laissais bercer depuis un instant, puis elle compta les coups du timbre : un, deux, trois, quatre, cinq!.. cinq heures?... cela ne te rappelle

rien?... Et comme je gardais le silence : C'est pourtant à cinq heures que tu devais te tuer si je n'étais pas venue?

Estimant que le quiproquo avait assez duré, j'allais y mettre fin, lorsque, soudain, la détonation d'une arme à feu retentit dans une pièce voisine. D'un bond nous fûmes debout, nous regardant effarés, avec cette instinctive intuition qu'un drame auquel nous n'étions pas étrangers venait d'avoir lieu près de nous:

— Va-t'en! criai-je à la femme qui, sommairement rajustée, put, à la faveur d'une demi-obscurité, regagner hâtivement son logis.

La maison était tout en émoi. Les locataires, auxquels je m'étais mêlé suivaient anxieusement les investigations de la patronne de l'hôtel qui, un passe-partout à la main, ouvrait les quelques chambres restées fermées. Dans celle contiguë à la mienne, nous vîmes, étendu sur le sol, le corps d'un grand jeune homme tombé à la renverse; sa main tenait encore le revolver dont il s'était servi, de sa tempe droite un mince filet de sang coulait le long de sa joue, et ses yeux, à demi éteints, avaient une navrante expression de tristesse résignée.

Tandis que l'on s'empressait autour de lui,

je rentrai chez moi affolé, avec le sentiment d'avoir commis une vilaine action. Dans ma tête cent idées s'agitaient confusément mais, par-dessus toutes, celle de quitter immédiatement cette maison maudite, de fuir le voisinage du pauvre garçon dont j'avais inconsciemment causé la mort. Je rassemblai donc, rapidement, hardes et papiers, réglai ma note, et partis, le soir même, chercher, le plus loin possible, un nouveau gîte dans lequel je demeurai terré pendant plusieurs semaines.

Ce n'est que très longtemps après qu'un hasard m'ayant fait rencontrer un ancien locataire de l'hôtel, j'ai connu l'épilogue de cette tragique aventure et votre rôle auprès de la mère du défunt. C'est ce rôle, Monsieur, que je vous demande de reprendre, aujourd'hui, en vous chargeant de faire parvenir à cette pauvre femme, que vous retrouverez facilement, le pli qu'une personne de confiance vous remettra lorsque je ne serai plus, ce pli renferme tout mon modeste avoir réalisé en espèces, afin de le rendre anonyme; vous lui en laisserez ignorer la provenance, afin qu'elle ne repousse pas avec horreur le legs de l'involontaire meurtrier de celui devant le portrait de qui elle pleure peut-être encore et, dont au

cours de ses prières elle répète le nom tout bas.

.....

Ah! les coulisses de la vie! Quels romans valent la réalité qui, tour à tour, présente à nos yeux les plus incroyables farces et les drames les plus noirs!

LE BON SERGOT

Un bruit confus de voix s'élevait d'une pièce voisine et, depuis quelques instants, me troublait dans l'achèvement d'un travail réclamant la plus grande attention.

Impatienté, j'appelai le secrétaire chez qui la discussion avait lieu; c'était un débutant dans la carrière, instruit et distingué, mais ne possédant pas encore les qualités nécessaires pour diriger avec autorité une audition contradictoire.

— Il ne faut pas, lui dis-je, tolérer dans votre bureau ces conversations tapageuses; qu'est-ce que c'est que cette histoire qui motive tant de vacarme?

Le jeune homme esquissa un geste vague :

— Ma foi, Monsieur le Commissaire, je serais bien embarrassé de vous le dire.

— Comment! depuis près d'un quart

d'heure on se chamaille en votre présence et vous ne savez pas ce dont il s'agit? Il doit y avoir, comme dans toute affaire, un plaignant et un inculpé?...

— Oui, mais dans celle-ci, c'est le plaignant qui, dans un langage amphigourique, semble se défendre, tandis que l'inculpé, à l'encontre de ce qui a lieu ordinairement, veut absolument être poursuivi pour un délit dont il s'accuse mais qu'il ne précise pas.

— Que me racontez-vous là?

— L'exacte vérité, Monsieur le Commissaire.

— C'est bien; appelez-moi ces deux phénomènes.

Le secrétaire ouvrit la porte donnant sur son bureau :

— Venez, Monsieur, dit-il; ainsi que vous, gardien.

Et un homme, d'environ trente ans, correctement vêtu, entra suivi d'un agent qui, la main au képi, vint s'immobiliser devant moi dans un impeccable « garde à vous ».

Cet agent que ses collègues appelaient Gijip, par abréviation de son nom Hégésippe, était bien le modèle type du sergent de ville pour revue de café-concert. De haute taille,

il avait de larges épaules, un menton court, des cheveux drus piqués sur un front bas, et une épaisse moustache roussâtre complétait l'expression militaire de ce masque tout en puissance.

Solennel et sentencieux; croyant, d'une façon presque mystique, à la grandeur de sa fonction sociale, il usait d'une phraséologie sonore et redondante, riche en mots mal appropriés, ponctuée de lourdes conjonctions et aggravée d'une prononciation emphatique due à la conviction qu'il avait d'incarner en sa personne la force publique et la Loi. A ces travers sans importance, s'en ajoutait un autre qui, venu sur le tard, l'avait rendu légendaire non seulement dans sa brigade, mais dans toute la police municipale.

Nous étions à l'époque où un fantoche judiciaire, président d'un infime tribunal de province, jouissait d'une notoriété scandaleuse en rendant des jugements contraires aux lois et à la jurisprudence. Des imbéciles, enclins à voir dans toute extravagance la marque d'une supériorité, l'avaient appelé : « *Le bon Juge* », titre qu'il ne méritait assurément pas, attendu qu'en rendant ses arrêts saugrenus, régulièrement infirmés par la Cour d'appel, il savait,

pertinemment, imposer des dépenses doubles aux malheureux qu'il paraissait protéger et qui, en définitive, ne faisaient que payer les frais de sa gloire ridicule.

Quoi qu'il en soit, ses lauriers, en lui suscitant à Lodève, à Rennes, à Paris des imitateurs sans vergogne, avaient profondément troublé les nuits du gardien de la paix Hégéssippe qui, à l'instar de ces histrions assoiffés de réclame, résolut, lui aussi, de se singulariser en prenant systématiquement le contrepied de tout ce dont ses fonctions lui faisaient un devoir; et, sachant que les diverses infractions commises dans la rue trouvent dans l'humanitarisme naïf de la foule une complicité silencieuse, il acquit rapidement une certaine popularité en affectant, dans toute occasion, une mansuétude excessive pour les perturbateurs de l'ordre public. C'est ainsi qu'il se vit décerner le surnom de « *Bon Sergot!* », titre dont il se targuait avec orgueil.

Je ne prisais pas beaucoup ce genre d'originalité dans lequel entrait une forte dose de cabotinage, aussi fut-ce sans aménité que je l'interpellai :

— C'est vous qui faites tout ce bruit?... Voyons, de quoi s'agit-il?

— Oh! de pas grand'chose, Mossieu le Commissaire; de presque rien; que c'est même pas la peine d'en parler.

— Encore faut-il que l'on sache pourquoi vous avez arrêté cet homme!

— Voilà, Mossieu le Commissaire, c'est par rapport à des mouvements intempestifs.

— Hein?...

— Oui, comme qui dirait des gestes prohibitifs ou rédhibitoires.

Je crus bon d'inviter l'agent à apporter plus de clarté dans ses explications :

— Ecoutez, gardien, n'employez, autant que possible, que des mots dont vous connaissez la signification exacte et essayez de parler comme si vous vouliez vous faire comprendre.

— Mais, Mossieu le Commissaire répliquait-il, vexé, je préfère le langage injonctif et circonflexe qu'il est celui des agents dans le service.

— Voyons, voyons, tous vos collègues ne s'expriment pas comme vous.

— Oui, oui, concéda-t-il, sur un ton où l'indulgence se nuançait de mépris, fectivement; que c'en est qu'ils ne peuvent rien faire comme tout le monde et qu'ils tiennent à se faire remarquer; qu'il y en a même...

Je ne le laissai pas entâmer une de ces interminables dissertations dans lesquelles il se complaisait :

— Ça va, ça va comme ça. Reprenez votre déclaration et dites-moi ce qui s'est passé entre vous et cet homme.

— Eh bien, voilà. Pour lors, j'étais épanché vers le sol, par rapport à la relaxation du cordon d'un de mes souliers, quand je me sens furtivement contaminé par une claqué abusive inculquée, d'une façon sonore, sur la partie externe et postérieure de mon identité.

Aussitôt, je me relève, perpendiculairement parlant, et mon regard visuel intercepte le particuyer ci-inclus, qui rit et, sous prétexte qu'il a déjà joui de ma vue, vent que je me réstère l'endroit où j'ai entr'aperçu son faciès.

Je lui injecte que si je l'ai rencontré quelque part, il m'est incompatible de le reconnaître pour le motif que je ne l'ai jamais vu.

Il ririt et me dit :

— Vous allez vous rappeler; bougez-pas et suivez-moi.

Pour lors, il élabore au moyen de ses membres supérieurs, lancés vers le sommet de l'atmosphère ou agités en arcs de cerque, des mouvements utopiques, dont auxquels mon

nez a été plusieurs fois rebroussé, en les accompagnant de sifflements serpentesques, de détonations explosibles et autres bruits incandescents produits par son organe vocable et mandibulaire.

— Y êtes-vous maintenant? qu'il me fait, au bout d'un instant; avez-vous compris que c'est au feu d'artifice du 14 Juillet que nous nous sommes rencontrés?

— Oui, oui, que je lui réponds, par complaisance, le superposant atteint de mentalité aliénatoire.

— Eh bien! Ça m'étonne vraiment de votre part, qu'il réplique, attendu que vous avez l'air d'un bon imbécile.

— Pour lors, j'ai aussitôt reconnu qu'il avait toute sa raison et je lui ai intimidé l'ordre de circuler ostensiblement; mais, tout en projetant des mots incestueux attentatoires à ma prestance, il m'a obsédé de le conduire à votre bureau et, pour dissoudre le rassemblement obstructif concentré autour de l'épisode, j'ai déferlé au désir du « de cujus » sans relater toutefois rien de délictueux à son effectif.

— Cependant, il vous a grossièrement mystifié.

— C'est bien, c'est bien, qu'il n'en soit plus question.

— Il vous a injurié.

— Je lui pardonne.

— Frappé même!

— Parlons d'autre chose, voulez-vous?

— Parlons de cela, au contraire, déclara l'inculpé qui, durant ce récit, avait observé un silence attentif; j'ai commis un délit envers un représentant de la force publique, j'entends en subir les conséquences.

Je regardai l'homme avec étonnement :

— Alors, vous tenez à être poursuivi pour outrages et voies de fait?

— Parfaitement!

— Monsieur le Commissaire, intervint Gijip, je récupère votre bonté pour cet égaré qu'il n'a pu perpétrer l'intention de m'offenser pour la raison qu'il n'a pas celui de me connaître ni d' lèvres ni de dents.

Mais l'égaré protesta de nouveau :

— Ce que vous dites-là, Monsieur l'agent, révèle une grandeur d'âme qui vous honore, mais je ne veux pas bénéficier de votre clémence et vous prie de laisser l'affaire suivre son cours.

— Ah! par exemple, s'exclama le « bon ser-

got », depuis dix-huit ans que j'incorpore l'administration, voilà la première fois que je compulse un paroissin ostiné à se faire envoyer en prison.

— C'est possible, j'ai mon idée.

Gijip prit alors un air solennel.

— Ecoutez, jeune homme, l'heure elle est grave. Vous êtes ici dans le tabernacle de la Loi et Monsieur le Commissaire, il tient votre sort dans les balances de la justice. Que si je serais à sa place, c'est un simple suppositoire de ma part, une hypothèque, si vous aimez mieux, je vous dirais : allez-vous en, mon garçon, tâchez moyen de ne pas obscurcir ma complexité en cherchant de m'enduire en erreur par de naïfs aveux pouvant obscurcir la destinée de votre avenir.

— Merci, Monsieur l'agent, dit l'inculpé, votre générosité me touche et vous assure mon estime, mais je tiens à ce que vous remplissiez votre devoir à mon égard et je suis certain que Monsieur le Commissaire appuiera ma requête quand il connaîtra les raisons qui me font réclamer instamment cette mesure.

— Soit, lui dis-je, et pendant que mon secrétaire va recevoir, à toutes fins, dans son bureau, la déclaration du gardien de la paix,

faites-moi connaître les motifs de votre étrange insistance.

— Monsieur le Commissaire, commençait-il, je suis un enfant naturel. Mon père, mêlé aux événements de la Commune, fut pris sur les barricades par les troupes de l'armée de Versailles et ma mère mourut en me mettant au monde, le jour-même où on le fusilla dans la cour de la caserne Lobeau.

Paris était alors à feu et à sang; la plupart des mairies flambaient; les services publics n'existaient plus; il y avait grand danger à se risquer dans les rues où la bataille faisait rage et on ne songeait guère à remplir des formalités d'état-civil touchant les naissances ou les décès. Ma mère fut donc, sans aucune forme, conduite au cimetière dans le fourgon qui, à l'aube, ramassait les cadavres de fédérés, tandis qu'une voisine obligeante me portait dans un petit village où la défunte lui avait dit avoir une sœur disposée à la recevoir, elle et son enfant.

La guerre avait aussi passé par là. Chassés par l'invasion allemande, la majeure partie des habitants n'avait pas encore réintégré ses foyers, si bien qu'après de vaines recherches, j'eus confié à de bons paysans qui consenti-

rent à me garder jusqu'au retour de ma tante réfugiée on ne savait où.

Les années passèrent sans que celle-ci revint au pays; les braves gens qui m'avaient recueilli et donné à tout hasard le nom de Robert, m'élevèrent comme leur fils et j'atteignis ainsi ma quinzième année, époque à laquelle ils me placèrent en apprentissage chez un électricien de Paris où je demeurai jusqu'à ma majorité.

A ce moment, avisé par les affiches officielles, je crus devoir, comme les jeunes gens de mon âge, répondre à l'appel de l'autorité militaire; je me présentai donc loyalement à la mairie de mon arrondissement où un employé m'interpella d'un air rogue :

— Vous êtes né à Paris?... c'est possible; vous avez un acte de naissance?... Non?... alors, tous mes regrets, mais je ne puis vous inscrire sur les listes de conscription.

— Je désirerais pourtant régulariser ma situation; que dois-je faire?

— Je n'en sais rien; adressez-vous au bureau de recrutement.

Le bureau de recrutement consulté, se déclara incompétent et me renvoya à la gendarmerie régionale où, avant raconté mon

histoire, je fus plus que fraîchement accueilli par un sous-officier de service qui, après m'avoir toisé des pieds à la tête, me dit :

— Ah! vous êtes fils de communard et, naturellement, comme votre père, en rébellion contre la loi?...

— C'est justement pour lui obéir que je viens...

— C'est bien, c'est bien; bon chien chasse de race, et je vois clair dans votre jeu; vous vous figurez qu'en vous déclarant sans état-civil vous couperez au service militaire?...

— Mais c'est tout le contraire...

— En voilà assez! f...ichez-moi le camp, au trot, et surtout, ne manquez pas de répondre à l'appel de votre classe si vous ne voulez pas être porté réfractaire et aller faire un tour à Biribi, c'est compris?...

Je crus être plus heureux en soumettant mon cas au ministre de la justice qui me fit convoquer à la préfecture de police où l'on me prit, immédiatement, pour un dangereux anarchiste international cherchant à se créer une identité de circonstance. Après avoir été longuement interrogé, photographié, mesuré, on se livra sur mon compte à des enquêtes maladroites qui me rendirent suspect, failli-

rent me faire perdre mon emploi, et tout cela, pour aboutir à une fin de non recevoir qui me fut notifiée de la façon la plus cavalière.

Ne voulant plus m'exposer à de nouvelles tribulations, je résolus de laisser les choses en état; je repris mon train de vie ordinaire; j'employai les cinq années que j'aurais dû passer sous les drapeaux à parfaire mes connaissances professionnelles; si bien qu'aujourd'hui, je suis sous-directeur d'une importante usine dont le patron m'a pris en sympathie et est prêt à m'accorder sa fille dès que je pourrai, officiellement, offrir à celle-ci un nom qui me fait défaut. Sur les indications d'un ami, je suis allé consulter un avocat renommé pour sa profonde connaissance des subtilités juridiques :

— Votre cas est bien simple, m'a-t-il dit; puisqu'en vous conduisant en bon citoyen vous n'avez pu obtenir une pièce quelconque établissant votre identité, usez du procédé contraire; commettez un délit de peu d'importance, n'entachant pas l'honneur, bien entendu; on vous arrêtera, vous serez condamné à une peine minime, mais vous posséderez, dès ce moment, un casier judiciaire qui vous

créera une existence légale et, dans quelques années, en vous faisant réhabiliter, vous aurez encore un document pouvant, sans honte, être produit lorsque votre personnalité sera mise en doute.

C'est ainsi, qu'aujourd'hui, voulant mettre en pratique les conseils de mon avocat, je me suis livré, à l'endroit d'un gardien de la paix, aux excentricités que vous connaissez; mais la malchance m'a fait tomber sur un agent dont la mansuétude ruine mes projets, c'est pourquoi, Monsieur le Commissaire, je vous saurais un gré infini de ne pas tenir compte de son désistement et d'apporter, dans votre procédure, assez de sévérité pour que je ne risque pas, en fin de compte, de me voir accorder le bénéfice d'un non-lieu.

L'histoire n'était pas banale et le jeune homme m'intéressait :

— Il sera fait selon votre désir, Monsieur, et si la déclaration du gardien de la paix est terminée, je vais, moi-même, procéder à votre interrogatoire afin de vous éviter des réponses de nature à vous concilier l'indulgence du tribunal.

Je passai dans la pièce voisine où Gijip venait de signer son procès-verbal.

— Vous pouvez vous retirer, lui dis-je, il n'est pas utile de vous confronter avec l'inculpé puisqu'il reconnaît tous les faits qui lui sont reprochés.

— Mais, que je ne lui reproche rien, protesta le « bon sergot », et que je ne veux pas que pour des foutaises...

Je l'interrompis avec sévérité :

— Gardien Hégésippe, vous oubliez trop souvent que, dans son service, un agent est le symbole vivant d'un dogmatisme nécessaire; qu'il ne lui appartient pas de poursuivre ou d'absoudre, à son gré, ceux qui lui manquent de respect; et qu'il commet une faute grave chaque fois que, sous le couvert d'une sentimentalité équivoque, il commente les ordres de ses chefs ou transgresse les devoirs de sa fonction.

Gijip, estomaqué par cette algarade dont la grandiloquence l'impressionnait, me fixait avec cette expression déférente que les rigueurs de la discipline imposent aux regards des vieux militaires de grades inférieurs.

— Pardon, excuse, balbutia-t-il, pour lors, que je ne discute plus, pour la raison du motif que Monsieur le Commissaire comprendra, vu

qu'il est mon supérieur hermétique et que je n'ai qu'à m'en remettre à son équitation.

— Équité, lui souffla mon secrétaire, croyant lui rendre service, il faut dire ; équité...

Cette observation fournit un heureux dérivatif à la rancœur de l'agent :

— Ah, ça! Mossieu le Secrétaire, s'exclama-t-il, auriez-vous la prétention de me faire exhiber des mots subalternes ou morbides?... Équité!... Équité!... Je vous demande un peu ce que cela signifie?... Apprenez donc, Mossieu! tout bachier que vous êtes, que le mot équitation, il est une formule aratoire et élocutive que je me suis servi parce qu'il marque que mossieu le Commissaire il est à cheval sur les principes et les règlements.

Tout le personnel du commissariat se tordait de rire et, gagné par l'hilarité générale, j'avais grand'peine à tenir mon sérieux :

— Cela suffit, Hégésippe, cela suffit, vous pouvez aller reprendre votre service; je n'ai plus besoin de vous.

Et le « bon Sergot » partit, consolé de la déconvenue infligée à son humanitarisme par le sentiment d'avoir, en montrant son érudition, donné une leçon à un jeune homme prétentieux.

LES ALPHONSES CHICS

Avant 1873, on avait le droit, en France, de s'appeler Alphonse. Depuis la pièce d'Alexandre Dumas fils, qui se joua à cette époque au Gymnase, ce prénom devint gênant à qui le portait, malgré la majestueuse lignée des rois espagnols et portugais, parrains d'apparat.

Dans sa retraite de Saint-Raphaël, le vieil Alphonse Karr se consola d'un succès d'ami par un mot :

— J'ai assez de notoriété, dit-il, pour qu'on ne place pas « Monsieur » devant mon prénom enlaidi par Dumas.

Malgré quelques vaines protestations de la part des intéressés, l'appellation de hasard donnée par le dramaturge à son héros, dura plus longtemps que le succès de la pièce; l'intrigue fut oubliée, mais le type resta; il resta d'autant mieux que, d'année en année, le nombre s'accrut, à Paris, des gens prêts à l'incarner dans la vie réelle.

Chez les peuples jeunes, l'homme abuse de la femme par la violence; aux époques de vieille civilisation, il vit à ses dépens par la ruse. La mode, d'ailleurs, qui n'a jamais négligé de s'ingérer dans le domaine de la morale, juge diversement, suivant son caprice, l'exploitation de l'amoureuse par le mâle. C'est ainsi que, dans l'antichambre de Louis XIII, les seigneurs, en attendant le petit lever du roi, tiraient vanité des présents de leur dame, qui n'étaient point « fleur desséchée » ou « ruban de cheveux », mais bien longue chaîne d'or à fermail enrichi de pierreries, lourde bourse remplie d'écus, ou galant pourpoint orné de précieuses dentelles.

En cette matière, la morale semble n'être qu'une question de milieu, d'époque ou de climat : ce qui était flatteur autrefois, est honteux aujourd'hui; ainsi en ont décidé les censeurs qui assignent à la délicatesse des hommes des règles jadis insoupçonnées. C'est pourquoi les auteurs anciens et modernes se sont vus dans l'obligation d'évoluer avec le temps, de tirer, tous les dix ans, de nouvelles épreuves d'un même type, de créer, enfin, toute une série de personnages qu'ils ont dénommés Porthos, Des Grieux, Marnesse,

Alphonse, Bel-Ami, etc., reflétant chacun la mentalité de leur génération et l'adéquation de leurs procédés à la société dans laquelle ils ont vécu.

Quoi qu'il en soit, tous ces marlous légendaires sont de bien pâles figures à côté des vrais, de ceux en chair et en os qui, de nos jours fréquentent dans les milieux les plus sélects, les cercles les mieux fermés ou les salons les plus austères : on les respecte, ou les salue, ils donnent le ton aux modes nouvelles, les journaux mondains leur distribuent, sans marchander, des brevets d'esprit ou d'élégance, et les fournisseurs de grand luxe se cassent l'échine devant eux.

Certains de ceux-là, dois-je le dire, malgré le terne de notre époque, prennent parfois des airs d'aventuriers de grande allure; il y en a bien quelques-uns qui, de temps en temps, vont, encadrés de gendarmes, s'asseoir au banc d'infamie d'un tribunal correctionnel, mais c'est, de leur part, une malchance, une maladresse ou une naïveté : il faut, pour cela, qu'ils aient mêlé une spéculation malencontreuse à leur industrie habituelle : l'amour.

Si nous remontons quelques années en arrière, rappelez-vous la vogue d'un Scander-

berg. Jeune, beau, élégant, portant un nom historique, il n'avait qu'à paraître pour vaincre. Je sais bien que des histoires louches ne tardèrent pas à effleurer sa réputation : ranciers de jaloux ! disaient ses amis de plaisirs, prompts à défendre leur chef de file. « Et puis, après ! proclamait le boulevardier de la bande, quand bien même il traiterait les femmes du monde comme son glorieux aïeul traitait les Turcs ! Il n'a, dans tous les cas, jamais tué aucune de ses prisonnières, il se contente d'une juste rançon ! »

De rançon en rançon, le beau Scanderberg finit par trouver le chemin de la correctionnelle, qui est la fin ordinaire des héros de ce genre.

Plus récemment, vous souvenez-vous de ce prodigieux aventurier, connu sous le nom de Prince de Vittanval, tellement habitué à vivre des robes que la soutane lui parut aussi matière imposable, et qu'il parvint à duper le Saint Père, lui-même !

Il avait acheté au Pape, selon le tarif ordinaire, un titre de prince romain et avait réussi à se faire délivrer le parchemin, sans bourse délier. Bien entendu, toutes les réclamations pontificales furent vaines ; la cour de Rome

prit mal la chose, fit quelque bruit autour de cette négociation qui représentait une somme assez importante, et des indiscretions voulues filtrèrent à ce sujet dans le grand monde parisien où fréquentait le gaillard ; mais il se défendit spirituellement en mettant les rieurs de son côté. Comme un aigre-doux lui disait :

— Vous n'êtes pas prince, puisque vous n'avez pas payé les droits de chancellerie afférents à ce titre.

— Pardon, objecta-t-il, supposez qu'ayant passé des examens, j'aie reçu mon diplôme sans en avoir acquitté les droits d'inscription, n'en serais-je pas moins avocat ou médecin?...

Avant de sombrer dans l'escroquerie, l'aventurier exerça quelque temps son métier de Prince souverain ; tout comme Aurélie I^{re}, et Marie I^{re}, roi des Sédangs, il eut un ordre de chevalerie, dit de Saint Léon, un chambellan, un grand prieur, etc. ; il eut surtout, grâce à la complicité d'une vieille proxénète, les plus jolies femmes de Paris qu'il exploita largement ainsi que les nombreux imbéciles flattés d'être reçus par un personnage de semblable importance.

Le malheur voulut qu'il reçut aussi ma visite dans le somptueux appartement meu-

blé qu'il occupait avenue de l'Opéra, et que, du dépôt où je l'expédiai, il échoua en correctionnelle où sa cause fut désopilante, comme une farce du Palais-Royal.

A l'heure actuelle, sur nos boulevards où les disparus vont aussi vite que les morts, que de nouveaux Scanderbergs, que de modernes Vittanvals, que de Rigos perfectionnés qui, moins décoratifs que leurs ancêtres, ont commercialisé leur profession et tiennent des livres sur lesquels sont notés soigneusement, les époques et le prix des passades de leur femme ou de leur maîtresse.

Ne vous récriez pas; une affaire dont j'eus à m'occuper et qui fit, à son époque, un tapage énorme lorsqu'elle vint devant les tribunaux, édifiera ceux qui pourraient me taxer d'exagération.

Une artiste de music-hall avait, depuis plusieurs années pour amant le comte de X..., membre d'un des plus grands cercles parisiens. Très ordonnée, elle inscrivait sur un registre spécial le nom de ses clients réguliers ou accidentels et portait en regard le montant des sommes versées. Or, en dehors de la jolie subvention qui lui était mensuellement accordée, le cercleux préleva, un jour, une

quarantaine de mille francs sur les fonds dont on lui avait confié le placement et la gérance. La dame, qui ne badinait pas avec les choses sérieuses, se fâcha, déposa une plainte en abus de confiance, et produisit, au cours de l'enquête judiciaire ouverte par le Parquet, son fameux journal sur lequel son amant, le comte de X..., avait écrit des annotations de ce genre :

Monsieur Z... (peut payer plus cher que cela).

Le prince de W... (vient d'hériter; l'augmenter).

Le lieutenant Y... (va faire un mariage riche; lui demander un cadeau... sérieux, etc., etc).

Un autre gentleman, que l'on rencontre dans presque toutes les réunions sportives, ne dissimule plus l'industrie lucrative de sa femme à laquelle il disait, récemment, au sortir d'une exposition de peinture :

— N'oublie pas d'être à sept heures trois quarts, au plus tard, chez le Baron, car « vous » dînez à huit heures, très précises;... Ah! j'oubliais!.. il m'a chargé de te recommander de mettre tes émeraudes.

Tout Paris connaît ce mari d'une jolie actrice au nom évocateur des grands fauves

dont elle avait la grâce onduleuse, qui allait chez les grands bijoutiers choisir les parures offertes à sa femme. Et, dame! il ne faisait pas bon de le tromper sur la valeur de la marchandise : on ne roule pas un fils d'Abraham! Notre homme prévoyait même les achats futurs et, lorsqu'un collier ou tout autre joyau lui plaisait, il priait le marchand de la mettre en réserve :

— Cinquante mille! c'est un peu cher, pour le moment, mais gardez-le moi, « nous » aurons preneur la semaine prochaine.

C'est lui qui eut l'idée géniale, lors du voyage d'un jeune souverain, de répandre le bruit que sa femme avait été distinguée par le royal visiteur, au gala de l'Opéra; qu'il se l'était fait présenter pendant un entr'acte et que, le soir même, sur la literie officielle du Quai d'Orsay, elle l'avait initié aux mystères de l'amour parisien.

Depuis ce moment, la dame exhibait, de temps à autres, quelque merveilleux bijou loué chez un joaillier de la rue de la Paix, et le mari murmurait à l'oreille des assidus de la maison :

— Avez-vous remarqué le dernier cadeau de Sa Majesté?

Vous pensez si cela stimulait la générosité des commanditaires tous fiers de cocuffer un roi!

Mais, dans le monde élégant, il y a encore une catégorie d'exploiteurs de l'amour que l'on nomme : les lanceurs. C'est ce vieux marquis, porteur d'un nom célèbre et connu du Tout Paris fêtard qui, ne parvenant plus à louer son titre aux sociétés financières véreuses, s'est fait le manager des débutantes, le barnum anonyme des futures poules de luxe.

Moyennant une dime, tarifée selon l'importance du lancement, il leur fait ouvrir un crédit chez les tapissiers, les couturiers, les modistes, les usuriers, etc., pour qu'elles aient, tout de suite, un cadre digne d'elles, qu'on les cite dans des gazettes spéciales et qu'elles fassent figure dans le Bottin du monde de la haute noce.

Ce sont souvent aussi des hommes politiques usant de leur influence pour faire obtenir à une jolie fille, bien entretenue, un engagement dans un théâtre subventionné; en retour, celle-ci fait prendre par son « seigneur » des actions du journal que dirige le potentat.

Dernièrement, un de ces gros personnages, presque un homme d'Etat, voulut bien mettre

au service d'une charmante artiste, auquel un vicil armateur assure une très large existence, l'autorité dont il dispose, pour lui faciliter l'accès d'une de nos grandes scènes lyriques. Après quelques démarches couronnées de succès, le « gros légume » s'en fut, avec la cantatrice, discuter, lui-même, à la direction du théâtre, les termes de l'engagement et l'on arrêta que le contrat serait rédigé et signé le lendemain.

À l'issue de cette entrevue, et tout en prenant chez elle le thé auquel elle l'avait gracieusement convié, le potentat aborda, avec des circonlocutions, puis des phrases précises, le chapitre de la récompense « pécuniaire » à laquelle il prétendait avoir droit. La belle feignit bien de ne pas comprendre le sens exact de ces revendications; elle offrit, en manifestation de sa gratitude, tout ce dont une jolie fille dispose quand elle a à acquitter, à brûle-pourpoint, une dette de reconnaissance, mais le bonhomme entendait être réglé autrement que par voie de prestations en nature, aussi, lorsqu'il se rendit compte que ses exigences n'avaient pas chance d'aboutir, se retira-t-il brusquement en lançant à sa gracieuse hôtesse ce laconique adieu :

— Inutile de vous déranger demain, chère Madame, pour votre engagement; « on » ne le signera pas.

Et, en effet, le lendemain, lorsqu'elle se fit annoncer chez le directeur du théâtre, elle ne fut pas reçue. Un coup de téléphone l'avait précédée et l'engagement était, non plus sollicité, mais *formellement interdit* par le puissant personnage.

C'est, parfois, un joyeux viveur qui rabat les hétaires bien nippés sur le bar ou la maison de rendez-vous tenu par une vieille garde, son associée. Grâce à ses brillantes relations, il procure aux dames de l'endroit la clientèle de riches étrangers et, sur les affaires générales, perçoit une commission lui permettant de faire figure dans le monde.

On ne compte plus le nombre d'Alphonses blasonnés prêts à convoler en justes noces avec n'importe quelle vieille gourgandine de théâtre, de music-hall ou de cinéma qu'une prostitution ouverte a scandaleusement enrichie.

Certains d'entre eux, lorsqu'ils sont parvenus à se faire entretenir légitimement par une épouse pourvue d'un ou de plusieurs généreux protecteurs, non seulement ne conçoivent

aucune honte de leur situation spéciale, mais, encore, en tirent une cynique vanité et je n'en veux pour exemple que cet extrait d'une gazette rendant compte d'un bal, dit « Neptunien », offert dernièrement à ses nombreux amis par la comtesse Etienne de Beaumont :

« La comtesse était costumée en cyprin et son mari en raie. Des sardines tanguaient avec des colins, mais on se montra un peu gêné, dans cette assemblée sous-marine, de l'idée qu'avait eue un membre de l'illustre famille de La Rochefoucault en se déguisant en maquereau. L'habit à dos vert qu'il portait fut jugé très seyant, mais on regretta que le danseur, marié récemment avec une « demoiselle » des plus connues, y ait adjoint une rasquette aux trois ponts classiques et des roulaquettes en forme d'accroche-cœur. »

Je ne parlerai que pour mémoire des fonctionnaires dont tout l'avancement est dû aux charmes capiteux de leurs épouses. On les voit, ces belles solliciteuses, aux approches du 1^{er} Janvier ou du 14 Juillet, encombrer les antichambres ministérielles et faire les yeux tendres aux huissiers pour obtenir, sur les autres quémandeuses, un tour de faveur : pensez donc! Il ne suffit pas seulement d'avoir

de la bonne volonté... le manitou n'est plus jeune... le pouvoir ne donne pas la puissance... il s'agit d'arriver au moment propice!

J'en ai connu une dont le mari avait raté la croix et qui se désolait moins de l'échec de son époux que des commentaires auxquels il donnerait lieu; elle justifiait cette boutade d'un vieil employé connaissant bien le vice de son directeur et s'écriant, en voyant la boutonnière vierge d'un de ses collègues :

— Comment! Un tel n'est pas décoré?... Sa femme est donc bien laide!

A coudoyer tout ce joli monde, beaucoup de fils de famille, au gousset dégarni, acquièrent une mentalité spéciale leur permettant de tirer parti de leurs intimités amoureuses.

Prendre la femme d'un ami est passé dans les mœurs, cela n'a plus aucune espèce d'importance et il faudrait revenir de bien loin pour s'en étonner ou y trouver à redire; mais il y a mieux : c'est lorsque l'ami, riche et confiant, est amateur de tableaux, de bibelots rares, de vieux meubles, et qu'à l'instigation de sa femme, il a recours aux conseils éclairés du gigolo, dont on lui a prôné la compétence en matière de brocante, pour l'acquisition de

quelque antiquaille de prix sur laquelle on a habilement orienté son choix.

Comme dans ce genre d'affaires il n'y a pas de négociation sans une ristourne d'au moins 25 0/0 pour le rabatteur, vous pensez si le galant néglige l'aubaine et s'il pousse le cocu à ne pas lésiner sur la dépense!

La loi ne s'occupe de ces trafiquants de l'amour que lorsqu'ils travaillent sur le trottoir. Il n'y a pourtant aucune différence entre le souteneur exploitant une misérable pierreuse et le gigolo qui, grâce aux largesses d'une vieille nymphomane, habite un coquet entresol, possède une auto de marque et parade dans les lieux de plaisirs; si le décor change, l'acte est pareil : c'est le même fumier, la même pourriture et ils sont égaux dans la honte comme le sont dans le sacrifice : la rôdeuse du bitume, la pensionnaire de lupanar, la noctambule de cabinets particuliers, la petite bourgeoise pour maison de rendez-vous, la poule de luxe à béguins, la grande bêtaine détraquée, en un mot, toutes celles qui, pour répondre aux exigences d'un amant ou d'un mari cynique, déposent sur l'autel du grand saint Alphonse les cent louis ou les cent sous qu'elles ont gagnés par le même travail.

UN EXHIBITIONNISTE

Je revenais sur Paris en compagnie de trois amis rencontrés fortuitement dans le wagon-restaurant du rapide de Marseille. Les cigares touchaient à leur fin, la conversation languissait, et nous nous sentions gagnés par cette douce somnolence qui suit généralement les premiers mouvements d'une digestion heureuse, lorsque l'un de nos compagnons, sortant un jeu de cartes de sa sacoche, s'écria :

— Allons! allons! remuez-vous un peu, et préparez votre galette, nous avons le temps, d'ici Paris, de faire un tour de poker.

L'un des interpellés accueillit l'invite sans enthousiasme, l'autre se récusa, en excipant de son ignorance en matière de cartes et, comme l'amateur de poker semblait attendre mon adhésion :

— Excusez-moi, lui dis-je, je ne joue jamais.

Il me regarda stupéfait et, se méprenant sur le sens de ma réponse :

— Quand on a été, comme vous, chef de la brigade des jeux, on ne devrait en ignorer aucun.

— Je les connais, en effet, à peu près tous mais je ne les pratique pas.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'en dehors du bénéfice pécuniaire que j'en pourrais attendre, le tripotage de bouts de carton n'a pour moi aucun attrait; or, je suis suffisamment riche pour n'avoir pas besoin de votre argent, mais pas assez, cependant, pour vous offrir une partie du mien. Voilà pourquoi vous me voyez décliner votre aimable proposition.

— Eh bien, me dit-il, tout en réintégrant ses cartes dans leur étui, si vous ne voulez pas jouer, racontez-nous quelque chose; mais vous savez, pas un conte à dormir debout; quelque chose d'amusant, de croustillant, voire un peu leste, cela tiendra en éveil nos amis qui semblent vouloir tomber en léthargie.

— Soit, dis-je, après m'être recueilli une minute, je vais essayer de vous narrer une petite histoire, telle que je l'ai entendue; en m'efforçant de ne rien oublier des détails infi-

niment légers qui lui donnent son caractère particulier. Je vous déclare, en outre, qu'elle n'a aucune conclusion, ni aucune morale; il y a des histoires qui n'en comportent pas et c'est en vain qu'on chercherait à leur en imposer une : elles sont bizarres, inattendues, elles échappent à la banalité sans donner lieu à des réflexions philosophiques; on les écoute, on sourit et c'est tout.

.....
L'aventure remonte à l'année 1900, époque à laquelle j'étais spécialement chargé de l'exposition universelle. En arrivant, un matin, à mon bureau, situé près de la porte Rapp, j'y trouvai m'attendant, un homme, jeune encore, élégant, distingué, qu'on me dit être un artiste peintre ayant été mêlé, la veille, à un incident scandaleux.

Dans le rapport le concernant, il était dit, en substance, que, vers onze heures du soir, dans un des cafés voisins de la tour Eiffel, deux individus : l'un peintre, l'autre notaire, s'étant pris de querelle, des propos injurieux avaient été échangés et le patron de l'établissement avait dû requérir les agents pour expulser les antagonistes au moment où l'algarde menaçait de tourner en pugilat.

L'histoire était sans importance et ne comportait aucune intervention de ma part, aussi m'étonnai-je qu'on eut invité les « parties » à se présenter le lendemain à mon commissariat :

— Je n'ai pas à m'occuper des différends entre particuliers, dis-je au peintre; votre querelle n'ayant pas eu lieu sur la voie publique, échappe à ma compétence et je crains fort que vous attendiez vainement ici votre adversaire auquel on a dû faire comprendre l'inutilité de cette comparution.

— J'aurais pourtant bien désiré avoir avec lui, en votre présence, une loyale et définitive explication.

— A quel sujet?

— Au sujet des propos diffamatoires qu'il répand, depuis quelques mois sur mon compte. Dans la petite ville de province où il est notaire, il m'a ruiné de réputation auprès des nombreux amis que j'y comptais et, hier encore, dans un café où le hasard nous a fait nous rencontrer, il s'est écrié, en me désignant aux consommateurs : « Voilà le roi des saligauds! C'est un pornographe! un satyre, un exhibitionniste! » Indigné, j'allais me jeter sur lui, lorsque le patron, secondé par son personnel,

s'est interposé et nous a fait expulser par les gardiens de la paix. Au poste, comme je demandais à voir le commissaire de police et que mon insulteur paraissait partager ce désir, le brigadier, après avoir relevé nos noms, nous a congédiés en nous invitant à nous trouver ce matin à votre bureau.

— Pour vous injurier comme il l'a fait, dis-je à l'artiste, ce notaire doit avoir des raisons sérieuses?

— Il croit en avoir.

— Que vous reproche-t-il, en somme?

— Il me reproche d'avoir fait admirer à sa femme mon académie secrète. Croyez bien, Monsieur le Commissaire, que ce n'est pas un sentiment de narcissisme qui me fait employer ce mot : admirer; si je me sers de ce terme, c'est, uniquement, parce qu'il traduit assez bien l'appréciation flatteuse de cette dame à l'égard de mes performances intimes.

Je regardai avec stupeur l'homme qui, de l'air le plus calme et sans la moindre gêne, me faisait cet aveu effarant :

— Et vous trouvez étrange qu'il vous traite d'exhibitionniste, de pornographe, de je ne sais quoi encore!

— Pardon, Monsieur le Commissaire, tout

dépend des circonstances dans lesquelles les faits se sont passés.

— Enfin, vous avez cocufié ce malheureux tabellion?

— Pas le moins du monde.

— Ce n'est pourtant pas lui, je pense, qui vous a autorisé à donner à son épouse la petite représentation qui lui a permis de faire, entre vos charmes et ceux de son mari, une comparaison toute à votre avantage?

— Monsieur le Commissaire, nous pourrions discourir longtemps ainsi sans élucider la question et vous demeurerez dans le même état d'esprit que mon adversaire tant que, comme lui, vous ignorerez les causes de l'incident dont il me fait grief.

— Elles ne doivent pas être banales!

— Vous en jugerez par vous-même, si vous voulez bien m'accorder quelques minutes d'attention.

— Mais très volontiers.

Il quitta le siège qu'il occupait un peu loin de mon bureau, s'installa sur une chaise voisine de mon fauteuil et commença son récit :

— Depuis plus de vingt ans, j'ai l'habitude de passer mes vacances dans un petit trou de

village, perdu dans les montagnes de Franche-Comté, situé à quelques kilomètres d'un chef-lieu de canton où mon adversaire a récemment acheté une étude de notaire. Bien que connu de tout le monde, je ne fréquente guère les gens de cette localité, je préfère courir la montagne, le sac au dos, le bâton à la main, couchant, au hasard de mes randonnées, dans une ferme ou une auberge quelconque, lorsque je suis trop loin de mon point d'attache; et je passe des heures délicieuses quand, à l'aurore ou au crépuscule, je puis fixer sur mes toiles un coin de paysage que la lumière des grandes altitudes remplit de son étincelante fantaisie.

J'étais donc parti, par un bel après-midi, pour un site assez éloigné me proposant, après avoir travaillé plusieurs heures, de continuer mon ascension et d'aller coucher dans un village pittoresque, véritable nid d'aigles d'un accès assez difficile.

Tout allait pour le mieux, et la journée paraissait devoir s'achever paisiblement, lorsqu'un coup de vent violent, précurseur d'un de ces ouragans aussi rapides qu'inattendus, faillit emporter mon léger chevalet. Presqu'aussitôt l'horizon s'obscurcit, de larges

gouttes commencèrent à tomber, le paysage, si riant naguère, prit un aspect sinistre, et la campagne ne forma bientôt plus qu'une masse sombre que traversaient des éclairs suivis d'effroyables coups de tonnerre, répercutés à l'infini par l'écho des montagnes.

Toutes les écluses du ciel s'étaient ouvertes en grand. Il ne fallait pas songer à continuer mon ascension par des sentiers transformés en torrents dangereux; je résolus donc, après avoir vainement cherché un abri quelconque, de rebrousser chemin et de regagner, en hâte, le point d'où j'étais parti.

Depuis un bon moment, je marchais sous la rafale, accablant de mes malédictions tous les dieux de l'Olympe et de la Jésulatrie, lorsqu'au croisement d'une route, j'aperçus, arrivant à vive allure, un cabriolet dont le conducteur m'interpella :

— Quoi? C'est vous, cher Monsieur, qui vous promenez par un temps semblable? Si vous cherchez l'inspiration pour un tableau du déluge vous ne pouvez trouver mieux.

Je reconnus un notaire de la région avec lequel je m'étais plusieurs fois rencontré chez des amis communs.

— Il ne pouvait, déclarai-je, être pire que

celui-ci : quelle averse! que d'eau! que d'eau! comme disait autrefois le maréchal de Mac-Mabon, en qui s'affirmait la connaissance des locutions péremptoires.

— Et où allez-vous comme cela? continua-t-il.

— Je tente de regagner mon domicile et je vais devant moi ainsi qu'un pauvre être traqué, sali, malmené par l'eau et le vent, comme un jouet livré à la méchanceté des éléments déchainés.

— Venez jusqu'à la maison, vous dînez avec nous pendant qu'on fera sécher vos vêtements et s'il pleut encore au moment de votre départ, ce dont je doute fort, je vous prêterai un caoutchouc pour rentrer chez vous.

Sans hésiter, je pris place à son côté et, une demi-heure plus tard, la voiture s'arrêtait devant une coquette habitation à la façade ornée de pannonceaux. Tandis qu'un domestique remisait l'équipage, le notaire me conduisit à sa chambre où, en prévision d'un retour mouillé, on avait allumé un bon feu; d'une vieille armoire campagnarde, il sortit une chemise de flanelle, une culotte en gros

velours de chasse, un veston épais et des pantoufles :

— A la guerre, comme à la guerre, dit-il en riant, équipez-vous avec cela, pendant que je vais aller donner des ordres à la cuisine, car je crains que ma femme ne nous ait pas vus rentrer.

Resté seul, je me débarrassai en un tour de main de mes hardes trempées; comme Booz, vêtu seulement de probité candide, j'exposai voluptueusement les diverses parties de mon individu à la chaleur rayonnante du foyer puis, suffisamment ragailardi, j'entrepris de passer la chemise préparée à mon intention. Elle était, je l'ai dit, en forte flanelle, munie de larges boutons solidement cousus; je m'y introduisis en la manière accoutumée, mais si mes mains sortirent facilement de l'extrémité des manches, il n'en fut pas de même de ma tête qui resta étroitement encerclée, au-dessus des oreilles, par le col que j'avais omis d'ouvrir.

La situation ne laissait pas que d'être embarrassante : j'étais comme pris dans un sac, dans un sac trop court, dissimulant bien le haut de mon corps, mais livrant, par contre, aux curiosités indiscreètes tout le reste de ma personne. Pendant qu'à tâtons je cherchais à

faire jouer le bouton libérateur, je crus percevoir le bruit d'une porte qu'on ouvrait et le froufrou soyeux d'une robe s'avançant vers moi; presque aussitôt, une voix fraîche et agréablement timbrée m'interpella :

— N'avais-je pas raison, mon chéri, de te dire que nous aurions de l'orage avant la nuit?

Aucun doute possible, c'était la notairesse qui, voyant de la lumière dans la chambre de son mari était entrée pour commenter avec lui l'événement sensationnel de la journée. Je me gardai bien de répondre, feignant de vouloir dégager ma tête alors, qu'en réalité, je ne cherchais qu'à prolonger mon scabreux incognito. Cette manœuvre dilatoire n'eut cependant pas le succès que j'en attendais :

— Comment t'es tu engoncé, mon pauvre ami? continua la dame, allons, tourne-toi vers moi, je vais te délivrer; puis, après un court silence : mais?... mais?... dis-moi donc?.., tu parais joliment t'arrondir?..

Et, tout en émettant des réflexions flatteuses sur mes formes plastiques et certains autres avantages dont je ne puis, en dépit de ma modestie, me juger tout à fait dépourvu, de sa main experte elle tapotait, avec une fami-

liarité toute conjugale, les rondeurs qui me valaient son élogieuse appréciation.

Une pareille scène ne pouvait qu'aboutir à une catastrophe; elle se produisit lorsque ma tête, dégagée par un habile coup de pouce, apparut, hirsute et congestionnée, aux yeux effarés de la jeune femme qui poussant un cri d'effroi s'enfuit dans une pièce voisine dont j'entendis refermer la porte avec violence.

Je demeurai un instant atterré, incapable de fixer une idée ou de prendre la moindre décision; je me ressaisis, cependant, lorsque, du bas de l'escalier, le notaire m'invita à venir le rejoindre dans la salle à manger :

— Je n'ai pas vu ma femme depuis notre retour, crut-il bon de m'expliquer; on l'a, sans doute, avisée de votre présence et elle fait un bout de toilette à votre intention; seulement, c'est un peu long. Allez donc avertir Madame, dit-il à une servante, que le dîner est prêt et que nous n'attendons plus qu'elle.

Quelques minutes après, la domestique revenait et récitait, comme une leçon apprise :

— Madame s'excuse de ne pouvoir descendre, mais une violente migraine l'a obligée de se mettre au lit et elle prie instamment

Monsieur de vouloir bien lui épargner tout dérangement.

Un pli soucieux marqua le front du mari; d'un geste il me désigna un siège et nous nous mîmes à table.

— L'orage ne vaut rien aux femmes nerveuses et à la mienne moins qu'à toute autre, déclara-t-il au bout d'un moment; ce maudit contretemps me prive du plaisir de vous faire faire sa connaissance et elle le regrettera, j'en suis sûr, autant que moi, car elle tient en haute estime ce qu'elle a déjà pu voir de vous.

— Elle me juge avec trop d'indulgence, balbutiai-je le nez plongé dans mon assiette afin de dissimuler ma rougeur.

— Non pas! non pas! et, vous savez, elle s'y connaît.

J'essayai à diverses reprises de changer de conversation, mais, chaque fois, cet animal la ramena sur la peinture, en général, ou mes œuvres, en particulier; et cela, avec des mots, des phrases qu'il semblait choisir à dessein, pour donner à ses propos un caractère équivoque. Aussi, fut-ce avec une réelle satisfaction qu'ayant réintégré mes vêtements séchés et prétexté la nécessité d'un retour urgent, je

quittai cette maison où je venais de vivre des minutes angoissées.

Que s'est-il passé depuis?... Comment la notaireesse a-t-elle présenté à son mari l'histoire de la chemise?... Je l'ignore; ce dont je suis certain, c'est que celui-ci raconte, à qui veut l'entendre, que j'ai odieusement abusé de sa généreuse hospitalité pour me livrer, devant sa femme, à cette dépravation spéciale, cette manœuvre obscène, que l'on appelle : « l'exhibition ».

Cette accusation m'a rendu impossible le retour dans un charmant pays pour lequel j'avais une particulière dilection; car, vous le savez, en province, la médisance formant le fond de la plupart des conversations, l'imputation d'un vice étrange aiguise les curiosités, provoque les commentaires, et, comme il est plus facile de répéter un propos méchant que d'émettre une idée raisonnable, il suffit que plusieurs personnes parlent, sans discernement de ce qu'elles ignorent pour créer cette chose stupide et invincible qu'on nomme : l'opinion publique.

Je regardais, avec une certaine compassion, le pauvre diable dont le front se courbait sous le poids d'une inexorable fatalité, lorsqu'une

idée folle traversa soudain mon esprit : c'était, à n'en pas douter, la manifestation évidente de cette justice immanente, de cette probité supérieure qui, parfois, contrebalance les iniquités dont s'indigne notre instinctive droiture.

— Dites-moi? demandai-je à l'artiste, votre notaire était-il seul lorsque vous l'avez rencontré hier soir?

— Non, il était en compagnie de deux hommes et d'une fort jolie femme qui doit être la sienne, si j'en crois le souvenir que m'a laissé notre rapide entrevue.

— C'est parfait! m'écriai-je : à quelque chose malheur vous sera bon. Laissez-moi faire; je vais convoquer le couple notarial et je vous promets qu'avant peu, la réputation que vous jugez fâcheuse vous vaudra dans la région où elle a été accréditée, une notoriété, je dirai mieux : un succès, que plus d'un don Juan pourra vous envier.

.....

Le train, à ce moment, franchissait les fortifications et mes trois compagnons de voyage, les yeux brillants de curiosité paillardes, ne voulaient plus me quitter avant de connaître

l'épilogue de l'aventure, mais je demeurai inflexible :

— Vous en avez assez pour aujourd'hui, leur dis-je; je vous raconterai la suite plus tard, si vous avez été bien sages, et lorsque j'aurai fait la provision nécessaire d'euphémisme, de circonlocutions, pour vous narrer, honnêtement, la fin de mon histoire sans avoir besoin de recourir au latin.

Sur ce, je leur serrai la main et suivis le porteur qui s'était emparé de ma valise.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
AVANT-PROPOS.	7
Gérard.	13
Saisies parisiennes.	45
Le capitaine Tricot.	69
Le Syndicat des Chemineaux.	80
Amour! quand tu nous tiens.	111
Une gloire disparue.	137
L'Ophthalmos.	151
Le protecteur des apaches.	171
Les malfaiteurs involontaires.	185
Le bon sergot.	203
Les Alphonse chics.	221
Un exhibitionniste.	235

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 8 NOVEMBRE 1923
PAR RAMLOT ET C^{ie},
52, AV. DU MAINE, PARIS